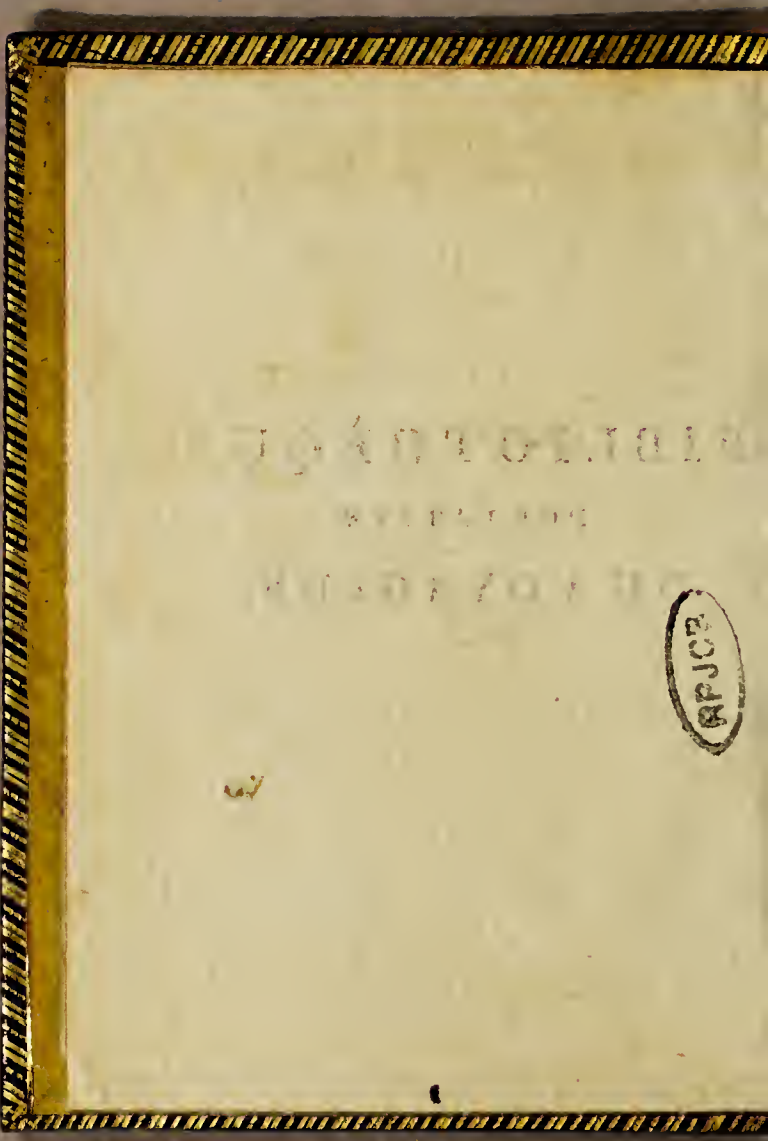
BIBLIOTHÈQUE
PORTATIVE
DU VOYAGEUR.


RPJCB

MÉMOIRES

DU COMTE DE GRAMMONT,

PAR HAMILTON.

TOME II.

A PARIS,

CHEZ J. B. FOURNIER PÈRE ET FILS,
impr.-libraires, rue Hautefeuille, n.° 27.

AN XI. — 1802.

RPJC

MÉMOIRES
DE
GRAMMONT.

CHAPITRE PREMIER.

Le comte de Bristol, ambitieux et toujours inquiet, avait essayé toutes sortes de moyens pour se mettre en crédit auprès du roi. Comme c'était ce même Digby dont Bussy fait mention dans ses annales, il suffira de dire qu'il n'avait pas changé de caractère : il savait que l'amour et les plaisirs gouvernaient un maître qu'il gouvernait à l'exclusion du chancelier; ainsi c'étaient fêtes sur fêtes chez lui; le luxe et la délicatesse régnaient dans ces repas nocturnes, qui sont l'enchaînement des autres voluptés. De tous ces repas étaient mesdemoiselles Brouk, ses parentes. Elles étaient toutes deux faites pour donner de l'amour et pour en prendre. C'était bien ce qu'il fallait au roi. Bristol voyait les choses en train de lui donner bonne opinion de son projet; mais la Castelmaine, nouvellement en possession de toute la tendresse du roi, ne fut pas d'humeur alors de la partager avec une autre, comme elle fit sottement depuis, en méprisant mademoiselle Stwart. Dès qu'elle eut le

vent de ces menées, sous prétexte de vouloir être de toutes les parties, elle les troubla. Le comte de Bristol n'eut qu'à rengaîner ses desseins, et mademoiselle Brouk ses avances. Le roi n'osait plus y songer ; mais monsieur son frère voulut bien se charger de son refus ; et mademoiselle Brouk accepta l'offre de son cœur, en attendant qu'il plût au ciel de disposer autrement d'elle : ce qui arriva bientôt de cette manière.

Le chevalier Denam, comblé de richesses aussi-bien que d'années, avait passé sa jeunesse au milieu de tous les plaisirs que sans scrupule on se permet à cet âge. C'était un des plus beaux génies que l'Angleterre ait produits pour les ouvrages d'esprit : satirique et goguenard dans ses poésies, il n'y pardonnait, ni aux froids écrivains, ni aux maris jaloux, ni à l'épouse. Tout y respirait les bons mots et les contes agréables ; mais sa raillerie la plus fine et la plus piquante roulait d'ordinaire sur les aventures du mariage : et comme s'il eût voulu soutenir la vérité de ce qu'il en avait écrit dans sa jeunesse, il prit pour femme, à l'âge de soixante et dix-neuf ans, cette mademoiselle Brouk dont nous parlons, qui n'en avait que dix-huit.

Le duc d'Yorck l'avait un peu négligée quelque temps auparavant ; mais les circonstances d'un mariage si mal assorti réveillèrent ses empressements. Elle, de son côté, lui laissa concevoir des espérances prochaines d'un bonheur auquel mille égards s'étaient opposés avant son mariage. Elle voulait être de la cour ; et pour la promesse qu'elle exigeait d'être dame du pa-

lais de la duchesse, elle était sur le point de lui en faire une autre, ou de payer comptant, lorsque la Chesterfield, au milieu de ce traité, fut tentée par son mauvais destin, de lui ôter son amant, pour inquiéter tant de monde.

Cependant, comme elle ne pouvait voir le duc qu'aux assemblées publiques, il fallait de nécessité qu'elle y fît de grands frais en avances pour le séduire; et comme c'était le lorgneur le moins circonspect de son temps, toute la cour fut instruite d'un commerce à peine ébauché.

Ceux qui parurent les plus attentifs à leur conduite n'étaient pas les moins intéressés. Hamilton et milord Chesterfield les observaient de près; mais la Denam, piquée de ce qu'on avait couru sur son marché, prit la liberté de se déchaîner de toute sa force contre sa rivale. Hamilton s'était flatté jusque-là que la vanité seule intéressait le cœur de madame de Chersterfield dans cette aventure; mais il fut bientôt détrompé: de quelque indifférence qu'elle eût d'abord donné dans cette intrigue, elle n'en sortit pas de même. On fait souvent plus de chemin qu'on ne veut, quand on se permet des agaceries qu'on croit sans conséquence. Le cœur a beau n'y pas avoir de part au commencement; il n'est pas sûr qu'il n'en prenne dans la suite.

Tout respirait à la cour, comme on l'a déja dit, les jeux, les plaisirs, et tout ce que les penchants d'un prince tendre et galant inspirent de magnificence et de politesse. Les beautés voulaient charmer, et les hommes ne cherchaient qu'à plaire. Chacun enfin faisait valoir ses talents le mieux qu'il pouvait. Les uns se

signalaient par la danse, d'autres par l'air et la magnificence ; quelques-uns par l'esprit, beaucoup par la tendresse, et peu par la constance. Il y avait un certain Italien à la cour, fameux pour la guitare : il avait du génie pour la musique ; et c'est le seul qui de la guitare ait pu faire quelque chose. Mais sa composition était si gracieuse et si tendre, qu'il aurait donné de l'harmonie au plus ingrat de tous les instruments. La vérité est que rien n'était plus difficile que de jouer à sa manière. Le goût du roi pour ses compositions avait tellement mis cet instrument à la mode, que tout le monde en jouait bien ou mal ; et sur la toilette des belles on était aussi sûr de voir une guitare, que d'y trouver du rouge et des mouches. Le duc d'Yorck en jouait passablement, et le comte d'Arran, comme Francisco lui-même. Ce Francisque venait de faire une sarabande qui charmait ou désolait tout le monde : car toute la guitarerie de la cour se mit à l'apprendre, et dieu sait la raclerie universelle que c'était. Le duc d'Yorck prétendait ne la pas bien savoir, et pria milord Arran de la jouer devant lui. Madame de Chesterfield avait la meilleure guitare d'Angleterre. Le comte d'Arran, qui voulait jouer de son mieux, mena son altesse à l'appartement de madame sa sœur. Elle était logée à la cour, chez le duc d'Ormond son père, et cette merveilleuse guitare y logeait avec elle. Je ne sais si la chose avait été concertée ; mais il est certain qu'ils trouvèrent la dame et la guitare au logis. Ils y trouvèrent aussi milord Chesterfield tellement effrayé de cette visite inopinée, qu'il fut quelque temps avant que de

songer à se lever, pour la recevoir avec le respect qu'il lui devait.

La jalousie lui monta d'abord à la tête, comme une vapeur maligne. Mille soupçons plus noirs que l'encre s'emparèrent de son imagination. Ils ne firent que croître et embellir; car tandis que le frère jouait de la guitare, la sœur jouait de la prunelle, comme s'il n'y eût point eu d'ennemis en campagne. Cette sarabande fut répétée plus de vingt fois. Le duc assura qu'on ne pouvait mieux jouer. La Chesterfield se récria sur la pièce, mais son époux qui vit bien que c'était à lui qu'on la jouait, la trouva détestable. Cependant quoiqu'il souffrît mort et passion de ce qu'il fallait se contraindre, tandis qu'on se contraignait si peu devant lui, il était résolu de voir à quoi cette visite aboutirait: mais il n'en fut pas le maître. Comme il avait l'honneur d'être chambellan de la reine, on lui vint dire qu'elle le demandait. Son premier mouvement fut de dire qu'il était malade, le second, de croire que la reine, qui l'envoyait chercher si mal-à-propos, était du complot. Enfin, après toutes les extravagantes idées d'un homme soupçonneux, et toutes les irrésolutions d'un jaloux rétif dans le péril, il fallut partir.

Il était de la plus jolie humeur du monde en arrivant chez la reine. Les alarmes sont pour les jaloux ce que les désastres sont pour les malheureux: ils arrivent rarement seuls, et ne cessent jamais de persécuter. Il apprit qu'on l'avait mandé pour une audience que la reine donnait à sept ou huit ambassadeurs de Moscovie.

A peine commençait-il à maudire les Moscovites, que son beau-frère parut, et s'attira toutes les imprécations qu'il donnait à l'ambassade. Il ne douta plus qu'il ne fût d'intelligence avec ceux qu'il venait de laisser ensemble ; et dans son cœur il lui en sut le gré que méritait ce bon office. Il eut bien de la peine à s'empêcher de lui témoigner sur-le-champ ce qu'il pensait d'une telle conduite. Il ne crut pas qu'il fût besoin d'autre preuve du commerce de sa femme, que ce qu'il venait de voir ; mais avant la fin de ce même jour, il trouva de quoi se persuader qu'on avait profité de son absence, et de l'honnêteté de son officieux beau-frère. Il passa tranquillement cette nuit ; et comme il fallait ou crever, ou communiquer ses chagrins et ses conjectures, il ne fit que rêver, et se promener le lendemain jusqu'à l'heure du Park. Il fut à la cour, il cherchait quelqu'un, et s'imaginait qu'on devinait le sujet du trouble qui l'agitait. Il évitait tout le monde, mais à la fin Hamilton se trouvant sur son chemin, il crut que c'était ce qu'il lui fallait ; l'ayant prié qu'ils pussent faire un tour de promenade ensemble à Hyde-Park, il le prit dans son carrosse, et ils arrivèrent au cours en grand silence de part et d'autre.

Hamilton, qui le vit tout jaune et tout rêveur, s'imagina qu'il ne venait que de s'apercevoir de ce que tout le monde voyait depuis long-temps. Chesterfield, après un petit préambule qui ne signifiait pas grand'chose, lui demanda comme ses affaires allaient auprès de madame de Castelmaine. Hamilton, qui vit bien que cette question n'allait pas au fait,

ne laissa pas de l'en remercier ; et comme il méditait quelque réponse : « Madame votre cou-« sine, lui dit Chesterfield, est extrêmement co-« quette, et il ne tiendrait qu'à moi de croire « qu'elle n'est pas extrêmement sage. » Hamilton trouva ce dernier article un peu fort ; et s'étant mis à le réfuter : « Mon Dieu, lui dit milord « Chesterfield, vous voyez, aussi-bien que toute « la cour, les airs qu'elle se donne. Les maris « sont toujours les derniers à qui l'on parle de « ce qui les regarde ; mais ils ne sont pas toujours « les derniers à s'en apercevoir. Je ne suis pas « surpris, que m'ayant fait d'autres confiden-« ces, vous m'ayez caché celle-là ; mais comme « je me flatte de quelque part dans votre esti-« me, je serais fâché que vous crussiez que je « suis assez sot pour ne rien voir, quoique je « sois assez honnête pour ne rien dire. Cepen-« dant on outre tellement les choses, qu'il faut « à la fin prendre un parti. Dieu me préserve « de faire le jaloux ! ce personnage est odieux ; « mais aussi je ne prétends pas qu'une patience « ridicule me rende la fable de la ville. Soyez « donc juge, par les choses que je vais vous dire, « si je dois m'armer d'indolence, ou si je dois « prendre des mesures pour m'en garantir.

« Son altesse me fit hier l'honneur de venir « voir ma femme. Hamilton tressaillit à ce dé-« but. Oui, poursuivit l'autre, elle se donna cette « peine, et monsieur d'Arran prit celle de nous « l'amener. N'admirez-vous pas qu'un homme « de sa naissance fasse un tel personnage ? Quelle « fortune peut-il espérer auprès de celui qui l'em-« ploie à ces indignes services ? Mais il y a long-

« temps que nous le connaissons pour la plus « pauvre espèce d'Angleterre, avec sa guitare, « et ses autres niganderies. » Chesterfield, après cette légère ébauche du mérite de son beau-frère, se mit à conter les observations qu'il avait faites pendant sa visite, et lui demanda ce qu'il croyait de son cousin d'Arran, qui les avait si bonnement laissés ensemble. Cela vous surprendra donc, poursuivit-il ? « Or, écoutez si j'ai « raison de croire que la fin de cette belle visite « se soit passée dans la dernière innocence. Ma- « dame de Chesterfield est aimable, il en faut « convenir; mais il s'en faut beaucoup qu'elle « soit aussi merveilleuse qu'elle se l'imagine. « Vous savez qu'elle a le pied vilain; mais vous « ne savez pas qu'elle a la jambe encore plus vi- « laine. Pardonnez-moi, disait Hamilton en « lui-même; et l'autre continuant sa descrip- « tion, elle l'a grosse et courte, poursuivit-il : « et pour diminuer ses défauts, autant que « cela se peut, elle ne porte presque que des bas « verds. » Hamilton ne pouvait deviner à quoi diable tout cela visait; et Chesterfield devinant sa pensée : « Donnez-vous un peu de patience, « lui dit-il : je me trouvai hier chez mademoi- « selle Stwart, après l'audience de ces damnés « Moscovites. Le roi venait d'y arriver: et comme « si le duc eût juré de me poursuivre par-tout, « ce jour-là il vint un moment après. La con- « versation roula sur la figure extraordinaire des « ambassadeurs. Je ne sais où ce fou de Crafs « avait pris que les Moscovites avaient tous de « belles femmes, et que leurs femmes avaient « toutes la jambe belle. Le roi soutint qu'il n'y

« en avait point de si belles que celles de ma-
« demoiselle Stwart. Elle, pour soutenir la ga-
« geure, se mit à la montrer jusqu'au-dessus du
« genou. On était près de se prosterner pour en
« adorer la beauté; car effectivement il n'y en a
« point de plus belle. Mais le duc tout seul se mit
« à la critiquer. Il soutint qu'elle était trop me-
« nue, et prononça qu'il n'y avait rien de tel
« qu'une jambe plus grosse et moins longue, et
« conclut enfin qu'il n'y avait point de salut pour
« une jambe sans bas verds. C'était, selon moi,
« déclarer qu'il en venait de voir, et qu'il en
« avait encore la mémoire toute fraîche. »

Hamilton ne savait quelle contenance tenir pendant un récit qui lui donnait à-peu-près les mêmes conjectures. Il haussa les épaules en disant faiblement que les apparences étaient souvent trompeuses; que madame Chesterfield avait la faiblesse de toutes les belles, qui croient que leur mérite s'établit sur le nombre des adorateurs, et que, quelques airs qu'elle se fût imprudemment donnés pour ne pas rebuter son altesse, il n'y avait pas d'apparence qu'elle voulût consentir à de plus grandes complaisances pour l'engager. Il avait beau donner des consolations qu'il ne sentait pas, Chesterfield vit bien qu'il ne pensait rien moins que ce qu'il disait; mais il lui sut bon gré de la part qu'il lui voyait prendre à ses intérêts.

Hamilton eut hâte de se trouver chez lui pour écrire pis que pendre à madame sa cousine. Le style de ce billet ne ressemblait en rien à celui des premiers qu'il lui avait écrits. Les reproches, l'aigreur, la tendresse, les menaces, et

tout l'attirail d'un amant qui croit gronder avec raison, composaient cette épître. Il fut la rendre en main propre, de peur d'accident.

Jamais elle ne lui parut si belle que dans ce moment, et jamais ses yeux ne lui témoignèrent tant de bonne volonté. Son cœur en fut attendri, mais il ne voulut pas perdre les jolies choses qu'il avait mises dans sa lettre. Elle lui serra la main en la recevant. Cette action acheva de le désarmer. Il eût donné toutes choses pour ravoir cette lettre. Il lui semblait dans ce moment qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans tout ce qu'il lui reprochait. Son mari lui parut un visionnaire, un imposteur, et rien moins que ce qu'il avait cru quelques moments auparavant; mais ces remords venaient un peu tard. Il venait de rendre son billet, et la Chesterfield avait marqué tant d'impatience et tant d'empressement de trouver un moment pour le lire, après l'avoir reçu, que tout semblait la justifier, et le confondre. Elle se défit tellement quellement d'une visite sérieuse qui l'assiégeait, pour passer dans son cabinet. Il se crut trop coupable pour oser attendre son retour. Il sortit avec la compagnie; mais il n'osa jamais se présenter devant elle le lendemain pour avoir une réponse à sa lettre. Il la trouva pourtant à la cour, et ce fut la première fois depuis leur commerce, qu'il ne l'avait point cherchée. Il se tenait à l'écart, n'osait lever les yeux sur elle, et paraissait d'un embarras à faire rire ou à faire pitié, lorsque s'étant approchée de lui : « N'est-il pas vrai, dit-« elle, que vous voilà dans la situation du monde « la plus sotte pour un homme d'esprit? vous

« voudriez une réponse : vous n'en espérez pas ; « cependant vous la souhaitez, et la craignez « également. Je vous en ai pourtant fait une. » Elle n'eut que le temps de lui dire ces trois ou quatre mots ; mais ce fut d'un air et d'un regard à lui faire croire que c'était Vénus avec toutes ses grâces qui venait de lui parler. Il était auprès d'elle quand le jeu de la reine commença. Elle s'y mit. Il était en peine de savoir quand, ou par où sortirait cette réponse, lorsqu'elle le pria de vouloir bien mettre quelque part ses gants et son éventail. Il les reçut avec le billet dont il était question. Il n'avait rien trouvé de sévère ni d'ennemi dans le discours qu'elle lui avait tenu ; c'est pourquoi il se hâta d'ouvrir son billet : voici ce qu'il y trouva.

« Vos emportements sont si ridicules, que « c'est vous faire grâce que de les attribuer à « un excès de tendresse, qui vous tourne la tête. « Il faut avoir bien envie d'être jaloux, pour le « devenir de celui dont vous me parlez. Bon « Dieu ! quel amant pour donner de l'inquiétude « à un homme d'esprit, et quel esprit, pour « s'être emparé du mien ? N'avez-vous point de « honte de donner dans les visions d'un jaloux, « qui n'a rapporté que cela d'Italie ? La fable « des bas verds, qui s'est trouvée l'objet de ses « caprices, vous a pu séduire par des circons- « tances si pitoyables ! que ne s'est-il vanté, dans « les confidences qu'il vous a faites, d'avoir « mis en pièces ma pauvre guitare ? Cet exploit « vous aurait peut-être plus convaincu que tout « le reste. Rentrez en vous-même, et, si vous « m'aimez, louez la fortune de ce qu'une ja-

« lousie si mal fondée détourne l'attention qu'on « devrait avoir sur mes sentiments pour l'homme le plus aimable et le plus dangereux de la « cour. »

Hamilton pensa pleurer de tendresse, à ces marques d'une bonté dont il se croyait indigne. Il ne se contenta pas de porter la bouche avec transport sur toutes les parties de ce billet; il baisa trois ou quatre fois ses gants et son éventail. Le jeu fini, la Chesterfield les reçut de ses mains, et lut dans ses yeux toute la joie que son billet avait répandue dans son âme. Il n'avait garde de se contenter de ce que les regards avaient pu lui marquer; il courut chez lui pour lui en écrire quatre fois autant.

Que cette lettre fut différente de l'autre! Peut-être ne valait-elle pas tant; car on n'a pas tant d'esprit quand on demande pardon que quand on offense; et il s'en faut bien que le style des douceurs soit aussi touchant dans une lettre, que celui des invectives.

Quoi qu'il en soit, sa paix fut faite; leur intelligence devint plus vive après cette querelle, et la Chesterfield, pour le rendre aussi tranquille qu'il avait été défiant, se parait à tous moments d'un feint mépris pour son rival, et d'une aversion sincère pour son mari.

La confiance qu'il en prit fut telle, qu'il consentit qu'elle donnerait au public quelques apparences en faveur du duc, pour sauver celles de leur commerce secret. Ainsi, rien ne troublait le repos de son cœur, que l'impatience de trouver une occasion favorable pour mettre le comble à ses vœux. Il lui semblait qu'il ne te-

nait qu'à elle de la faire naître. Elle s'en défendait par les obstacles dont elle faisait le dénombrement, et qu'elle ne demandait pas mieux que de lui voir lever avec toute son industrie et tous ses empressements.

Cela lui fermait la bouche; et tandis qu'il y travaillait, et qu'il était dans l'admiration comme deux personnes qui se voulaient tant de bien, et qui, étant d'accord, ne pouvaient parvenir qu'aux souhaits; la fortune fit éclater une aventure imprévue, qui ne lui permit plus de douter ni du bonheur de son rival, ni des perfidies de sa maîtresse.

Les revers de la fortune épargnent souvent lorsqu'on craint le plus, et souvent ils accablent lorsqu'on les mérite et qu'on les prévoit le moins. Hamilton était au milieu de la lettre la plus tendre et la plus passionnée qu'il eût jamais écrite à madame de Chesterfield, lorsque son mari vint lui annoncer les particularités de cette dernière découverte. Il n'eut que le temps de cacher cet ouvrage galant parmi d'autres papiers, tant on était venu dans sa chambre avec précipitation. Il avait encore le cœur et l'esprit si remplis de ce qu'il écrivait à madame de Chesterfield, que son mari fut d'abord mal reçu dans ses accusations: outre qu'il arrivait mal-à-propos à son gré, de toutes les façons. Il fallut pourtant l'écouter, et le premier moment d'attention lui fit bien changer de sentiment. Il ouvrait de grands yeux à mesure qu'on lui contait des circonstances d'une indiscrétion si outrée, qu'elles lui paraissaient incroyables, malgré les particularités du fait. «Vous avez raison d'en être sur-

« pris, lui dit Chesterfield en finissant; mais pour « peu que vous doutiez de ce que je viens de dire, « il ne vous sera pas difficile de trouver des té- « moins pour le confirmer; car la scène de ces « tendres familiarités n'a pas été moins publique « que l'est la chambre où l'on joue chez la reine; « et cette chambre était alors, Dieu merci, hon- « nêtement remplie de monde. La Denam s'est « aperçue la première de ce qu'ils croyaient fine- « ment cacher dans la foule. Vous jugez bien « comme la Denam a tenu le cas secret. La vé- « rité est qu'elle s'est adressée à moi tout le pre- « mier, comme j'entrais, pour me dire d'avertir « ma femme, que d'autres pourraient s'aperce- « voir de ce qu'il ne tenait qu'à moi d'aller voir.

« Madame votre cousine jouait comme je vous « ai dit. Le duc était assis auprès d'elle. Je ne « sais ce que sa main était devenue; mais je sais « bien qu'il s'en fallait jusqu'au coude qu'on ne « lui vît le bras tout entier. J'étais derrière eux, « dans la place que la Denam venait de quitter. « Il me vit en se retournant, et fut si troublé de « ma présence, qu'il pensa déshabiller madame « de Chesterfield en retirant sa main. Je ne sais « s'ils se sont aperçus qu'on les ait découverts; « mais je sais bien que madame Denam mettra « bon ordre que personne ne l'ignore. Je vous « avoue que je suis dans un embarras que je ne « puis vous exprimer. Je ne balancerais pas à « prendre mon parti, si les ressentiments m'é- « taient permis contre celui qui m'outrage. Pour « elle, je saurais bien m'en faire raison, si, tout « indigne qu'elle est d'aucun ménagement, je « n'avais des égards pour une famille illustre,

« qu'un éclat digne d'une telle injure mettrait « au désespoir. Vous y avez par-là quelque in- « térêt ; vous êtes de mes amis, et je vous ouvre « mon cœur sur la chose du monde la plus dé- « licate. Voyons donc ensemble ce que je dois « faire dans une occasion si désagréable. »

Hamilton, plus interdit et plus confondu que lui, n'était pas trop en état de lui donner des conseils. Il n'écoutait que la jalousie, et ne respirait que la vengeance. Mais ces mouvements s'étant un peu calmés sur l'espoir qu'il y avait de la calomnie, ou du moins de l'exagération, dans ce que l'on imputait à la Chesterfield, il pria son mari de suspendre ses résolutions jusqu'à ce qu'il fût plus amplement informé du fait. Il l'assura pourtant, s'il trouvait que les choses fussent comme il venait de le dire, qu'il fermerait les yeux à tous autres intérêts que les siens.

Ils se séparèrent là-dessus ; et, dès les premières enquêtes, Hamilton trouva presque tout le monde instruit d'une aventure à laquelle chacun ajoutait quelque chose en la contant. Le dépit et le ressentiment s'allumaient dans son cœur, à mesure que toute sa tendresse pour elle s'y éteignait.

Il ne tenait qu'à lui de la voir, pour lui faire tous les reproches qu'on est pressé de faire dans ces occasions. Mais il était trop en colère pour en donner des marques qui eussent attiré quelque éclaircissement. Il se considérait comme le seul qui fût véritablement outragé dans cette aventure, ne comptant pour rien l'injure d'un époux, en comparaison de celle d'un amant.

Il courut chez milord Chesterfield, dans le

transport qui l'aveuglait, et lui dit qu'il en avait assez appris, pour lui donner enfin un conseil qu'il suivrait lui-même en cas pareil; qu'il n'y avait plus à balancer, s'il voulait sauver une femme si fortement prévenue, et qui peut-être n'avait pas encore perdu toute son innocence en perdant toute sa raison; qu'il fallait incessamment la mener à la campagne, et que pour ne lui pas donner le temps de se reconnaître, le plus tôt serait le mieux.

Milord Chesterfield n'eut pas de peine à suivre un conseil qu'il avait déja regardé comme le seul qu'on lui pût donner en ami. Mais sa femme, qui ne se doutait pas encore qu'on eût fait cette nouvelle découverte sur sa conduite, crut qu'il se moquait lorsqu'il lui dit qu'il fallait se préparer à partir pour la campagne, dans deux jours. Elle se l'imagina d'autant plus, qu'on était au cœur d'un hiver extrêmement rude; mais elle s'aperçut bientôt que c'était tout de bon. Elle connut à l'air et aux manières de son mari, qu'il croyait avoir quelque sujet bien fondé de la traiter avec cette hauteur; et voyant tous ses parents froids et sérieux sur les plaintes qu'elle leur en fit, elle n'espéra plus, dans cet abandonnement universel, qu'en la tendresse d'Hamilton. Elle comptait bien qu'elle serait éclaircie par lui d'un malheur dont elle ignorait la cause, et que sa passion trouverait enfin un moyen de rompre un voyage dont elle se flattait qu'il serait encore plus outré qu'elle : mais c'était s'attendre à la pitié d'un crocodile.

Enfin, comme elle vit arriver la veille de son départ; que tous les préparatifs d'un long voyage

étaient faits ; qu'elle recevait des visites d'adieu dans les formes, et que cependant elle n'avait aucune nouvelle d'Hamilton, sa patience et son espoir furent à bout dans cet état funeste. Quelques larmes l'auraient soulagée ; mais elle aima mieux se contraindre sur ce soulagement, que d'en donner le plaisir à son époux. Le procédé d'Hamilton lui paraissait inconcevable : et ne le voyant point paraître, elle trouva moyen de lui faire tenir ce billet.

« Seriez-vous du nombre de ceux qui, sans « daigner m'apprendre pour quel crime on me « traite en esclave, consentent à mon enlève- « ment ? Que veulent dire votre silence et votre « inaction dans une conjoncture où votre ten- « dresse devrait être la plus vive ? Je touche au « moment de mon départ, et j'ai honte de sen- « tir que vous me le faites envisager avec hor- « reur, puisque j'ai raison de croire que vous « en êtes moins touché qu'aucun autre. Faites- « moi du moins savoir où l'on m'entraîne, ce « qu'on veut faire de moi dans les déserts, et « pourquoi vous paraissez avec toute la terre, « changé pour une personne que toute la terre « n'obligerait pas à changer, si votre faiblesse ou « votre ingratitude ne vous rendait indigne de sa « tendresse. »

Ce billet ne fit que l'endurcir et le rendre plus fier de sa vengeance Il avalait à longs traits le plaisir de la voir au désespoir, parce qu'il ne doutait pas que sa douleur et le regret de son départ ne fussent pour un autre. Il se complaisait merveilleusement dans la part qu'il avait à son affliction, et se savait bon gré du conseil

qu'il avait imaginé pour la séparer d'un rival peut-être sur le point d'être heureux. Ainsi fortifié qu'il était contre sa propre tendresse par tout ce que les ressentiments jaloux ont de plus impitoyable, il la vit partir d'une indifférence qu'il n'eut garde de lui cacher. Ce traitement imprévu se joignant à tant de disgrâces réunies pour l'accabler tout d'un coup, pensa véritablement la mettre au désespoir.

La cour fut remplie du bruit de cet évènement. Personne n'ignorait le motif de ce prompt départ, mais peu de gens approuvèrent le procédé de milord Chesterfield. On regardait avec étonnement en Angleterre un homme qui avait la malhonnêteté d'être jaloux de sa femme; mais dans la ville ce fut un prodige inconnu jusqu'alors, de voir un mari recourir à ces moyens violents pour prévenir ce que craint et ce que mérite la jalousie. On excusait pourtant le pauvre Chesterfield, autant qu'on l'osait sans s'attirer la haine publique, en accusant la mauvaise éducation qu'il avait eue. Toutes les mères prononcèrent bien à Dieu que leurs enfants ne mettraient jamais le pied en Italie pendant leur vie, pour en rapporter cette vilaine habitude de contraindre leurs femmes.

Comme ce fut long-temps l'entretien de la cour, le chevalier de Grammont, qui ne savait pas l'histoire à fond, parut plus déchaîné contre cette tyrannie que tous les bourgeois de Londres ensemble; et ce fut à ce sujet qu'il produisit des paroles nouvelles sur cette fatale sarabande, qui malheureusement avait eu tant de part à l'aventure. Elles passaient pour être de lui: mais

si Saint-Evremont y avait travaillé, ce n'était pas assurément le plus beau de ses ouvrages, comme on verra dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE II.

Tout homme qui croit que son honneur dépend de celui de sa femme, est un fou qui se tourmente, et qui la désespère : mais celui qui, naturellement jaloux, a par-dessus ce malheur celui d'aimer sa femme, et de vouloir qu'elle ne respire que pour lui, est un forcené, que les tourments de l'enfer ont accueilli dès ce monde, sans que personne en ait pitié. Tous les raisonnements que l'on fait sur ces malheureux états du mariage, vont à conclure que les précautions sont inutiles avant le mal, et la vengeance odieuse après.

Les Espagnols, tyrans de leurs femmes plutôt par tradition que par jalousie, se contentent de pourvoir à la délicatesse de leur honneur par les duegnes, les grilles et les verroux. Les Italiens, dont les soupçons sont circonspects, et les ressentiments vindicatifs, ont différentes méthodes de conduite entre eux. Les uns se mettent en repos, tenant leurs femmes sous des serrures qu'ils croient impénétrables ; d'autres renchérissent par diverses précautions sur tout ce que les Espagnols peuvent imaginer pour la captivité du beau sexe. Mais la plupart tiennent que, dans un péril inévitable, ou dans une trans-

gression manifeste, le plus sûr est d'assassiner.

O vous, nations bénignes, qui loin de recevoir ces habitudes féroces et ces coutumes barbares, laissez bonnement la bride sur le cou de vos heureuses moitiés, vous passez sans chagrin et sans alarmes vos paisibles jours dans toutes les douceurs d'une indolence domestique.

Chesterfield avait bien affaire de s'aller tirer du pair de ses patiens compatriotes, pour faire éplucher par un ridicule éclat les particularités d'une aventure qu'on aurait peut-être ignorée hors de la cour, et qu'on aurait oubliée par-tout au bout d'un mois; mais dès qu'il eut le dos tourné pour se mettre en marche avec sa prisonnière, et l'attirail dont on le flattait qu'elle l'avait pourvu, dieu sait comme on donna sur son arrière-garde. Les Rochester, les Midlesex, les Sydleys, les Ethereges, et toute la troupe des beaux-esprits, mirent au jour force vaudevilles, qui divertissaient le public à ses dépens.

Le chevalier de Grammont les trouva spirituels et récréatifs, comme on dit : et dans tous les lieux où ce sujet était traité, voulant produire le supplément qu'il y avait fait : « C'est une « chose singulière, disait-il, que la campagne, « qu'on peut appeler la potence ou les galères « d'une jeune personne, ne soit faite en ce pays- « ci que pour les malheureuses et non pour les « coupables! La pauvre petite Chesterfield, pour « quelques lorgnades d'imprudence, se voit d'a- « bord troussée par un mari fâcheux qui vous la « mène passer les fêtes de Noël dans un château « de plaisance à cinquante lieues d'ici; tandis « qu'il y en a mille qu'on laisse dans la liberté

« de tout faire, qui la prennent bien aussi, et « dont la conduite enfin mériterait tous les jours « vingt coups de bâton. Je ne nomme personne, « Dieu m'en garde, mais la Midleton, la De- « nam, les filles de la reine, celles de la du- « chesse, et cent autres répandent leurs faveurs « à droite et à gauche sans qu'on en souffle. « Pour madame de Shrewsbury, c'est une béné- « diction. Je m'en vais parier qu'elle ferait tous « les jours tuer son homme, qu'elle n'en irait « que la tête plus levée. On dirait qu'elle a des « indulgences plénières pour sa conduite. Ils « sont trois ou quatre qui portent chacun une « arme de ses cheveux en bracelets, sans qu'on « y trouve à redire. Cependant il sera permis « qu'un bourru, comme Chesterfield, exerce une « tyrannie pareille, et toute nouvelle en ce pays- « ci, sur la plus jolie femme d'Angleterre, pour « un rien! Je suis son valet. Les précautions n'y « font ma foi rien : et souvent une femme qui ne « songerait point à mal si on la laissait en repos, « s'y voit portée par vengeance ou réduite par « nécessité : c'est l'évangile. Ecoutez ce qu'en « dit la sarabande de Francisco. »

Jaloux, que sert tout votre effort ?
L'amour est trop fort;
Et quelque peine
Que l'on prenne,
Elle est vaine
Quand deux cœurs une fois sont d'accord.
Il faut devant vous
Cacher ce qu'on fait de plus doux.
On contraint ses plus chers desirs,
On prend cent plaisirs.

Mais pour les soins
De cent témoins,
En secret on n'aime pas moins.

Telles étaient les paroles dont le chevalier de Grammont passait pour auteur. La justesse ni le tour n'y brillaient point excessivement; mais comme elles contenaient quelques vérités qui flattaient le génie de la nation et de ceux qui prenaient les intérêts du beau sexe, toutes les dames les voulurent avoir, pour les apprendre à leurs enfants.

Pendant tout ceci, le duc d'Yorck qui ne voyait plus madame de Chesterfield, ne se fit pas de grands efforts pour l'oublier. Son absence avait pourtant des circonstances bien sensibles pour un homme qui causait son éloignement; mais il y a des tempéraments heureux qui se consolent de tout, parce qu'ils ne sentent rien vivement. Cependant comme son cœur ne pouvait demeurer dans l'inutilité, dès qu'il eut oublié la Chesterfield, il se ressouvint de ce qu'il avait aimé devant, et peu s'en fallut que mademoiselle d'Hamilton ne lui causât une rechute de tendresse.

Il y avait à Londres un peintre assez renommé pour les portraits : il s'appelait Lely. La grande quantité de peintures du fameux van Dyck, répandues en Angleterre, l'avait beaucoup perfectionné. De tous les modernes, c'est celui qui dans le goût de tous ses ouvrages a le mieux imité sa manière, et qui en a le plus approché. La duchesse d'Yorck voulut avoir les portraits des plus belles personnes de la cour. Lely les peignit. Il employa tout son art dans

l'exécution. Il ne pouvait travailler à de plus beaux sujets. Chaque portrait parut un chef-d'œuvre; et celui de mademoiselle d'Hamilton parut le plus achevé. Lely avoua qu'il y avait pris plaisir. Le duc d'Yorck en eut à le regarder, et se mit à lorgner tout de nouveau l'original. Il n'y avait rien à faire là pour ses espérances; et dans le même temps que sa tendresse inutilement réveillée pour elle alarmait celle du chevalier de Grammont, la Denam s'avisa de remettre sur pied le traité qu'on avait si mal-à-propos interrompu. Bientôt on en vit la conclusion. Quand les deux parties sont de bonne foi dans les négociations, on ne perd pas le temps à chicaner. Tout cela alla bien d'un côté; cependant je ne sais quelle fatalité mit obstacle aux prétentions de l'autre. Le duc pressa fort la duchesse de mettre la Denam en possession de cette charge, qui faisait l'objet de son ambition; mais comme elle n'était pas caution des articles secrets du traité, quoiqu'elle eût paru jusqu'alors commode pour les inconstances, et soumise aux volontés du duc, il lui parut dur et déshonorant, de recueillir chez elle une rivale qui l'exposerait à faire un assez triste personnage au milieu de sa cour. Cependant elle se vit sur le point d'y être forcée par autorité, lorsqu'un obstacle beaucoup plus funeste interdit pour jamais à la pauvre Denam l'espérance de cette charge fatale, qu'elle briguait avec empressement.

Le vieux Denam, naturellement jaloux, le devenait de plus en plus, et sentait qu'il avait raison. Sa femme était jeune et belle, lui vieux et dégoûtant. Quelle raison de se flatter que le

ciel voulût le dispenser du sort des maris de son âge et de sa figure? Il se le disait continuellement; mais aux compliments qu'on lui fit de tous côtés sur la charge que madame sa femme allait avoir auprès de la duchesse, il se dit tout ce qu'il fallait pour se pendre, s'il en eût eu la fermeté. Le traître aima mieux éprouver son courage contre une autre. Il lui fallait des exemples pour exercer ses ressentiments dans un pays privilégié. Celui de milord Chesterfield ne suffisait pas pour ce qu'il méditait, outre qu'il n'avait pas de maison de campagne où mener l'infortunée Denam. Ainsi, le vieux scélérat lui fit faire un voyage bien plus long sans sortir de Londres. La mort impitoyable l'enleva du milieu de ses plus chères espérances, et de ses plus beaux jours.

Comme personne ne douta qu'il ne l'eût empoisonnée, la populace de son quartier tint conseil pour le lapider dès qu'il sortirait; mais il se tint renfermé pour pleurer la mort de sa femme, jusqu'à ce que leur fureur fût appaisée par un enterrement magnifique, dans lequel il fit distribuer au peuple quatre fois plus de vin brûlé qu'on n'en avait bu dans aucun enterrement en Angleterre.

Pendant que la ville craignait quelque grand désastre pour l'expiation de ces funestes effets de la jalousie, Hamilton n'était pas tout-à-fait si content qu'il s'était flatté de l'être après le départ de madame de Chesterfield. Il n'avait consulté que les mouvements du dépit dans ce qu'il avait fait. Sa vengeance était satisfaite, mais son amour ne l'était pas; et depuis l'ab-

sence de ce qu'il aimait encore, malgré ses ressentiments, ayant eu le loisir de faire quelques réflexions qu'une injure récente ne permet jamais d'écouter : « A quoi bon, disait-il, m'être « si fort pressé de rendre malheureuse une per« sonne qui, toute coupable qu'elle soit, peut « seule faire mon bonheur? Maudite jalousie! « poursuivit-il, plus cruelle encore pour ceux « qui tourmentent que pour ceux qui sont tour« mentés! Que m'importe d'avoir arraché la « Chesterfield aux espérances et aux desirs d'un « rival plus heureux, si je ne l'ai pu faire sans « m'arracher à ce qu'il y avait de plus cher et de « plus sensible aux penchants de mon cœur? »

Quantité d'autres raisonnements de cette force, et tous hors de saison, lui prouvant nettement, que dans un engagement comme le sien, il valait encore mieux partager avec un autre que de ne rien avoir; il se remplissait l'esprit de vains repentirs et d'inutiles remords, lorsqu'il reçut une lettre de celle qui les causait; mais une lettre tellement propre à les augmenter, qu'il se regarda comme le plus grand scélérat de l'univers après l'avoir lue. La voici:

« Vous serez aussi surpris de cette lettre que « je le fus de l'air impitoyable dont vous vîtes « mon départ. Je veux croire que vous vous étiez « imaginé des raisons, qui justifiaient dans votre « esprit un procédé si peu convenable. Si vous « êtes encore dans la dureté de ces sentiments, ce « sera vous faire plaisir, que de vous apprendre « ce que je souffre dans la plus affreuse des « prisons. Tout ce qu'une campagne a de plus « triste dans cette saison, s'offre par-tout à ma

« vue. Assiégée par d'impénétrables boues, « d'une fenêtre je vois des rochers, de l'autre des « précipices; mais de quelque côté que je tourne « mes regards dans la maison, j'y rencontre « ceux d'un jaloux, moins supportables encore « que les tristes objets qui m'environnent. J'ajou- « terais aux malheurs de ma vie celui de paraî- « tre criminelle aux yeux d'un homme qui de- « vrait m'avoir justifiée contre les apparences « convaincantes, si par une innocence avérée « j'étais en droit de me plaindre, ou de faire des « reproches. Mais comment se justifier de si loin, « et comment se flatter que la description d'un « séjour épouvantable ne vous empêchera pas de « m'écouter? Mais êtes-vous digne que je le « souhaite? Ciel! que je vous haïrais, si je ne « vous aimais à la fureur. Venez donc me voir « une seule fois, pour entendre ma justification; « et je suis persuadée que si vous me trouvez « coupable après cette visite, ce ne sera pas en- « vers vous. Notre argus part demain pour un « procès qui le retiendra huit jours à Chester. Je « ne sais s'il le gagnera; mais je sais bien qu'il « ne tiendra qu'à vous qu'il n'en perde un qui « lui tient pour le moins autant au cœur que « celui qu'il va solliciter. »

Il y avait dans cette lettre de quoi faire donner tête baissée dans une aventure plus téméraire que celle qu'on lui proposait, quoiqu'elle fût assez gaillarde. Il ne voyait pas trop bien comment elle ferait pour se justifier; mais elle l'assurait qu'il serait content du voyage, et c'était tout ce qu'il demandait pour lors.

Il avait une parente auprès de madame de

Chesterfield. Cette parente qui l'avait bien voulu suivre dans un exil, était entrée quelque peu dans leur confidence. Ce fut par elle qu'il reçut cette lettre, avec toutes les instructions nécessaires sur son départ et sur son arrivée. Dans ces sortes d'expéditions, le secret est nécessaire, du moins avant que d'avoir mis l'aventure à fin. Il prit la poste, et partit de nuit, animé d'espérances si tendres et si flatteuses, qu'en moins de rien, en comparaison du temps et des chemins, il eut fait cinquante mortelles lieues. A la dernière poste, il renvoya discrètement son postillon. Il n'était pas encore jour; et de peur des rochers et des précipices dont elle avait fait mention, il marchait avec assez de prudence pour un homme amoureux.

Il évita donc heureusement tous les mauvais pas, et suivant ses instructions, il mit pied à terre à certaine petite cabane qui joignait les murs du parc. Le lieu n'était pas magnifique; mais comme il avait besoin de repos, il ne se souciait point de voir le jour, et se souciait encore moins d'en être vu; c'est pourquoi s'étant renfermé dans cette retraite obscure, il y dormit d'un profond sommeil jusqu'à la moitié du jour. Comme il sentait une grande faim à son réveil, il mangea fort et ferme; et comme c'était l'homme de la cour le plus propre, et que la femme d'Angleterre la plus propre l'attendait, il passa le reste de la journée à se décrasser et à se faire toutes les préparations que le temps et le lieu permettaient, sans daigner ni mettre la tête un moment dehors, ni faire la moindre question à ses hôtes. Enfin les ordres qu'il at-

tendait avec impatience arrivèrent à l'entrée de la nuit, par une espèce de grison qui, lui servant de guide, après avoir erré pendant une demi-heure dans les boues d'un parc de vaste étendue, le fit entrer dans un jardin, où donnait la porte d'une salle basse. Il fut posté vis-à-vis de cette porte par laquelle on devait bientôt l'introduire dans des lieux plus agréables. Son guide lui donna le bon soir. La nuit se ferma, mais la porte ne s'ouvrit point.

On était à la fin de l'hiver; cependant il semblait qu'on ne fût qu'au commencement du froid. Il était crotté jusqu'aux genoux, et sentait que pour peu qu'il prît encore l'air dans ce jardin, la gelée mettrait toute cette crotte à sec. Ce commencement d'une nuit fort âpre et fort obscure eût été rude pour un autre; mais ce n'était rien pour un homme qui se flattait d'en passer si délicieusement la fin. Il ne laissa pas de s'étonner de tant de précautions dans l'absence du mari. Son imagination, que mille tendres idées réchauffaient, le soutint quelque temps contre les crudités de l'impatience et contre les rigueurs du froid; mais il la sentit petit à petit refroidir, et deux heures qui lui parurent deux siècles s'étant passées sans qu'on lui donnât le moindre signe de vie, ni de la porte, ni des fenêtres, il se mit à faire quelques raisonnements en lui-même sur l'état présent de ses affaires, et sur le parti qu'il y avait à prendre dans cette conjoncture: « Si nous frappions à cette « maudite porte, disait-il, car encore est-il plus « honorable, si le malheur m'en veut, de périr « dans la maison, que de mourir de froid dans le

« jardin. Il est vrai, reprenait-il, que ce parti « peut exposer une persoune, que quelque acci- « dent imprévu met peut-être, à l'heure qu'il est, « encore plus au désespoir que moi. » Cette pensée le munit de tout ce qu'il pouvait avoir de patience et de fermeté contre les ennemis qui le combattaient. Il se mit à se promener à grands pas, résolu d'attendre le plus long-temps qu'il serait possible, sans en mourir, la fin d'une aventure qui commençait si tristement. Tout cela fut inutile, et quelque mouvement qu'il se donnât, enveloppé d'un gros manteau, l'engourdissement commençait à le saisir de tous côtés, et le froid dominait en dépit de tout ce que les empressements de l'amour ont de plus vif. Le jour n'était pas loin; et dans l'état où la nuit l'avait mis, jugeant que ce serait désormais inutilement que cette porte ensorcelée s'ouvrirait, il regagna du mieux qu'il put l'endroit d'où il était parti pour cette merveilleuse expédition.

Il fallut tous les fagots de la petite maison pour le dégeler. Plus il songeait à son aventure, plus les circonstances lui en paraissaient bizarres et incompréhensibles. Mais loin de s'en prendre à la charmante Chesterfield, il avait mille différentes inquiétudes pour elle. Tantôt il s'imaginait que son mari pouvait être inopinément revenu; tantôt que quelque mal subit l'avait saisie; enfin que quelque obstacle s'était malheureusement mis à la traverse pour s'opposer à son bonheur, justement au fort des bonnes intentions qu'on avait pour lui. « Mais, disait-il, « pourquoi m'avoir oublié dans ce maudit jar-

« din ? Quoi ! ne pas trouver un petit moment « pour me faire au moins quelque signe, puis- « qu'on ne pouvait ni me parler, ni me rece- « voir ? » Il ne savait à laquelle de ces conjectures s'en tenir, ni que répondre aux questions qu'il s'était faites : mais comme il se flatta que tout irait mieux la nuit suivante, après avoir fait vœu de ne plus remettre le pied dans ce malencontreux jardin, il ordonna qu'on l'avertît d'abord qu'on demanderait à lui parler ; se coucha dans le plus méchant lit du monde, et ne laissa pas de s'endormir comme il l'eût fait dans le meilleur. Il avait compté de n'être réveillé que par quelque lettre ou quelque message de madame Chesterfield ; mais il n'avait pas dormi deux heures, qu'il le fut par un grand bruit de cors et de chiens. La chaumière qui lui servait de retraite touchait, comme nous l'avons dit, les murailles du parc. Il appela son hôte pour savoir un peu que diable c'était que cette chasse, qui semblait être au milieu de sa chambre, tant le bruit augmentait en approchant. On lui dit que c'était monseigneur qui courait le lièvre dans son parc. Quel monseigneur ? dit-il tout étonné. Monseigneur le comte de Chesterfield, répondit le paysan. Il fut si frappé de cette nouvelle, que, dans sa première surprise, il mit la tête sous les couvertures, croyant déja le voir entrer avec tous ses chiens. Mais dès qu'il fut un peu revenu de son étonnement, il se mit à maudire les caprices de la fortune, ne doutant pas que le retour inopiné d'un jaloux importun n'eût causé toutes ses tribulations de la nuit précédente.

Il n'y eut plus moyen de se rendormir après une telle alarme. Il se leva, pour repasser dans son esprit tous les stratagèmes qu'on a coutume d'employer pour tromper ou pour éloigner un vilain mari, qui s'avisait de négliger son procès pour obséder sa femme. Il achevait de s'habiller, et commençait à questionner son hôte, lorsque le même grison qui l'avait conduit au jardin, lui rendit une lettre, et disparut sans attendre la réponse. Cette lettre était de sa parente ; et voici ce qu'elle contenait.

« Je suis au désespoir d'avoir innocemment « contribué à vous attirer dans un lieu où l'on « ne vous fait venir que pour se moquer de vous. « Je m'étais opposée au projet de ce voyage, « quoique je fusse persuadée que sa tendresse « seule y eût part : mais elle vient de m'en dé- « sabuser. Elle triomphe dans le tour qu'elle « vous a joué. Non-seulement son mari n'a bou- « gé d'ici, mais il y reste par complaisance. « Il la traite le mieux du monde ; et c'est dans « leur raccommodement, qu'elle a su que vous « lui aviez conseillé de la mener à la campagne. « Elle en a conçu tant de dépit et d'aversion « pour vous, que, de la manière dont elle m'en « vient de parler, ses ressentiments ne sont pas « encore satisfaits. Consolez-vous de la haine « d'une créature dont le cœur ne méritait pas « votre tendresse. Partez : un plus long séjour « ici ne ferait que vous attirer quelque nouvelle « disgrâce. Je n'y resterai pas long-temps : je « la connais, dieu merci. Je ne me repens pas « de la compassion que j'en ai d'abord eue, « mais je suis dégoûtée d'un commerce qui ne « convient guère à mon humeur. »

L'étonnement, la honte, le dépit et la fureur, s'emparèrent de son cœur après cette lecture. Les menaces ensuite, les invectives et les desirs de vengeance, excitèrent tour-à-tour son aigreur et ses ressentiments ; mais après y avoir bien pensé, tout cela se réduisit à prendre doucement son petit cheval de poste, pour remporter à Londres un bon rhume par-dessus les desirs et les tendres empressements qu'il en avait apportés. Il s'éloigna de ces perfides lieux avec un peu plus de vitesse qu'il n'y était arrivé, quoiqu'il n'eût pas à beaucoup près la tête remplie d'aussi agréables pensées. Cependant, quand il se crut hors de portée de rencontrer milord Chesterfield et sa chasse, il voulut un peu se retourner, pour avoir au moins le plaisir de voir la prison où cette méchante bête était renfermée : mais il fut bien surpris de voir une très-belle maison, située sur le bord d'une rivière, au milieu d'une campagne la plus agréable et la plus riante qu'on pût voir. Au diable le précipice ou le rocher qu'il y vit. Ils n'étaient que dans la lettre de la perfide. Nouveau sujet de ressentiment et de confusion pour un homme qui s'était cru savant dans les ruses aussi-bien que dans les faiblesses du beau sexe, et qui se voyait la dupe d'une coquette qui se raccommodait avec un époux pour se venger d'un amant.

Il regagna la bonne ville, prêt à soutenir contre tous, qu'il faut être de bon naturel pour se fier à la tendresse d'une femme qui nous a déjà trompés ; mais qu'il faut être fou pour courir après.

Comme cette aventure n'avait pas beaucoup de beaux endroits pour lui, le voyage et ses circonstances furent supprimés autant qu'il lui fut possible ; mais comme on peut croire que la Chesterfield n'en garda pas le secret, le roi l'apprit ; et lui en ayant fait son compliment, il voulut un ample détail de cette expédition. Le chevalier de Grammont était présent à ce récit, et n'ayant que fort peu déclamé contre la trahison qu'on lui avait faite : « Si elle a eu tort, « dit-il, de pousser la chose si loin, vous avez « eu tort aussi de revenir sur vos pas comme un « étourdi. Je m'en vais parier cent pistoles, « qu'elle s'est repentie plus d'une fois d'un res- « sentiment que vous méritiez assez pour le tour « que vous lui aviez joué. Les femmes aiment « la vengeance : mais elles ne tiennent pas tou- « jours leur colère ; et si vous eussiez resté dans « le voisinage jusqu'au lendemain, je veux « avoir les bras cassés, si on ne vous eût fait « amende honorable pour l'affront de la pre- « mière nuit. » Hamilton n'en tomba pas d'accord. Le chevalier de Grammont voulut soutenir sa thèse par un exemple ; et s'adressant au roi : « Sire, dit-il, votre majesté peut avoir « connu Marion de Lorme : la créature de Fran- « ce qui avait le plus de charmes était celle-là. « Quoiqu'elle eût de l'esprit comme les anges, « elle était capricieuse comme un diable. Cette « princesse m'ayant donné un rendez-vous, s'é- « tait avisée de me l'ôter pour le donner à un au- « tre. Elle m'écrivit le plus joli billet du mon- « de, tout rempli du désespoir où elle était d'un « mal de tête qui l'obligeait à garder le lit,

« et qui la privait du plaisir de me voir jusqu'au « lendemain. » Ce mal de tête soudainement arrivé me parut suspect, et ne doutant point que ce ne fût une défaite : Oh parbleu, madame la coquette, dis-je en moi-même, si vous ne jouissez pas du plaisir de me voir aujourd'hui, vous ne jouirez pas de celui d'en voir un autre.

« Voilà tous mes grisons en campagne, dont « les uns battaient l'estrade autour de sa mai- « son, tandis que les autres assiégeaient sa por- « te. Un de ces derniers me vint dire que per- « sonne n'était entré chez elle de toute l'après- « midi, mais qu'un petit laquais en était sorti « sur la brune; qu'il l'avait suivi jusque dans « la rue Saint-Antoine, où ce laquais en avait « rencontré un autre, auquel il avait dit seu- « lement un mot ou deux. Il ne m'en fallut pas « davantage pour me confirmer dans mes soup- « çons, et pour former le dessein d'être de la « partie ou bien de la rompre.

« Comme il y avait fort loin du baigneur où je « logeais, jusqu'au fond du Marais, dès que la « nuit fut venue, je montai à cheval sans vouloir « qu'on me suivît. Dès que j'eus gagné la Pla- « ce-Royale, le grison en sentinelle m'assura « qu'il n'était encore entré personne chez ma- « demoiselle de Lorme. Je poussai vers la rue « Saint-Antoine; et justement comme je sor- « tais de la Place-Royale, j'y vis entrer un « homme à pied, qui se cachait de moi tant « qu'il pouvait; mais il eut beau faire, je le « reconnus. C'était le duc de Brissac. Je ne dou- « tai point que ce ne fût le rival de cette nuit.

« Je m'approchai donc de lui, faisant semblant « de douter si je ne me trompais point, en met- « tant pied à terre d'un air fort empressé. » Brissac, mon ami, lui dis-je, il faut que tu me fasses un plaisir de la dernière importance : j'ai un rendez-vous, pour la première fois, chez une personne à quatre pas d'ici. Comme ce n'est que pour prendre des mesures, je n'y serai pas longtemps. Prête-moi ton manteau, si tu m'aimes, et promène un peu mon cheval en attendant mon retour. Sur-tout ne t'éloigne pas d'ici. Tu vois que j'en use librement ; mais c'est, comme tu sais, à la charge d'autant. Je pris son manteau sans attendre sa réponse. Il prit la bride de mon cheval, et me conduisit de l'œil. Cela ne lui servit de rien ; car après avoir fait semblant d'entrer dans une porte vis-à-vis de lui, je me coulai par-dessous les arcades jusqu'à la porte de la nymphe de l'Orme. On l'ouvrit d'abord que j'eus frappé. J'étais si bien enveloppé du manteau de Brissac, qu'on me prit pour lui. La porte se referma sans qu'on m'eût fait la moindre question ; et comme je n'en avais point à faire, je fus droit à la chambre de la demoiselle. Je la trouvai sur un lit de repos, dans le déshabillé le plus galant et le plus agréable du monde. Jamais elle n'avait été si belle, ni si surprise ; et la voyant tout interdite : Qu'est-ce, ma belle ? lui dis-je. Il me paraît que voilà une petite migraine bien parée. Le mal de tête est apparemment passé. Point du tout, dit-elle, je n'en puis plus ; et vous me ferez plaisir de vous en aller, et de me laisser mettre au lit. Pour vous laisser mettre au lit, oui, lui dis-je :

mais pour m'en aller, non, ma petite infante. Le chevalier de Grammont n'est pas un sot; on ne se pare pas avec tant de soin pour rien. Vous verrez pourtant que c'est pour rien, me dit-elle, car assurément il n'en sera pas autre chose pour vous. Quoi! dis-je, après m'avoir promis un rendez-vous.... Eh bien, me dit-elle brusquement, quand je vous en aurais promis cinquante, c'est à moi de les tenir, si je veux; et à vous de vous en passer, si je ne le veux pas. Cela serait bon, lui dis-je, si ce n'était pour le donner à un autre. Elle, aussi fière que celles qui ont le plus d'innocence, et aussi prompte que celles qui en ont le moins, s'emporta sur un soupçon qui lui donnait plus de chagrin que de confusion; et voyant qu'elle montait sur ses grands chevaux: Mademoiselle, lui dis-je, ne le prenons pas, s'il vous plaît, sur ce ton. Je sais ce qui vous inquiète. Vous avez peur que Brissac ne me trouve avec vous, mais ayez sur cela l'esprit en repos. Je l'ai rencontré près de chez vous, et, dieu merci, j'ai mis bon ordre qu'il ne vous rende pas sitôt visite. Je lui dis cela d'un air un peu tragique. Elle en parut troublée d'abord, et, me regardant avec surprise: « Que « voulez-vous donc dire du duc de Brissac? me « dit-elle. Je veux dire, répondis-je, qu'il est « au bout de la rue qui promène mon cheval; « et si vous ne voulez pas m'en croire, vous « n'avez qu'à y envoyer un de vos gens, ou « voir son manteau, que je viens de laisser dans « votre antichambre. Voilà l'éclat de rire qui « la prend au fort de son étonnement; et me « jetant les bras au cou: Mon chevalier, me

« dit-elle, je n'y saurais plus tenir; tu es trop « aimable et trop extraordinaire pour ne te pas « tout pardonner. Je lui racontai comme la « chose s'était passée. Elle en pensa mourir de « rire; et nous étant séparés fort bons amis, « elle m'assura que mon rival n'avait qu'à pro- « mener des chevaux tant qu'il lui plairait, « qu'il ne mettrait de la nuit le pied chez « elle.

« Je le trouvai fidèlement dans l'endroit où « je l'avais laissé. Je lui fis mille excuses de « l'avoir fait attendre si long-temps, et mille « remercîments de sa complaisance. Il me dit « que je me moquais, que ces compliments « ne se faisaient point entre amis; et pour me « convaincre qu'il m'avait rendu ce petit servi- « ce de bon cœur, il voulut à toute force tenir « la tête de mon cheval tandis que j'y remon- « tais. Je lui donnai bien le bon soir, en lui « rendant son manteau; et je me rendis chez « mon baigneur, également content de la maî- « tresse et du rival. Voilà, poursuivit-il, com- « me il ne faut qu'un peu de patience et d'a- « dresse pour désarmer la colère des belles, et « pour mettre jusqu'à leurs supercheries à « profit.»

Il avait beau divertir par ses récits, instruire par ses exemples, et ne paraître à la cour que pour y répandre la joie universelle, il y avait long-temps qu'il était trop le seul étranger à la mode. La fortune, jalouse de la justice qu'on rend au mérite, et qui veut que les félicités dépendent de ses caprices, lui suscita deux compétiteurs dans la possession où il était de char-

mer toute l'Angleterre ; et ces compétiteurs étaient d'autant plus dangereux, que le bruit de leurs différents mérites était arrivé devant eux, pour disposer les suffrages de la cour en leur faveur.

Ils venaient faire voir en leurs personnes ce qu'il y avait de plus accompli dans la robe et dans l'épée : l'un était le marquis de Flamarin, triste objet des tristes élégies de la comtesse de la Suze ; l'autre était le président Tambonneau, très-humble et très-obéissant serviteur et berger de la belle Luynes. Comme ils arrivèrent ensemble, ils firent ce qu'ils purent pour briller de concert. Leurs talents étaient aussi différents que leurs figures. Tambonneau, passablement laid, fondait ses espérances sur beaucoup d'esprit qu'on ne lui trouva pas ; et Flamarin, par son air et par sa taille, briguait une admiration qu'on lui refusait tout net.

Ils étaient convenus de se prêter mutuellement du secours pour y réussir. C'est pourquoi, dans leurs premières visites, l'un représentait, et l'autre portait la parole. Mais il s'en fallut beaucoup qu'ils ne trouvassent les dames en Angleterre du goût de celles qui rendaient leurs noms fameux en France. La rhétorique de l'un ne fit que blanchir auprès du beau sexe, et la bonne mine de l'autre ne le distingua que pour le menuet, dont il fut l'introducteur en Angleterre, et qu'il dansait avec assez de succès. On était trop accoutumé dans cette cour à l'esprit de Saint-Evremont, et aux agréments naturels et singuliers de son héros, pour être séduit par

les apparences. Cependant comme les Anglais en général ont une espèce de penchant pour ce qui sent le gladiateur, on fit grâce à Flamarin en faveur d'un duel qui, le chassant de son pays, lui servait de recommandation chez eux.

Mademoiselle d'Hamilton eut d'abord l'honneur d'être distinguée par Tambonneau. Il crut qu'elle avait tout l'esprit qu'il fallait pour démêler la délicatesse du sien; et, charmé de voir qu'il n'y avait rien de perdu dans sa conversation, ni pour le tour, ni pour l'expression, ni pour la finesse des pensées, il lui faisait souvent la grâce de causer avec elle; et peut-être ne se fût-il jamais aperçu qu'il l'ennuyait, si, s'en tenant à cet étalage d'éloquence, il ne se fût mis en tête d'assaillir son cœur. C'était un peu trop pour la complaisance de mademoiselle d'Hamilton, qui croyait n'en avoir déja que trop eu pour les figures de son discours. On le pria de faire ailleurs l'essai de ses fleurettes séduisantes, et de ne pas perdre le mérite de sa première constance, par une infidélité qui serait très-inutile.

Il suivit ce conseil en homme sage et docile; et quelque temps après retournant aux pieds de ses premières habitudes en France, il se mit à faire provision de politique pour ces négociations importantes auxquelles il s'est vu depuis employé.

Ce ne fut qu'après son départ, que le chevalier de Grammont fut informé de la déclaration galante qu'il avait faite. La confidence n'en valait pas la peine: cependant cela ne laissa

pas de lui sauver quelque peu de ridicule avant son départ. Son collègue Flamarin, dénué de ce support, s'aperçut qu'il ne ferait plus en Angleterre les progrès qu'il avait espérés de l'amour et de la fortune. Mais milord Falmouth, toujours attentif à la gloire de son maître pour les secours des illustres affligés, pourvut à sa subsistance, et madame de Southask à ses plaisirs. Il eut une pension du roi, et d'elle tout ce qu'il voulut; trop heureux qu'elle n'eût plus de présents à lui faire que celui de son cœur.

Ce fut en ce temps-là que Talbot, dont on a fait mention, et qu'on a vu depuis duc de Tirconel, devint amoureux de mademoiselle d'Hamilton. Il n'y avait point à la cour d'homme de meilleur air : il n'était que cadet d'une maison, à la vérité fort ancienne, mais considérable par l'éclat ou les biens. Cependant quelque distrait qu'il fût d'ailleurs, comme il était appliqué à sa fortune; qu'il était bien avant dans la faveur du duc d'Yorck; qu'il avait mis cette faveur à profit, et que la fortune lui avait été favorable au jeu, il avait si bien fait, qu'il se voyait en possession de quarante mille livres de rente en fonds de terre. Il s'offrit à mademoiselle d'Hamilton avec cet établissement, et des espérances presque certaines d'être pair du royaume par le crédit de son maître, et, par-dessus tout cela, tant de sacrifices qu'il lui plairait, des lettres, des portraits et des cheveux de la Schrewsbury; curiosités qui véritablement ne sont comptées pour rien en ménage, mais qui faisaient foi de son mérite en amour.

Cette concurrence n'était pas à mépriser, et

le chevalier de Grammont la jugea d'autant plus dangereuse pour les intérêts de son cœur, qu'il voyait Talbot passionnément amoureux; qu'il n'était pas homme à se rebuter pour un refus; qu'il n'était pas fait de manière à s'attirer du mépris ou des froideurs pour ses empressements, et qu'outre cela ses frères commençaient à fréquenter la maison. De ses frères, l'un était aumônier de la reine, jésuite intrigant, et grand faiseur de mariages: l'autre était ce qu'on appelle moine séculier, qui n'avait de son ordre que le libertinage et la réputation qu'on leur attribue; du reste, libre par-tout, divertissant par rencontre, mais en possession de dire des vérités offensantes, et de rendre de bons offices.

Dans les réflexions du chevalier de Grammont sur toutes ces choses, il y avait de quoi donner de l'inquiétude. Le peu de disposition que témoignait mademoiselle d'Hamilton pour les prétentions de ce rival, n'était pas capable de le rassurer. Elle ne pouvait répondre que de ses intentions, et dépendait absolument de celles de ses parents. Mais la fortune qui semblait l'avoir pris sous sa protection en Angleterre, le délivra de ces nouvelles inquiétudes.

Talbot s'était dès long-temps porté pour patron des Irlandais opprimés. Ce zèle pour sa nation était fort louable; mais il n'était pas tout-à-fait désintéressé. De tous ceux que son crédit avait rétablis dans une partie de leurs biens, il avait écorné quelque petite chose; mais comme chacun y trouvait son compte, personne n'y trouvait à redire. Cependant comme il est difficile

de se contenir quand la fortune ou la faveur se mêle de tout ce qu'on entreprend, il y eut quelques airs d'indépendance dans son procédé, qui choquèrent l'autorité du duc d'Ormond, pour lors vice-roi d'Irlande. Il lui fit connaître avec assez de hauteur qu'il n'en était pas content. Il y avait assurément quelque différence entre le crédit et le rang de l'un et de l'autre. Le parti le plus prudent pour Talbot, était la soumission et les déférences; mais comme ce parti lui parut le moins généreux, il fit le fier, et ne s'en trouva pas bien; car s'étant emporté mal-à-propos à quelques discours qu'il ne lui convenait pas de tenir, ni au duc d'Ormond de pardonner, on le mit à la tour, d'où voyant bien qu'il ne sortirait pas qu'il n'eût fait toutes les soumissions qu'il fallait au duc d'Ormond, il y employa ses amis, et fit beaucoup plus pour sortir de ce pas, qu'il n'eût fallu pour s'en garantir. Il perdit, par ce démêlé, tout espoir d'entrer dans une famille qui n'avait garde, après cela, d'écouter aucune proposition de sa part.

Il fallut un peu prendre sur lui pour se défaire d'une passion qui avait fait dans son cœur beaucoup plus de progrès que cette brouillerie n'avait fait de bien à ses affaires. Il crut qu'elles avaient besoin de sa présence en Irlande, et qu'il n'avait plus que faire de celle de mademoiselle d'Hamilton pour oublier une tendresse qui troublait encore son repos. Son départ suivit de près cette résolution.

Il était gros joueur, et raisonnablement distrait; le chevalier de Grammont lui avait gagné trois ou quatre cents guinées la veille de

son emprisonnement. Cette aventure lui avait ôté de la tête l'exactitude de payer dès le lendemain, selon sa coutume; et cela lui était tellement sorti de l'esprit, qu'il ne s'en souvint pas après qu'il fut en liberté. Le chevalier de Grammont, qui le voyait partir sans lui donner le moindre signe de vie sur sa dette, crut qu'il fallait lui souhaiter un bon voyage; et l'ayant rencontré chez le roi, comme il venait d'en prendre congé : « Talbot, lui dit-il, si vous avez besoin « de mes services ici pendant votre absence, « vous n'avez qu'à dire. Vous savez que le vieux « Roussel a laissé son neveu pour solliciter ses in- « térêts auprès de mademoiselle d'Hamilton. Si « vous voulez, je prendrai soin des vôtres. « Adieu, bon voyage. N'allez pas tomber ma- « lade par les chemins; mais si cela vous arri- « vait, souvenez-vous de moi dans votre testa- « ment. » Talbot, que ce compliment fit d'abord souvenir de la dette, en fit un grand éclat de rire, et lui dit en l'embrassant. Mon cher chevalier, je vous sais si bon gré de l'offre que vous venez de me faire, que je vous laisse ma maîtresse, et vais vous envoyer votre argent.

Le chevalier de Grammont était tout plein de ces façons honnêtes de rafraîchir la mémoire de ceux qui l'avaient un peu tardive sur le paiement. Voici comme il s'y prit long-temps après, au sujet de milord Conwalis. Ce milord Conwalis avait épousé la fille de Fax, trésorier de la maison du roi, l'homme d'Angleterre le plus riche et le plus réglé. Son beau-fils, au contraire, était un petit hanneton, grand dissipateur, qui jouait volontiers, qui perdait tant qu'on vou-

lait; mais qui ne payait pas de même. Son beau-père qui n'avait garde d'approuver sa conduite, ne laissait pas de payer en la redressant. Le chevalier de Grammont lui avait gagné mille ou douze cents guinées qui n'arrivaient point, quoiqu'il fût sur son départ, et qu'il eût pris congé de Conwalis préférablement aux autres : cela l'obligea d'écrire un billet que l'on trouva laconique. Le voici :

Milord,

Souvenez-vous du comte de Grammont, et n'oubliez pas le chevalier Fax.

Pour en revenir à Talbot, il partit plus touché que ne le paraît un homme qui fait présent de sa maîtresse. Son séjour en Irlande, ni le soin de ses affaires, ne le guérirent pas tout-à-fait; et s'il se trouva dégagé des fers de mademoiselle d'Hamilton à son retour, ce ne fut que pour en prendre d'autres. Le changement qu'il trouva dans l'une et dans l'autre cour causa le sien. Disons comment.

Nous n'avons parlé des filles de la reine jusqu'à présent, que pour faire mention de mademoiselle Stwart et de mademoiselle de Warmestré. Les autres étaient mademoiselle Balantin, mademoiselle de la Garde et mademoiselle Bardou, toutes filles d'honneur, comme il plaisait à dieu.

La Balantin n'avait point de beauté. C'était une bonne créature, à qui l'embonpoint et quelque fraîcheur tenaient lieu de mérite, et qui, n'ayant pas l'esprit d'être coquette dans les

formes, faisait tout de son mieux pour contenter le monde par sa complaisance. Mademoiselle de la Garde et mademoiselle Bardou, toutes deux Françaises, avaient été placées par la reine mère. La première était une petite moricaude qui s'entremettait des affaires de ses compagnes, et l'autre voulait à toute force être admise au rang des filles d'honneur, quoiqu'elle ne fût que logée parmi les autres, et qu'on lui en contestât à tous moments les titres et les fonctions

On ne pouvait guères être plus laide avec une aussi jolie taille; mais, en récompense, sa laideur était rehaussée par tout ce qui pouvait y donner de l'éclat On se servait d'elle pour danser avec Flamarin, et quelquefois sur la fin d'un bal, armée de castagnettes et d'effronterie, elle se mettait à danser quelque sarabande figurée, qui faisait rire la cour. Il faut maintenant voir ce que devint tout cela.

Comme mademoiselle Stwart ne servait que rarement auprès de la reine, on ne comptait plus sur elle. Les autres défilèrent presqu'en même temps par différentes aventures. Voici celle de mademoiselle Warmestré, dont on a dit quelque chose au sujet du chevalier de Grammont.

Milord Taffe, fils aîné du comte de Carlingford, s'était imaginé qu'il était amoureux d'elle; et la Warmestré non-seulement s'imagina qu'il était vrai, mais elle compta qu'il ne manquerait pas de l'épouser à la première occasion; et, en attendant, elle crut qu'il fallait le recevoir tout de son mieux. Il avait fait confidence de

ses affaires au duc de Richemont. Ils s'aimaient beaucoup ; mais ils aimaient encore plus le vin. Le duc de Richemont, malgré sa naissance, ne brillait que médiocrement à la cour ; et le roi le considérait encore moins que ne faisaient les courtisans. Ce fut apparemment pour se mettre mieux dans son esprit qu'il s'avisa de devenir amoureux de mademoiselle Stwart. La confidence fut mutuelle entre Taffe et lui, sur leurs engagements. Voici les mesures qu'ils prirent pour leur conduite. La petite la Garde fut chargée de dire à mademoiselle Stwart que ce duc de Richemont mourait d'amour pour elle, et que toutes les fois qu'il la lorgnait en public, cela voulait dire qu'il était tout prêt à l'épouser, dès qu'elle en aurait le loisir.

Taffe n'eut point de commission à donner pour mademoiselle Warmestré à la petite ambassadrice. Tout était réglé de ce côté-là : mais elle fut chargée de ménager certaines facilités qui manquaient encore à la liberté de leur commerce : comme, par exemple, de la voir à toute heure du jour et de la nuit chez elle. Cela paraissait difficile, mais on en vint à bout.

La gouvernante des filles, qui pour toutes choses au monde n'aurait voulu faire la commode qu'en tout bien et tout honneur, consentit qu'on souperait tant qu'on voudrait chez mademoiselle Warmestré, pourvu que ce fût à bonne intention, et qu'elle fût de la partie. La bonne dame aimait les huîtres vertes, et ne haïssait pas le vin d'Espagne. Elle trouvait donc à coup sûr dans chacun de ces repas deux barils d'huîtres ; l'un pour manger avec la compa-

gnie, et l'autre pour emporter; et dès qu'elle avait pris sa dose de vin, elle prenait congé de l'assemblée.

C'était à-peu-près du temps que monsieur le chevalier de Grammont avait jeté les yeux sur elle, qu'on menait ce petit train de vie dans sa chambre. Dieu sait les pâtés de jambon, les bouteilles de vin, et les autres provisions de sa libéralité, qui s'y consommaient.

Au milieu de ces bombances nocturnes, et de cet innocent commerce, un parent de Killegrew vint solliciter un procès à Londres. Il le gagna, mais y pensa perdre l'esprit.

C'était un gentilhomme de campagne, veuf depuis six mois, et possesseur de quinze à seize mille livres de rente. Le pauvre homme, qui n'avait que faire à la cour, y fut voir son cousin Killegrew, qui n'avait que faire de sa visite. Il y vit mademoiselle de Warmestré, et dès cette première vue en devint amoureux. Cela ne fit qu'augmenter, si bien que n'ayant plus de repos ni le jour ni la nuit, il fallait avoir recours aux remèdes extrêmes; c'est-à-dire qu'un beau matin il fut trouver son cousin Killegrew, lui conta sa chance, et le pria bien instamment de demander mademoiselle Warmestré en mariage de sa part.

Killegrew pensa tomber de son haut en apprenant son dessein. Il ne pouvait cesser d'admirer quelle créature, entre toutes celles de Londres, il s'était fourrée dans la tête, pour en faire sa femme. Il fut quelque temps sans le vouloir croire : mais quand il vit que c'était tout de bon, il se mit à lui faire le dénombrement

des dangers et des inconvénients qu'il y avait dans une entreprise si téméraire. Il lui dit qu'une fille élevée à la cour était un terrible meuble pour la campagne ; que ce serait en troubler le repos par tous les vacarmes de l'enfer, que de l'y mener malgré qu'elle en eût ; que s'il consentait à ne l'y pas mener, il n'avait qu'à faire un petit calcul de ce qu'il faudrait en équipage, en table, en habits, et en frais de jeu, pour l'entretenir à Londres, mais selon ses caprices ; qu'il n'avait qu'à supputer ensuite combien lui dureraient ses quinze mille livres de rente.

L'autre avait déja supputé tout cela, mais trouvant sa raison moins pressante que son amour, il demeura ferme dans sa résolution, et Killegrew cédant à ses importunités, fut offrir son cousin, pieds et poings, liés à la victorieuse Warmestré. Comme il n'avait rien tant appréhendé qu'une complaisance de sa part, rien ne l'étonna tant que le mépris avec lequel elle reçut sa proposition. La hauteur avec laquelle elle le refusa lui fit croire qu'elle était bien sûre de son fait avec milord Taffe ; et lui fit admirer tout de nouveau comment cette princesse avait pu trouver deux hommes d'humeur à l'épouser. Il se pressa d'annoncer ce refus, avec toutes ses circonstances les plus offensantes, comme la nouvelle la plus salutaire qu'il pût apprendre à son cousin ; mais son cousin ne le tint pas pour dit. Il s'imagina que Killegrew lui déguisait la vérité, par les raisons qu'il lui avait déja exposées ; et n'osant plus lui en parler, il prit la résolution de la voir

lui-même. Il réveilla tout son courage pour cette entreprise, et médita son compliment; mais dès qu'il eut ouvert la bouche pour le faire, elle lui dit qu'il aurait pu s'épargner la peine de venir dans sa chambre pour lui parler d'une sotte affaire, dont elle avait donné la réponse à Killegrew; qu'elle n'en avait ni n'en aurait de sa vie d'autre à lui faire. Cela fut dit avec toute la dureté dont on accompagne les refus qu'on fait aux importuns.

Il en fut plus affligé qu'il n'en fut confus. Tout lui devint odieux dans Londres, et lui-même plus que tout le reste. Il en partit sans voir son cousin, regagna sa maison de campagne; et croyant qu'il lui serait impossible de vivre sans l'inhumaine, il résolut de faire son possible pour mourir.

Mais tandis que pour vaquer à sa douleur il s'était soustrait au commerce des chiens et des chevaux, c'est-à-dire qu'il renonçait aux plus chères délices d'un gentilhomme de campagne, la dédaigneuse Warmestré, surprise apparemment pour avoir mal compté, prit la liberté d'accoucher au beau milieu de la cour.

Une aventure si publique fit l'éclat qu'on peut s'imaginer. Toute la pruderie de la cour en fut déchaînée; celles principalement qui n'étaient plus d'âge ou de figure à donner ces scandales, en demandaient justice. Mais la gouvernante des filles à qui l'on aurait pu s'en prendre, assura que ce n'était rien, et qu'elle avait de quoi fermer la bouche aux médisants. Elle eut une audience de la reine pour en développer le mystère, et exposa comme quoi la chose s'était pas-

sée de son aveu, c'est-à-dire, en tout bien et en tout honneur.

La reine envoya demander à milord Taffe, s'il reconnaissait mademoiselle Warmestré pour sa femme. Il assura très-respectueusement, qu'il ne reconnaissait ni mademoiselle Warmestré, ni son enfant; qu'il s'étonnait comment on voulait plutôt lui en faire honneur qu'à un autre. La malheureuse Warmestré, plus indignée de cette réponse, qu'affligée de la perte d'un tel amant, quitta la cour dès qu'elle le put, résolue de quitter le monde à la première occasion.

Killegrew, sur le point de faire un voyage quand cette aventure arriva, crut qu'il ne ferait point mal de prendre son chemin par la maison de son déplorable cousin, pour lui en faire part; et, dès qu'il le vit, sans ménager la délicatesse de son amour ou de ses sentiments, il lui en fit durement le récit. Toutes les couleurs qui peuvent donner de l'indignation y furent employées, pour le faire crever de honte et de ressentiment.

Nous lisons que l'officieux Tiridate se laissa doucement mourir au récit de la mort de Mariamne; mais le tendre cousin Killegrew s'étant dévotement mis à genoux, leva les yeux au ciel, et fit cette oraison:

« Loué soit le Seigneur d'une petite disgrâce « qui fera peut-être le bonheur de ma vie! Que « sait-on si la belle Warmestré ne voudra point « de moi à présent, et si je n'aurai pas le bonheur « de passer mes jours avec une femme que j'a- « dore, et dont je puis espérer des héritiers?

« Oui-dà, dit Killegrew, plus confondu que « l'autre n'aurait dû l'être; vous pouvez comp- « ter sur l'un et sur l'autre. Je ne doute pas « qu'elle ne vous donne la main dès qu'elle « sera relevée; et ce serait une grande malice « à elle, qui en sait faire, de vous laisser man- « quer d'enfants. Je vous conseille de prendre « toujours celui qu'elle vient d'avoir, en at- « tendant les autres. »

Ce qui fut dit fut fait, nonobstant la raillerie. Cet amant fidèle la rechercha comme il eût pu faire de la chaste Lucrèce, ou de la belle Hélène. Sa passion ne fit qu'augmenter après l'avoir épousée; et la généreuse Warmestré, touchée d'abord de reconnaissance, le fut enfin d'inclination; ne lui donna pas un enfant dont il ne fut le père; et depuis qu'il y a des ménages heureux et tranquilles en Angleterre, jamais il n'y en a eu de si fortuné.

Quelque temps après, mademoiselle Balantin, que cet exemple n'avait point effrayée, eut la prudence de quitter la cour avant que d'en être chassée. La désagréable Bardou la suivit de près, mais ce ne fut que pour d'autres raisons. On s'ennuya de sa sarabande comme de son visage. Le roi, pour ne plus les revoir ni l'une ni l'autre, leur fit donner une petite pension. Il ne restait donc plus que la petite mademoiselle de la Garde à pourvoir. Elle n'avait ni assez de vices, ni assez de vertus, pour pouvoir être chassée de la cour ou pour y rester. Dieu sait ce qu'elle serait devenue, si le seigneur Silvius, personnage qui n'avait rien de ce que promettait le nom romain qu'il avait

pris, n'eût aussi pris pour femme l'infante de la Garde.

On a fait voir que toutes ces princesses méritaient qu'on les chassât, ou pour leurs déréglements ou pour leur laideur : cependant celles qui les remplacèrent, trouvèrent le moyen de les faire regretter, si l'on en excepte mademoiselle Wels.

C'était une grande fille faite à peindre, qui se mettait bien, qui marchait comme une déesse, et dont le visage, fait comme ceux qui plaisent le plus, était un de ceux qui plaisent le moins. Le ciel y avait répandu certain air d'incertitude qui lui donnait la physionomie d'un mouton qui rêve. Cela donnait mauvaise opinion de son esprit, et par malheur son esprit faisait bon sur tout ce que l'on en croyait. Cependant comme elle était fraîche, et qu'elle paraissait neuve, le roi, que la belle *Stwart* ne gâtait pas sur la finesse des pensées, voulut voir si les sens ne trouveraient pas mieux leur compte avec mademoiselle Wels, que les sentiments avec son esprit. Cette épreuve ne lui fut pas difficile. Elle était d'une famille royale : et comme son père avait fidèlement servi Charles I, elle crut qu'il ne fallait pas se révolter contre Charles II. Ce commerce n'eut pas des suites fort avantageuses pour elle. On prétendait qu'elle avait fait un peu moins de défenses qu'il ne fallait; qu'elle s'était rendue à discrétion, sans être vivement pressée : et d'autres disaient que sa majesté se plaignait de quelques autres facilités encore moins engageantes. Le duc de Boukingham fit un couplet de chanson sur ce sujet, dans le-

quel le roi parle à Progers, confident de ses menus plaisirs. L'allusion de Wels, qui signifie puits, a fait toute la pensée du couplet. En voici le sens :

Quand le roi, de ce puits sentit l'horreur profonde,
Progers, s'écria-t-il, que suis-je devenu ?
Ah ! depuis que j'y sonde,
Si je n'avais cherché que le centre du monde,
J'y serais parvenu.

Mademoiselle Wels, avec cette espèce d'anagramme sur son nom, et ces remarques sur sa personne, ne laissait pas de briller entre toutes ses nouvelles compagnes. C'étaient mesdemoiselles Leviston, Filding et Bointon, peu dignes qu'on en fasse mention dans ces Mémoires ; et nous les laisserons dans l'obscurité, jusqu'à ce qu'il plaise à la fortune de les en retirer.

Telle était en filles d'honneur la nouvelle cour de la reine. Celle de la duchesse d'Yorck fut presque renouvelée dans le même temps : mais quant au choix qu'elle en fit, cette princesse montra bien, par une recrue brillante, que l'Angleterre avait de grandes ressources en beautés. Avant que d'en parler, voyons un peu ce que c'était que les premières filles d'honneur, et par quel hasard elles sortirent de chez son altesse.

Outre mademoiselle Blake et mademoiselle Price, dont on a déja parlé, la chambre avait été composée de mademoiselle Bagett et de mademoiselle Hubert, doyenne de la communauté.

La Blake, qui n'avait jamais véritablement

su ce qui l'avait brouillée avec le marquis de Brisacier, s'en était prise à cette lettre fatale qu'elle avait reçue de sa part, dans laquelle, sans l'avertir que la Price devait porter des gants et du ruban jaune comme elle, il ne lui parlait que de sa blonderie et de ses yeux marcassins. Elle s'imagina que c'était quelque chose de bien merveilleux, puisqu'on y comparait ses regards; et voulant, à quelque temps de-là, savoir toute la vertu de l'expression, elle demanda ce que voulait dire marcassin. Il n'y a pas de sangliers en Angleterre, et ceux à qui elle s'adressa lui dirent que c'était un cochon de lait. Cette injure la confirma dans tout ce qu'elle avait soupçonné de sa perfidie. Brisacier, plus étonné de son changement, qu'elle n'était indignée de sa prétendue noirceur, la regarda comme une créature encore plus capricieuse qu'elle n'était fade, et la planta là; mais le chevalier Yarbouroughs, aussi blond qu'elle, s'offrit au fort de son dépit, et en fut écouté favorablement; et le sort fit ce mariage, pour voir ce que produirait une union si blafarde.

Mademoiselle Price avait de l'esprit; et comme elle n'était pas d'une figure à s'attirer beaucoup de vœux, et qu'elle voulait pourtant en avoir, loin de faire la renchérie quand l'occasion s'en présentait, elle ne marchandait seulement pas. Elle avait de l'emportement dans sa colère aussi bien que dans sa tendresse. Cela l'avait exposée à quelques inconvénients. Elle avait très-mal-à-propos pris querelle avec une jeune créature que milord Rochester aimait. Ce commerce avait été jusqu'alors assez secret. Elle eut l'im-

prudence de faire tout de son mieux pour le rendre public, et s'attira le plus dangereux ennemi qu'il y eût dans l'univers. Jamais homme n'a écrit avec plus d'agrément, de délicatesse et de facilité; mais la plus implacable des plumes, en fait de satire, était la sienne.

La pauvre Price, qui l'avait bien voulu mériter, y paraissait chaque jour sous une figure nouvelle. Tout était plein de vaudevilles dont son nom était le refrain, et sa conduite le sujet. Quel moyen d'y tenir dans une cour où l'on était avide des moindres choses qui venaient de milord Rochester? Il ne lui fallut plus que la perte d'un amant, et la découverte qui s'en ensuivit, pour mettre le comble aux persécutions qu'on lui faisait.

Dougan mourut en ce temps-là. C'était un garçon de mérite, auquel Blancfort, depuis comte de Traversham, succéda dans la charge de lieutenant des gardes du corps de son altesse. Mademoiselle Price l'avait tendrement aimé. Sa mort la mit au désespoir; mais son inventaire pensa la faire devenir folle. Certaine cassette cachetée de tous côtés en était. Elle était adressée de la main du défunt à mademoiselle Price: mais, loin de la recevoir, elle n'eut pas seulement le courage de la regarder. La gouvernante crut qu'il était de sa prudence de la recevoir au refus de la Price, et de son devoir de la remettre entre les mains de la duchesse, comptant bien qu'elle était remplie de choses curieuses et utiles, dont il pourrait lui revenir quelque petit profit. Quoique la duchesse ne crût pas tout-à-fait cela, la curiosité de voir ce que pouvait contenir une

cassette si merveilleuse et si soigneusement cachetée, la prit; et l'ouverture s'en fit en présence de quelques dames qui se trouvèrent alors dans son cabinet.

Tous les brimborions d'amour que l'on peut imaginer, y étaient; et toutes ces faveurs étaient de la tendre Price. On ne pouvait comprendre comment une seule personne y avait pu fournir; car sans compter les portraits, il y avait des cheveux de toutes sortes, et mis en bracelets de tant de manières, que c'était une merveille. Après cela, venaient trois ou quatre paquets de lettres, d'une tendresse si vive, qu'on n'osa jamais lire que les deux premières, tant les transports et les langueurs y étaient naturellement représentés.

La duchesse se repentit d'avoir fait ouvrir cette cassette en si bonne compagnie; car, avec de pareils témoins, elle jugea bien qu'il n'y avait pas d'apparence que l'aventure fût supprimée; mais comme il n'y en avait pas aussi de retenir une telle fille d'honneur, on rendit à mademoiselle Price ce qui lui appartenait, avec ordre d'aller achever de pleurer ailleurs la perte de son amant, ou de s'en consoler.

Mademoiselle Hubert était d'un caractère aussi nouveau pour lors en Angleterre, que sa figure paraissait singulière dans un pays où d'être jeune et de n'être pas plus ou moins belle, est un reproche. Elle avait beaucoup d'esprit, et son esprit était fort orné sans être fort discret. Elle avait beaucoup de vivacité dans une imagination peu réglée, et beaucoup de feu dans des yeux peu touchants. Son cœur était tendre;

mais on prétendait que ce n'était qu'en faveur du beau sexe.

Mademoiselle Bagett, qui mérita la première ses soins et ses empressements, y répondit d'abord de bon cœur et de bonne foi; mais s'étant aperçue que c'était trop peu de toute son amitié pour toute celle de la Hubert, elle laissa cette conquête à la nièce de la gouvernante, qui s'en trouva fort honorée, comme madame sa tante fort obligée du soin qu'elle avait de la petite fille.

Bientôt le bruit véritable ou faux de cette singularité se répandit dans la cour. On y était assez grossier, pour n'avoir jamais entendu parler de ce raffinement de l'ancienne Grèce sur les goûts de la tendresse, et l'on se mit en tête que l'illustre Hubert, qui paraissait si tendre pour les belles, était quelque chose de plus que ce qu'elle paraissait.

Les chansons commencèrent à lui faire compliment sur ces nouveaux attributs, et ses compagnes commencèrent à la craindre sur la foi de ces chansons. La gouvernante, tout alarmée de ces bruits, consulta miloid Rochester sur le péril où sa nièce paraissait exposée. Elle ne pouvait mieux s'adresser. Il lui conseilla de la retirer des mains de mademoiselle Hubert, et fit si bien, qu'elle tomba dans les siennes. La duchesse, trop généreuse pour ne pas traiter de visions ce que l'on imputait à cette fille, et trop équitable pour la condamner sur des chansons, l'ôta de la chambre pour la faire servir auprès de sa personne.

Mademoiselle Bagett était la seule qui vérita-

blement eût quelque air de sagesse et de beauté dans cette première chambre. Elle avait les traits beaux et réguliers ; elle avait ce teint rembruni qui plaît tant, quand il plaît : il plaisait beaucoup en Angleterre, parce qu'il y était rare. Elle rougissait de tout, sans rien faire dont elle eût à rougir. Milord Falmouth jeta les yeux sur elle. Ses vœux furent mieux reçus que n'avaient été ceux de mademoiselle Hubert ; et, quelque temps après, l'amour l'éleva, du poste de fille d'honneur de la duchesse, à un rang que toutes les filles d'Angleterre auraient pu envier.

La duchesse d'Yorck, pour former sa cour, voulut voir toutes les jeunes personnes qui s'offrirent, et, sans égard aux recommandations, ne choisit que ce qu'elle trouva de plus beau.

Mademoiselle Jennings et mademoiselle Temple étaient à la tête. Elles effaçaient tellement les deux autres qu'on choisit, que nous ne ferons mention que d'elles.

Mademoiselle Jennings, parée des premiers trésors de la jeunesse, était de la plus éclatante blancheur qui fût jamais : ses cheveux étaient d'un blond parfait : quelque chose de vif et d'animé défendait son teint du fade, qui d'ordinaire se mêle dans une blancheur extrême ; sa bouche n'était pas la plus petite, mais c'était la plus belle bouche du monde ; la nature l'avait embellie de ces charmes qu'on ne peut exprimer, et les grâces y avaient mis la dernière main ; le tour de son visage était gracieux, et sa gorge naissante était du même éclat que son teint. Pour achever, en un mot, sa figure donnait une idée de l'aurore, ou de la déesse du printemps,

telles que messieurs les poètes nous les offrent dans leurs brillantes peintures. Mais comme il n'était pas juste qu'une seule personne possédât tous les trésors de la beauté, sans aucun défaut, il y aurait eu quelque chose à refaire à ses bras et à ses mains, pour les rendre dignes du reste. Son nez n'était pas de la dernière délicatesse, et ses yeux faisaient un peu grâce, tandis que sa bouche et le reste de ses appas portaient mille coups jusqu'au fond du cœur.

Avec cette aimable figure, elle était toute pétillante d'esprit et de vivacité. Ses gestes et tous ses mouvements étaient autant d'impromptus. Sa conversation était séduisante, quand elle voulait plaire; fine et délicate, quand elle voulait donner du ridicule : mais comme son imagination l'emportait souvent, et qu'elle commençait à parler avant que d'achever de penser, ses expressions ne signifiaient pas toujours ce qu'elle voulait; et ses paroles rendaient quelquefois trop peu, quelquefois beaucoup trop, les choses qu'elle pensait.

Mademoiselle Temple, à-peu-près du même âge, était brune, en comparaison d'elle. Sa taille était jolie; elle avait les dents belles, les yeux tendres, le teint frais, le sourire agréable et l'air spirituel. Voilà ce que c'était que son extérieur. Il serait difficile de dire ce que c'était que le reste; car elle était simple, glorieuse, crédule, soupçonneuse, coquette, sage, fort suffisante, et fort sotte.

Dès que ces nouveaux astres parurent à la cour de la duchesse, chacun eut les yeux dessus, et l'on forma des desseins sur l'une et sur l'autre,

soit en bien, soit en mal. Mademoiselle Jennings ne fut pas long-temps à se distinguer, et à ne laisser d'adorateurs à ses compagnes, que ceux que l'espoir du succès y attachait. Son éclat éblouissant attirait, et les charmes de son esprit engageaient.

Le duc d'Yorck s'étant persuadé qu'elle était son apanage, se mit en tête de faire valoir ses prétentions, par le même droit que le roi son frère s'était approprié les faveurs de mademoiselle Wels. Mais il ne la trouva pas d'humeur à se mettre à son service, quoiqu'elle fût à celui de la duchesse. Elle ne voulut rien comprendre au nombre infini de lorgnades dont il l'attaqua d'abord. Ses regards se promenaient toujours ailleurs, quand ceux de son altesse les cherchaient; et si par hasard il en surprenait quelqu'un, elle n'en rougissait seulement pas. Il fallut donc changer de batterie. Les regards n'ayant rien fait, il trouva l'occasion de parler, et ce fut tant-pis. Je ne sais de quelle manière il conta sa chance; mais les discours ne furent pas mieux reçus que le premier langage.

Elle avait de la sagesse et de la fierté. Ce qu'il avait à proposer ne convenait pas trop à l'une ni à l'autre. Quoiqu'on jugeât à ses vivacités qu'elle n'était pas capable de faire de grandes réflexions, elle s'était munie de quelques maximes très-salutaires pour la conduite d'une jeune personne de son âge. « La première était, qu'il « fallait être jeune pour entrer agréablement à « la cour, et ne pas être vieille pour en sortir « de bonne grâce; qu'on ne s'y pouvait maintenir que par une glorieuse résistance ou par

« d'illustres faiblesses ; et que, dans un séjour si « dangereux, il fallait faire son possible pour « ne disposer de son cœur qu'en donnant sa « main. »

Avec de tels sentiments, elle eut moins de peine à résister aux tentations du duc, qu'à se débarrasser de sa persévérance. Elle fut sourde aux traités d'établissement dont on voulut sonder son ambition ; et toutes les offres de présents réussirent encore plus mal. Que faire pour apprivoiser une impertinente vertu qui ne voulait point entendre raison ? Il y avait de la honte à laisser échapper une petite étourdie, dont les penchants devaient au moins tenir quelque chose de la vivacité qui brillait dans toutes ses manières, et qui cependant se mêlait d'avoir du solide, quand on ne lui en demandait pas.

Après avoir bien rêvé sur son obstination, il crut que l'écriture pourrait faire ce que n'avaient pu les regards, les discours, ni les ambassades. Le papier souffre tout ; mais, par malheur, elle ne souffrait point le papier. Chaque jour, quelques billets tendres en expressions, ou magnifiques en promesses, se fourraient ou dans ses poches ou dans son manchon. Cela ne se faisait pas trop imperceptiblement ; et la malicieuse petite bête avait soin que ceux qui les y avaient vus entrer, les en vissent sortir sans leur avoir donné la moindre audience. Elle ne faisait que secouer son manchon ou tirer son mouchoir. Dès qu'il avait le dos tourné, ses billets pleuvaient autour d'elle, et les ramassait qui voulait. La duchesse fut souvent témoin de cette conduite, et n'eut pas le courage de la gronder de son

manque de respect. Il n'était donc bruit dans les deux cours que des charmes et de la sagesse de mademoiselle Jennings. On ne pouvait comprendre qu'une jeune créature débarquant de la campagne droit à la cour, en devînt sitôt l'ornement par ses attraîts, et l'exemple par sa conduite.

Le roi crut que ceux qui l'avaient attaquée, s'y étaient mal pris, ne lui paraissant pas naturel que les promesses ne pussent l'éblouir, ni les empressements la séduire ; elle qui vraisemblablement ne tenait pas cette discrète morale de la prudence de sa mère, qui n'avait rien éprouvé de plus délicieux que les prunes et les abricots de Saint-Albans. Il voulut voir ce que c'était que cela. Tout lui parut nouveau dans le tour de son esprit et dans les charmes de sa personne ; mais toutes ces nouveautés lui parurent piquantes. La curiosité de l'éprouver se changea bientôt en desir de réussir dans l'épreuve. Dieu sait ce qu'il en fût arrivé ; car il avait tout l'esprit du monde, et il était roi. Ces qualités ne sont pas indifférentes. Les résolutions de la belle Jennings étaient louables et bien raisonnées ; mais l'esprit avait de grands charmes pour elle, et la majesté du prince humiliée devant une jeune personne qui l'écoute, est bien persuasive. Mais mademoiselle Stwart n'eut garde de consentir au projet du roi.

L'alarme la prit de bonne heure ; elle pria sa majesté de vouloir bien laisser au duc son frère le soin d'instruire les filles de la duchesse sa belle-sœur, et de ne se mêler que de la conduite de son troupeau, s'il n'aimait mieux, à son tour,

lui permettre d'écouter certaines propositions d'établissement qui ne lui paraissaient pas désavantageuses. La menace n'était pas à négliger. Il obéit, et mademoiselle Jennings eut encore tout l'honneur des bruits qui se répandirent sur ce sujet. Nouvelle estime, et nouveaux vœux de tous côtés. Elle allait triomphante de je ne sais combien de libertés, sans intéresser la sienne. Son heure n'était pas encore venue ; mais elle n'était pas si loin. C'est ce que nous dirons, quand nous aurons fait voir comment sa compagne débuta.

Quoique la figure de mademoiselle Temple fût toute des plus jolies, elle était effacée par celle de mademoiselle Jennings : elle brillait encore moins auprès d'elle par son esprit. Deux personnes très-capables de lui en donner, si ce don était communicable, entreprirent en même temps de lui faire perdre le peu qu'elle en avait. C'était milord Rochester et mademoiselle Hubert. Le premier commença par la gâter, en lui faisant part de ses productions comme à la personne du monde la plus éclairée. Jamais il ne s'avisa de la flatter sur les charmes de sa personne. Il lui disait bien, que si le ciel l'avait fait d'humeur à se prendre par la beauté, il ne lui aurait pas été possible de se sauver auprès d'elle ; mais que n'étant, dieu merci, touché que de l'esprit, il avait le bonheur de jouir du plus agréable entretien du monde, sans que cela pût tirer à la moindre conséquence C'était après un aveu si sincère, qu'il lui présentait des vers ou quelque chanson nouvelle ; et c'était là que tout ce qui pouvait disputer quelque chose à ma-

demoiselle Temple, était mis à deux genoux devant ses appas pour en faire amende honorable. De telles insinuations tournaient sa petite tête, que c'était une pitié.

La duchesse s'en aperçut, et connaissant la portée du génie de l'un et de l'autre, elle connut le danger où la pauvre Temple se précipitait sans le savoir. Mais comme il n'est pas moins dangereux d'interdire un commerce où l'on n'avait pas songé, qu'il est difficile d'en rompre un bien établi, mademoiselle Hubert fut chargée de mettre ordre le plus discrètement qu'elle pourrait, que ces fréquentes et longues conversations n'eussent point de suite. Elle accepta volontiers cette commission, et se flatta d'y réussir.

Elle avait déja fait toutes les avances pour s'emparer de sa confiance et de sa bonne volonté. La Temple, moins en garde contre elle que contre Rochester, y répondait tout de son mieux. Elle était avide de louanges, et friande de toutes sortes de sucreries, autant que si elle n'eût pas eu plus de neuf à dix ans. On pourvut à l'un et à l'autre de ses goûts. Mademoiselle Hubert avait l'intendance du cabinet des bains de la duchesse; son appartement était tout contre; et dans cet appartement, elle avait un cabinet garni de confitures et de toutes sortes de liqueurs. Ce cabinet convenait au goût de mademoiselle Temple, et il convenait au goût de mademoiselle Hubert, laquelle y prit plaisir.

La belle saison étant de retour, les plaisirs qui l'accompagnent revinrent avec elle. Un jour que les dames avaient été à cheval, la Temple, au retour d'une de ses galantes promenades,

débarqua chez mademoiselle Hubert, pour se remettre de la fatigue aux dépens des confitures qui l'y attendaient; mais avant que de s'y mettre, elle lui demanda la permission de se mettre en chemise, c'est-à-dire, de se déshabiller chez elle, pour changer de linge en sa présence. Cette permission n'avait garde d'être refusée. « Je vous l'allais proposer, dit la Hubert. Ce « n'est pas que vous ne soyez jolie comme un ange « dans cet habillement; mais il n'est rien tel « que d'être fraîchement et à son aise. Vous ne « sauriez croire, ma chère Temple, poursuivit- « elle en l'embrassant, combien vous m'obli- « gerez d'en user ainsi: mais sur-tout ce goût pour « la propreté me charme. Vous êtes bien diffé- « rente en cela, comme en bien d'autres choses, de « cette petite folle de Jennings. Avez-vous pris « garde comme tous nos benêts de la cour l'ad- « mirent pour quelque éclat qui n'est peut-être « pas tout à elle, et pour des étourderies qui « ne sont d'aucune autre, et qu'ils prennent « pour des traits d'esprit? Je ne lui ai pas assez « parlé pour en démêler la gentillesse; mais « s'il n'est pas mieux tourné que ses pieds, ce « n'est pas grand'chose. On m'en a conté de « belles de son peu de propreté. Il n'y a point de « chat qui craigne tant l'eau. Comment? Ja- « mais ne se laver pour soi-même, et ne décras- « ser que ce qu'il faut nécessairement que l'on « montre, c'est-à-dire, la gorge et les mains. »

La Temple avalait cela plus doux que les confitures, et l'officieuse Hubert, pour ne pas perdre de temps, la déshabillait en attendant sa femme-de-chambre. Elle en fit bien quelques

façons d'abord, ne voulant pas donner cette peine à une personne constituée depuis quelque temps en dignité comme mademoiselle Hubert : mais elle eut beau s'en défendre ; l'autre lui fit voir que c'était avec plaisir qu'elle lui rendait ce petit office. La collation finie, et mademoiselle Temple déshabillée : « Passons, lui dit la Hu-« bert, dans le cabinet des bains, nous pourrons « y causer un moment, sans craindre que quel-« que sotte visite nous vienne lanterner. » Elle y consentit, et s'étant toutes deux mises sur un lit de repos : « Vous êtes trop jeune, ma « chère Temple, lui dit-elle, pour connaître la « malignité du caractère des hommes en géné-« ral, et trop neuve encore en ce pays-ci, pour « avoir pu démêler celui de ses habitants. Je vais « vous donner une idée de ces messieurs, du « mieux qu'il me sera possible, sans offenser « personne ; car je n'aime point la médisance.

« Premièrement, il faut que vous comptiez « que tous les hommes de la cour manquent de « probité, de bon sens, de jugement, d'esprit « ou de sincérité ; c'est-à-dire que celui qui « par hasard aura quelques-unes de ces quali-« tés, à coup sûr n'aura pas les autres. Le faste « dans les équipages, la fureur du jeu, la bonne « opinion de leur mérite, et le mépris pour celui « des autres, sont leurs entêtements.

« L'intérêt ou les plaisirs sont les motifs de « toutes leurs actions. Ceux qui suivent le pre-« mier, vendraient Dieu le père, comme Judas « vendit son maître, et pour moins d'argent. Je « vous citerais de beaux exemples, si j'en avais « le temps. Pour les sectateurs des voluptés ou

« soi-disants tels, car ils ne sont pas tous si mé-
« chants qu'ils affectent de le paraître : ces mes-
« sieurs ne respectent ni promesse, ni serments,
« ni foi, ni loi, c'est-à-dire ni le ciel, ni la
« terre, pour parvenir à leurs fins. Ils ne regar-
« dent les filles d'honneur que comme des amu-
« sements qu'on place exprès à la cour pour les
« empêcher de s'y ennuyer; et plus on a de mé-
« rite, plus on est exposé à leurs impertinen-
« ces dès qu'on les écoute, et à leurs calomnies
« dès qu'on ne les écoute pas. Pour les épouseurs,
« ce n'est pas ici qu'il en faut chercher. Si l'ar-
« gent ou le caprice ne s'en mêlent, on aurait
« beau se flatter d'être pourvue, la sagesse et
« les appas y sont également inutiles. Madame
« de Falmouth est l'unique exemple d'une fille
« d'honneur bien mariée sans dot; et demandez
« au pauvre imbécille d'époux pour quelle rai-
« son il l'a prise, je suis persuadée qu'il n'en
« sait aucune, si ce n'est qu'elle a des oreilles
« grandes et rouges, et les pieds plats. Pour la
« blonde Yarbourough, qui paraissait si fière
« de son établissement, elle est femme, pour
« tout compter, d'un grand flandrin, qui, la se-
« maine d'après son mariage, lui fit prendre
« congé de la ville pour jamais, en vertu de
« cinq ou six mille livres de rente qu'il possède
« sur les confins de Cornouailles. Hélas! la pau-
« vre Blake, je la vis partir, il y a bien un an, ti-
« rée à quatre chevaux si maigres, que je ne
« crois pas qu'elle soit encore à moitié chemin de
« son petit château. Que voulez-vous? toutes les
« filles ont la folie de se vouloir marier; et dès
« qu'elles ont quelque peu de charmes, elles

« croient qu'il n'y a qu'à se montrer à la cour « pour choisir leurs époux. Mais quand cela « serait, c'est la plus sotte condition du monde « pour une personne qui a des sentiments. Croyez-« moi, ma chère Temple, c'est si peu de chose « que les plaisirs du mariage, au prix de ses « inconvénients, que je ne sais comment on « peut s'y résoudre. Fuyez donc un si fâcheux « engagement, au lieu de le souhaiter. La ja-« lousie, jadis inconnue dans ces innocents cli-« mats-ci, devient à la mode. Vous en savez des « exemples. De quelque brillante apparence « qu'on veuille vous éblouir, n'allez pas de votre « esclave en faire votre tyran. Maîtresse de votre « liberté, vous la serez toujours des autres. Je « vais vous donner des preuves assez récentes « de la perfidie des hommes pour notre sexe, et de « l'impunité qu'ils trouvent dans tous leurs at-« tentats contre notre innocence. Le comte d'Ox-« ford devint amoureux d'une comédienne de « la troupe du duc, belle, gracieuse, et qui « jouait dans la perfection. Le rôle de Roxelane « dans une pièce nouvelle l'avait mise en vo-« gue, et le nom lui en était resté. Cette créa-« ture, pleine de vertus, de sagesse, ou, si vous « voulez, d'obstination, refusa fièrement les « offres de service et les présents du comte d'Ox-« ford. Cette résistance irrita sa passion. Il eut « recours aux invectives et même aux charmes, « le tout en vain. Il en perdit le boire et le man-« ger. Ce n'était pas grand'chose pour lui; mais « sa passion devint si violente, qu'il ne jouait « ni ne fumait plus. Dans cette extrémité, l'a-« mour eut recours à l'hymen. Le comte d'Ox-

« ford, premier pair du royaume, a bonne mine,
« comme vous voyez ; il est de l'ordre de la jar-
« retière, qui relève un air assez noble qu'il a
« naturellement. Enfin, à le voir, on dirait que
« c'est quelque chose ; mais, à l'entendre, on
« voit bien que ce n'est rien. Cet amant pas-
« sionné lui fit présenter une belle promesse de
« mariage authentiquement signée de sa main.
« Elle ne voulut point tâter de cet expédient ;
« mais elle crut qu'elle ne risquait rien, lors-
« qu'il vint le lendemain, accompagné d'un mi-
« nistre et d'un témoin. Une autre comédienne
« de ses amies signa le contrat comme témoin
« pour elle. Le mariage fut fait et parfait de
« cette sorte. Vous croyez peut-être que la nou-
« velle comtesse n'avait plus qu'à se faire pré-
« senter à la cour, y prendre son rang, et arbo-
« rer les armes d'Oxford ? point du tout. Quand
« il en fut question, on trouva qu'elle n'était
« point mariée, c'est-à-dire, on trouva que le
« prétendu ministre était un trompette du mi-
« lord, et le témoin, son timbalier. Cet eccléé-
« siastique et ce témoin ne parurent plus après
« la cérémonie, et l'on soutint à l'autre témoin
« que la sultane Roxelane avait apparemment
« cru se marier réellement dans quelque rôle
« de comédie. La pauvre créature eut beau
« prendre à parti les lois et la religion, violées
« aussi-bien qu'elle par cette supercherie ; elle
« eut beau se jeter aux pieds du roi pour en de-
« mander justice, elle n'eut qu'à se relever,
« trop heureuse d'avoir une pension de mille
« écus pour douaire, et de reprendre le nom de
« Roxelane, au lieu de celui d'Oxford. Vous me

« direz que ce n'était qu'une comédienne, que « tous les hommes n'ont pas les mêmes senti- « ments, et qu'on peut au moins les écouter quand « ils ne font que rendre justice au mérite d'une « personne faite comme vous: mais ne vous y fiez « pas, quoique vous soyez à même; car je sais « que tout le monde ne donne pas dans la pré- « vention nouvelle où l'on est pour la Jennings. « Le beau Sidney vous lorgne; milord Roches- « ter se plait à vous entretenir; et le très-sérieux « chevalier Littleton sent dégourdir sa gravité « naturelle en faveur de vos attraits.

« Pour le premier, j'avoue qu'il est d'une « figure toute propre à séduire les penchants « d'une personne de votre âge; mais quand cette « figure serait accompagnée de quelque chose, « comme elle ne l'est pas, et qu'il songerait aussi « sérieusement à vous qu'il veut vous le persua- « der, et que vous le méritez, je ne vous con- « seillerais pas de songer à lui pour des raisons « qu'il ne m'est pas permis de vous dire à pré- « sent.

« Le chevalier Littleton y va sans doute de « bonne foi, puisqu'il paraît honteux de l'état « où vous l'avez mis, et je crois que s'il pou- « vait tant faire que d'oublier les chimères « dont il a l'imagination remplie sur ce qu'on « appelle vulgairement *être cocu*, le bon homme « vous épouserait; et vous iriez représenter dans « son petit gouvernement, où vous passeriez « gaîment vos jours à tenir les comptes du mé- « nage, et à raccommoder ses serviettes. Quelle « gloire d'avoir un Caton pour époux, dont les « discours sont pleins de censures, et les censu- « res remplies de travers!

« Milord Rochester est sans contredit l'homme « d'Angleterre qui a le plus d'esprit et le moins « d'honneur. Il n'est dangereux que pour notre « sexe ; mais il l'est au point, qu'il n'y a pas de « femme qui l'écoute trois fois, qui n'en soit « pour sa réputation. C'est une bonne fortune « qui ne lui peut échapper de façon ou d'autre, « puisqu'il la possède dans ses écrits, s'il n'en « peut avoir autre chose ; et dans le siècle où « nous vivons, l'un vaut l'autre à l'égard du pu- « blic. Cependant rien n'est si dangereux que les « insinuations avec lesquelles il s'empare de « l'esprit. Il entre dans vos goûts, dans tous vos « sentiments ; et tandis qu'il ne dit pas un seul « mot de ce qu'il pense, il vous fait croire tout « ce qu'il dit. Je m'en vais parier que de la « manière qu'il vous a parlé, vous l'avez cru « le plus honnête homme du monde et le plus « sincère : je ne saurais comprendre ce qu'il « vous veut, dans les soins qu'il affecte de vous « rendre. Ce n'est pas que vous ne soyez de ma- « nière à mériter tous les empressements du « monde ; mais quand il vous aurait tourné la « tête, il ne saurait que faire de la plus jolie « créature de la cour ; car il y a long-temps « que ses débauches y ont mis ordre, avec le « secours et les faveurs de toutes les coureuses « de la ville. Voyez donc, ma chère Temple, « ce que c'est que cette habitude effroyable de « malignité qui le possède, à la ruine et à la « confusion de l'innocence. Un scélérat qui n'a « des soins et des empressements pour mademoi- « selle Temple, que pour donner plus de vrai- « semblance aux calomnies dont il l'a déchirée.

« Vous me regardez avec étonnement, et sem-
« blez douter de la vérité de ce que j'avance ;
« mais je ne veux pas que vous m'en croyiez.
« Tenez, dit-elle, tirant un papier de sa poche,
« voyez les vers qu'il a faits à votre louange,
« tandis qu'il endort votre crédulité par des dis-
« cours flatteurs et de feints respects. »

En disant cela, la perfide Hubert lui fait voir une demi-douzaine de couplets outrés, que Rochester avait faits contre les filles d'honneur précédentes. C'était la Price qu'il attaquait principalement par des traits sanglants, et par la plus hideuse anatomie de sa personne qu'on pût imaginer. Hubert n'avait fait que substituer le nom de Temple à celui de Price ; cela s'accordait avec le chant et la mesure. Il n'en fallut pas davantage. La crédule Temple n'eut pas plus tôt entendu chanter ce couplet, qu'elle ne douta plus qu'il ne fût fait pour elle ; et dans le premier mouvement de sa colère, n'ayant rien plus à cœur que d'en donner le démenti sur-le-champ aux impostures du poète : « Ah !
« pour celui-là, ma chère Hubert, je n'y puis
« plus tenir : je ne me pique point d'être aussi
« belle qu'une autre ; mais pour les défauts dont
« parle ce coquin-là, ma chère Hubert, j'ose
« dire que personne n'en est plus éloignée : nous
« sommes seules, et j'aurais presqu'envie de
« vous en convaincre. » La complaisante Hubert le voulut bien ; mais quoiqu'elle lui mît l'esprit en repos, en se récriant avec éloge sur tout ce qui réfutait la chanson de Rochester, la Temple pensa se désespérer de rage et d'étonnement, de ce que le premier homme qu'elle

eût écouté, non-seulement ne lui eût pas dit un mot de vrai, mais qu'il eût la cruauté de l'accuser à faux ; et ne trouvant point d'expression capable de remplir son dépit et la violence de ses ressentiments, elle se mit à pleurer comme une folle.

La Hubert la consola le plus tendrement qu'elle put, la gronda de ce qu'elle prenait si fort à cœur les noirceurs d'un homme dont on connaissait trop l'infamie, pour que de telles impostures eussent lieu ; mais elle lui conseilla de ne lui plus jamais parler, que c'était l'unique moyen de rendre ses projets inutiles ; et lui fit voir que le mépris et le sérieux étaient beaucoup plus utiles dans ces occasions qu'un éclaircissement ; que s'il obtenait une fois qu'elle l'écoutât, il serait justifié ; mais qu'elle était perdue.

Mademoiselle Hubert n'avait pas tort de donner ces conseils : elle savait qu'un éclaircissement la livrait, et qu'il n'y avait plus de quartier pour elle si Rochester avait un sujet si juste de renouveler ses premiers panégyriques pour elle : mais la précaution fut vaine. Cette conversation avait été entendue d'un bout à l'autre par la nièce de la gouvernante. Cette nièce avait la mémoire du monde la plus fidèle ; et comme elle devait voir Rochester ce même jour, elle répéta trois ou quatre fois cette conversation, pour n'en perdre pas un seul mot lorsqu'elle se donnerait l'honneur d'en faire le récit à son amant. Nous verrons dans l'autre chapitre comme la chose tourna.

CHAPITRE III.

La conversation dont on vient de parler n'avait eu de charmes que pour mademoiselle Hubert, et si la jeune Temple en avait trouvé le commencement divertissant, la fin l'avait outrée de colère. A cette indignation succéda la curiosité d'apprendre par quelle raison, s'il était bien vrai que Sidney songeât à elle, il ne lui serait pas permis de l'écouter un peu. La tendre Hubert, qui ne lui pouvait rien refuser, lui promit cette confidence dès qu'elle pourrait s'assurer sur sa conduite avec milord Rochester. On ne lui demanda que trois jours d'épreuve, après lesquels Hubert jura qu'elle lui dirait ce qu'elle souhaitait savoir. Temple assura qu'elle ne regardait plus Rochester que comme un monstre de perfidie, et jura ses grands dieux qu'elle ne l'écouterait de sa vie, et qu'elle lui parlerait encore moins.

Dès qu'elles furent sorties du cabinet, miss Sara sortit du bain, où, durant toute cette conversation, elle avait pensé transir de froid sans oser s'en plaindre. Cette petite créature avait obtenu de la femme-de-chambre de mademoiselle Hubert de se pouvoir un peu décrasser à l'insu de sa maîtresse; et l'autre y ayant consenti, je ne sais comme elles avaient fait pour remplir d'eau froide une des cuves; et la petite

Sara ne faisait que de s'y mettre, lorsqu'elles furent alarmées de l'arrivée des deux autres. Une séparation de vitrage renfermait l'endroit du cabinet où les cuves étaient placées ; des rideaux de taffetas de la Chine, qui se tiraient par dedans, ôtaient la vue de ceux qui se baignaient. La femme-de-chambre de mademoiselle Hubert n'avait eu que le temps de tirer ces rideaux sur la petite fille, de fermer la porte de la séparation, et d'en ôter la clef avant l'arrivée de sa maîtresse et de mademoiselle Temple.

Elles s'étaient mises sur un canapé placé le long de cette séparation, et mademoiselle Sara, malgré ses alarmes, avait entendu toute la conversation, et l'avait parfaitement retenue. Comme la belle ne s'était donné tant de peine que pour recevoir plus proprement milord Rochester, dès qu'elle put se sauver, elle regagna son entresol ; et Rochester n'ayant pas manqué d'y grimper à l'heure du rendez-vous, il fut pleinement instruit de tout ce qui s'était passé dans le cabinet. Il admira l'audace de la téméraire Hubert, d'oser lui faire une tracasserie de cette nature ; mais quoiqu'il comprît bien que l'amour et la jalousie en étaient cause, il ne lui pardonna pas pour cela. La petite Sara voulut savoir s'il était vrai qu'il en voulût à mademoiselle Temple, comme la Hubert avait dit qu'elle en mourait de peur. « En « pouvez-vous douter, répondit-il, puisque cette « sincère personne l'a dit ? mais vous voyez aussi « que je n'en pourrais profiter quand la Tem- « ple le voudrait bien, puisque mes débauches

« et les coureuses de la ville y ont mis bon or-
« dre. »

La nièce de la gouvernante se mit l'esprit en repos sur cette réponse, jugeant que le reste était faux, puisqu'elle pouvait répondre que cet article n'était pas vrai. Milord Rochester voulut aller dès ce même soir chez la duchesse, pour voir quelle contenance on tiendrait en le voyant, après le beau portrait que mademoiselle Hubert avait eu la bonté d'en faire. La Temple ne manqua pas de s'y trouver aussi, dans le dessein de lui faire une mine du plus effroyable dédain qu'elle pût imaginer, quoiqu'elle se fût mise tout de son mieux. Comme elle s'imaginait que les couplets qu'on lui venait de chanter étaient dans la poche de tout le monde, elle fut embarrassée de ce que tous ceux qui la rencontraient la croyaient faite comme Rochester l'avait dépeinte. Cependant Hubert, qui ne se fiait pas trop aux promesses qu'elle avait faites de ne lui parler ni de près ni de loin, ne la quittait point. Jamais elle n'avait été si jolie : chacun lui en disait quelque chose ; mais à l'air dont elle recevait toutes ces honnêtetés, on la crut folle ; car lorsqu'on lui parlait de sa taille, de sa fraîcheur ou de ses regards : « Bon ! disait-elle, on sait bien
« que je ne suis qu'une vilaine bête, tout autre-
« ment faite que les autres ; que ce qui reluit
« n'est pas or, et que si j'ai quelque peu de
« louange à recevoir dans les compagnies, le
« reste est une misère. »

La Hubert avait beau la pousser, elle allait toujours son train ; et ne cessant de se déni-

grer par ironie, on ne pouvait comprendre à qui diable elle en voulait. Lorsque milord Rochester arriva, elle en rougit d'abord, pâlit ensuite, s'ébranla pour aller à lui, se retint, tira ses gants l'un après l'autre jusqu'au coude; et après avoir trois fois ouvert et refermé son éventail avec violence, elle attendit qu'il la saluât à son ordinaire; et dès qu'il eut commencé, la belle fit demi-tour à droite, et lui tourna le dos. Rochester n'en fit que sourire; et voulant que ses ressentiments fussent encore plus marqués, il fit le tour de sa personne, et s'étant planté vis-à-vis d'elle : « Mademoiselle, « lui dit-il, rien n'est si glorieux que de briller « comme vous faites, après une aussi fatigante « journée : soutenir une promenade à cheval, « trois bonnes heures durant, et mademoiselle « Hubert au retour sans en paraître abattue; « voilà ce qui s'appelle un tempérament. »

Mademoiselle Temple avait naturellement le regard tendre; mais elle fut transportée d'une colère si violente, voyant qu'il avait encore l'effronterie de lui parler, qu'il crut lui voir une grenade allumée dans chaque œil quand elle les tourna sur lui. Hubert la pinça par le bras, sur le point que ce regard allait être soutenu d'un détachement de reproches ou d'invectives.

Il ne les attendit pas, et remettant pour une autre fois les remercîments qu'il devait à mademoiselle Hubert, il se retira tout doucement. Hubert, qui n'avait garde de s'imaginer qu'il eût rien de l'autre conversation, ne laissa pas d'être fort alarmée de ce qu'il venait de dire; mais Temple, près de suffoquer de tout ce qu'elle

savait pour le confondre, sans avoir pu s'en défaire, fit vœu en elle-même d'en avoir le cœur net à la première occasion, malgré la parole qu'elle avait donnée; quitte pour ne lui plus jamais parler après.

Rochester avait un espion fidèle auprès de ces belles. C'était la petite miss Sara, raccommodée, par son conseil et le consentement de sa tante, avec mademoiselle Hubert, pour mieux la trahir. Il sut, par cet espion, que la femme-de-chambre de la Hubert, soupçonnée de l'avoir écoutée dans le cabinet, était sortie de son service; qu'elle en avait pris une autre, qu'on croyait qu'elle ne garderait pas long-temps, parce qu'elle était laide, et qu'elle mangeait les confitures de mademoiselle Temple. Quoique ces avis fussent de peu de conséquence, on ne laissa pas de louer la petite fille de son exactitude; et, quelques jours après, elle en vint donner un tel qu'on le souhaitait.

Rochester fut informé par elle que mademoiselle Hubert et sa nouvelle favorite devaient se promener à neuf heures du soir dans le mail du parc; qu'elles devaient changer d'habits l'une avec l'autre, mettre de grandes écharpes, et porter des loups. Elle ajouta que mademoiselle Hubert s'était fort opposée à ce projet; mais qu'il avait fallu céder à la fin, la Temple ayant résolu d'en passer sa fantaisie.

Rochester prit sa résolution sur cet avis : il fut chercher Killegrew, se plaignit à lui du tour que mademoiselle Hubert avait osé lui jouer, lui demanda son assistance pour s'en venger, et l'obtint; et l'ayant informé de la ma-

nière qu'il voulait s'y prendre, et du rôle qui le regardait dans cette aventure, ils se rendirent dans l'allée du mail.

Bientôt y parurent nos nymphes en mascarades : leurs tailles étaient peu différentes, et leurs visages, qui l'étaient beaucoup, étaient couverts de leur loup. Il n'y avait que peu de monde au parc ; et d'aussi loin que la Temple les vit, elle doubla le pas pour s'en approcher, dans le dessein de laver la tête au perfide Rochester sous la figure d'un autre ; quand Hubert l'arrêtant : « Où courez-vous donc ? lui dit-elle : « n'auriez-vous point envie d'attaquer de conver- « sation ces deux diables, pour vous exposer à « toutes les impertinences qu'ils sont capables « de vous dire ? » Ces remontrances furent inutiles. La Temple voulut tenter l'aventure ; et tout ce qu'on put obtenir, fut de ne point répondre à tout ce que Rochester pourrait lui dire.

Elles furent abordées comme elles achevaient de parler : Rochester choisit Hubert, feignant de la prendre pour l'autre. Elle en fut ravie ; mais Temple fut fâchée de voir que Killegrew lui tombait en partage. Ce n'était pas à Killegrew qu'elle avait affaire ; il s'aperçut de sa répugnance, et faisant semblant de se méprendre à ses habits : « Eh ! mademoiselle Hubert, « lui dit-il, ne tournez point tant la tête devers « eux ; je ne sais par quel hasard vous êtes toutes « deux ici, mais je sais bien que c'est fort à « propos pour vous, ayant quelques petits avis à « vous donner, comme votre serviteur et votre « ami. »

Ce début donna de la curiosité pour le reste ;

mademoiselle Temple parut plus disposée à l'écouter. Killegrew, voyant que les autres s'étaient insensiblement éloignés : « Au nom de « Dieu, dit-il, de quoi vous avisez-vous de vous « déchaîner contre milord Rochester, que vous « connaissez pour le plus honnête homme de la « cour, et que vous donnez cependant pour le « plus grand scélérat à la personne qu'il estime « et qu'il honore le plus ? Que deviendriez-vous, « s'il savait que vous avez fait accroire à ma- « demoiselle Temple que c'est sur elle qu'il a « fait certains couplets de chanson, faits, « comme vous savez aussi-bien que moi, « contre la grosse Price, plus d'un an avant « qu'il fût question de la belle Temple ? Ne « soyez point surprise que j'en sache tant, « mais faites un peu d'attention à ce que je vais « vous dire de bonne amitié. Votre passion et « vos desirs pour la jeune Temple ne sont plus « ignorés que d'elle ; car de quelque manière « que vous ayez surpris son innocence, on lui « rend assez de justice pour croire qu'elle vous « traiterait comme a fait madame de Falmouth, « si la pauvre fille savait ce que vous lui vou- « lez ; je vous conseille donc de ne point pous- « ser les choses plus loin auprès d'une personne « trop sage pour vous le permettre. Je vous con- « seille encore de reprendre votre femme-de- « chambre, pour supprimer le scandale de ses « discours. Elle dit par-tout qu'elle est grosse, « vous impute le fait, et vous accuse de la der- « nière ingratitude sur de simples soupçons. « Vous voyez bien que je n'invente point ces sor- « tes de choses ; mais afin que vous ne doutiez

« point que ce ne soit de sa propre bouche que « je les tiens, elle m'a parlé de votre conversa- « tion dans le cabinet des bains, des portraits « que vous y aviez faits de tous les hommes de « la cour, de la malice artificieuse dont vous « aviez donné les couplets, si peu convenables à « la fille d'Angleterre la mieux faite; de quelle « manière la pauvre Temple avait donné dans « le panneau que vous lui tendiez pour justi- « fier ses appas. Mais ce qu'il pourrait y avoir « de plus dangereux pour vous dans ce long « entretien, c'est d'avoir révélé certains secrets, « que la duchesse ne vous a pas apparemment « confiés pour en faire part à ses filles d'hon- « neur. Songez-y bien; et ne négligez pas de « faire quelque réparation au chevalier Little- « ton, pour le ridicule que vous avez pris la « peine de lui donner. Je ne sais si c'est de « votre femme-de-chambre qu'il le tient; mais « je sais bien qu'il a juré de s'en venger, et « qu'il est homme à tenir sa parole : car, afin « que vous ne vous trompiez pas à cette mine « de stoïcien, et à cette gravité de jurisconsul- « te, je veux bien vous apprendre que c'est « le plus emporté de tous les hommes. Com- « ment! ce sont des choses horribles que ces « invectives. Il dit que c'est bien à faire à « une coquine comme vous, de dénigrer les « honnêtes gens par jalousie; qu'il s'en plain- « dra, si vous continuez; que si son altesse ne « lui fait pas justice, il se la fera lui-même, « et vous donnera de son épée dans le ventre, « quand ce serait entre les bras de mademoi- « selle Temple; qu'il est bien scandaleux que

« toutes les filles d'honneur passent par vos « mains, avant que de pouvoir se reconnaître.

« Voilà, mademoiselle, ce que j'ai cru devoir « vous apprendre. Vous savez, mieux que moi, « si ce que je viens de vous dire est véritable, et « c'est à vous à voir quel usage il vous plaira « faire de mes avis. Mais si j'étais à votre pla- « ce, je ferais la paix de milord Rochester au- « près de mademoiselle Temple. Encore une « fois, qu'il ne sache pas que vous ayez abusé « de l'innocence de cette fille pour noircir la « sienne. N'en éloignez plus un homme qui « l'aime tendrement, et qui, de la probité dont « il est, se serait bien gardé de jeter les yeux « sur elle, s'il n'avait eu dessein de l'épouser. »

Mademoiselle Temple avait exactement tenu sa parole pendant ce discours. Elle n'avait garde d'y manquer, tant l'étonnement et la confusion l'avaient saisie.

La Hubert et Rochester la joignirent encore tout interdite des merveilles qu'elle venait d'apprendre; choses incroyables à son avis, qu'on ne pouvait s'empêcher de croire en examinant leurs circonstances. Jamais embrouillement ne fut pareil à celui dont sa tête fut remplie à ce récit.

Rochester et Killegrew les avaient quittées, qu'elle n'était pas encore bien revenue : mais, dès qu'elle eut un peu repris ses esprits, elle regagna Saint-James à grands pas, sans répondre à ce que l'autre lui pût dire; et s'étant enfermée dans sa chambre, la première chose qu'elle fit, ce fut d'ôter promptement les habits de mademoiselle Hubert, de peur d'en être cou-

taminée. Après ce qu'elle en venait d'apprendre, elle ne la considérait plus que comme un monstre funeste à l'innocence du beau sexe, de quelque sexe qu'elle pût être. Elle rougissait des privautés qu'avait eues auprès d'elle une créature dont la femme-de-chambre était grosse, sans avoir été dans un autre service que le sien. Elle lui renvoya donc toutes ses hardes, lui redemanda les siennes, et résolut de n'avoir plus aucun commerce avec elle. Mademoiselle Hubert, d'un autre côté, qui crut que Killegrew l'avait prise pour elle en lui parlant, ne pouvait comprendre ce qui lui faisait prendre, depuis cette conversation, des airs si surprenants; mais voulant s'en éclaircir, elle fit rester la femme-de-chambre de Temple chez elle, fut la trouver elle-même au lieu de lui renvoyer ses habits; et voulant la surprendre par quelque petite amitié, avant que d'en venir aux éclaircissements, elle entra tout doucement dans sa chambre, comme elle allait changer de linge, et l'embrassa. La Temple se trouva entre ses bras avant que de l'avoir aperçue; tout ce que Killegrew venait de lui dire s'offrit à son imagination. Elle crut lui voir les regards d'un satyre, avec des empressements encore plus odieux; et se démêlant avec indignation d'entre ses bras, elle se mit à faire des cris effroyables, appelant le ciel et la terre à son secours.

Les premières qui vinrent à cette alarme furent la gouvernante et sa nièce Il était pres de minuit. La Temple était en chemise, tout effrayée, repoussait mademoiselle Hubert avec horreur, qui ne s'en approchait que pour ap-

prendre le sujet de ses transports. Dès que la gouvernante vit cette scène, elle se mit à chanter pouille à la Hubert avec toute l'éloquence d'une vraie gouvernante; lui demanda si c'était pour elle que son altesse entretenait des filles d'honneur; si elle n'avait point de honte de venir jusque dans leur appartement, à l'heure indue qu'il était, pour s'y porter à de telles violences, et jura qu'elle s'en plaindrait dès le lendemain à la duchesse. Tout cela confirmait Temple dans ses erreurs; et Hubert fut enfin obligée de s'en aller, sans pouvoir faire entendre raison à des créatures qu'elle croyait toutes folles ou possédées. Le lendemain miss Sara ne manqua pas de conter cette aventure à son amant; lui dit comme les cris de Temple avaient alarmé l'appartement des filles, et comme elle et sa tante, accourant à son secours, avaient pensé surprendre Hubert en flagrant délit.

Deux jours après, l'aventure avec plusieurs circonstances qui n'en étaient pas, furent publiques. La gouvernante en faisait foi, contant par-tout comme la pudeur de mademoiselle Temple l'avait échappé belle, et que miss Sara sa nièce n'avait conservé son honneur que parce que les bons avis de milord Rochester l'avaient dès long-temps obligée de lui défendre tout commerce avec une personne si dangereuse. Temple sut, dans la suite, que les couplets qui l'avaient si fort aigrie n'avaient jamais été faits que pour la Price. Tout le monde l'en assurait, en concevant une nouvelle horreur pour Hubert sur cette supercherie. Tant

de refroidissement après tant de familiarités fit croire à bien des gens que l'aventure n'était pas tout-à-fait inventée.

C'était assez pour disgracier la Hubert de la cour, et pour la décrier dans la ville; mais la duchesse la soutint comme elle avait déja fait; traita l'histoire, d'un bout à l'autre, de chimère ou de calomnie; gronda Temple de son impertinente crédulité, chassa la gouvernante avec la nièce, pour les impostures dont elles soutenaient cette fable, et fit quantité d'injustices pour rétablir l'honneur d'Hubert, sans pouvoir en venir à bout. Elle avait ses raisons pour ne la pas abandonner, comme nous dirons dans la suite.

Mademoiselle Temple, qui ne cessait de s'accuser d'injustice au sujet de milord Rochester, et qui, sur la parole de Killegrew, le croyait l'homme d'Angleterre de la plus grande intégrité, ne cherchait que l'occasion de se justifier dans son esprit, en lui faisant quelque sorte de réparation pour les rigueurs qu'elle lui avait tenues. Ces favorables dispositions entre les mains d'un homme comme lui, l'auraient pu mener plus loin qu'elle ne croyait: mais il ne plut pas au ciel de le mettre à portée d'en profiter.

Depuis qu'il était à la cour, il n'avait guères manqué d'en être banni pour le moins une fois l'an; car dès qu'un mot se trouvait au bout de sa langue ou de sa plume, il le lâchait sur le papier ou dans la conversation, sans aucun égard aux conséquences. Les ministres, les maîtresses, et souvent le maître lui-même, en étaient.

S'il n'avait eu affaire au prince le plus humain qui fût jamais, la première de ses disgrâces eût été la dernière.

Ce fut dans le temps que Temple le cherchait pour lui demander pardon de ce que les noirceurs de mademoiselle Hubert leur avaient à tous deux coûté, que la cour lui fut interdite pour la troisième fois. Il partit sans avoir vu Temple, mena la gouvernante disgraciée à sa maison de campagne, fit son possible pour cultiver quelques dispositions que sa nièce se trouvait pour le théâtre; mais voyant qu'il n'y réussissait pas si bien que dans ses autres instructions, après l'avoir eue quelques mois avec madame sa tante à sa maison de campagne, il ne laissa pas de la faire recevoir dans la troupe du roi l'hiver d'après; et le public lui fut obligé de la plus jolie, mais de la plus mauvaise comédienne du royaume.

Talbot arriva d'Irlande pendant que ces choses se passaient à la cour. Il n'y trouva pas mademoiselle d'Hamilton. Elle était à la campagne, chez une parente dont on parlera dans la suite. Un reste de tendresse pour elle subsistait encore dans son cœur, malgré l'absence et ce qu'il avait promis au chevalier de Grammont en partant. Il cherchait à s'attacher quelque part, pour s'en détacher pendant son absence: mais il ne crut rien voir dans la nouvelle cour de la reine qui méritât son attention. Mademoiselle Bointon s'avisa pourtant d'en avoir pour lui. C'était une figure mince et délicate, à laquelle un assez beau teint et de gros yeux immobilles donnaient quelque air de beauté de loin

qui s'effaçait de près. Elle affectait d'être languissante, de parler gras, et d'avoir deux ou trois faiblesses par jour. La première fois que Talbot jeta les yeux sur elle, une de ses faiblesses la prit. On lui fit entendre qu'elle s'évanouissait à son intention. Il le crut, s'empressa pour la secourir; et depuis cet accident, il se donna quelques airs attendris auprès d'elle, plutôt pour lui sauver que pour lui marquer de la tendresse. Ces airs furent bien reçus; car elle en avait véritablement été frappée d'abord : C'était un des plus grands hommes d'Angleterre, et, selon les apparences, un des plus robustes. Cependant elle laissait assez voir qu'elle était prête à commettre la délicatesse d'une complexion comme la sienne à tout ce qui pourrait en arriver, pour devenir sa femme; et peut-être l'eût-elle été dès-lors, comme elle le fut après, si les charmes de la belle Jennings ne s'y fussent opposés.

Je ne sais par quel hasard elle ne s'était point encore offerte à ses yeux. On lui en avait pourtant beaucoup parlé. Sa conduite, son esprit et sa vivacité, lui furent également vantés. Il le crut sur la foi publique. Il trouva quelque chose d'assez rare, de voir la discrétion et la vivacité si bien d'accord à cet âge, principalement au milieu d'une cour toute galante; mais il trouva tout ce qu'on avait dit des agréments de sa personne au-dessous de la vérité.

S'il ne fut pas long-temps à s'apercevoir qu'il l'aimait, il ne tarda guères à le dire. Il n'y avait rien à tout cela qui ne fût dans la vraisemblance, et mademoiselle Jennings crut y pouvoir

ajouter foi, sans trop se flatter. Talbot avait du brillant, un bel extérieur, beaucoup de noblesse, pour ne pas dire de faste, dans ses manières. La faveur du duc qui le distinguait assez relevait tout cela; mais le plus essentiel de son mérite pour elle, était quarante mille livres de rente, indépendamment des bienfaits de son maître. Toutes ces qualités étaient du ressort des maximes et règles qu'elle s'était proposé de suivre en fait d'amants. Ainsi, quoiqu'il ne vît pas ses penchants entièrement déclarés, du moins il eut la gloire d'en être mieux reçu que ceux qui s'étaient présentés avant lui.

Personne ne se mit en tête de traverser son bonheur; et mademoiselle Jennings voyant que la duchesse approuvait les desseins de Talbot, après s'être bien consultée, sentit qu'en l'épousant sans répugnance, c'était tout ce qu'elle pouvait faire pour son service, et que sa raison lui était plus favorable que son cœur.

Talbot, trop heureux d'une préférence que nul autre n'avait eue, n'approfondit point si c'était à son cœur ou bien à sa raison qu'il en était redevable, et ne songea qu'à presser l'accomplissement de son bonheur. On eût juré qu'il y touchait: mais l'amour ne serait plus amour, s'il ne se plaisait à reculer les félicités, ou bien à renverser les fortunes de son empire.

Talbot, qui ne trouvait rien à redire à la personne, à la conversation, ni à la sagesse de mademoiselle Jennings, fut un peu touché d'une nouvelle connaissance qu'elle venait de faire, et s'étant mêlé de lui donner quelques petits avis sur ce sujet, il ne s'en trouva pas bien.

Price, fille d'honneur réformée, comme nous avons dit, s'était mise, au sortir de chez la duchesse, sous la protection de madame de Castelmaine. Elle avait l'esprit fort amusant. Sa complaisance convenait à toutes sortes d'humeurs, et la sienne avait un fonds de gaîté qui réjouissait par-tout. Elle avait fait connaissance avec Jennings, avant Talbot. Comme elle savait toutes les intrigues de la cour, elle les contait naturellement à mademoiselle Jennings, et les siennes tout aussi naïvement que les autres. Elle en était charmée; car quoiqu'elle ne voulût rien éprouver de l'amour qu'à bonnes enseignes, elle n'était pas fâchée d'apprendre par ces récits comme tout cela se passait. Ainsi ne se lassant point de l'entendre, elle était ravie quand elle pouvait la voir.

Talbot, qui s'aperçut du goût extrême qu'elle avait pour cette fille, ne jugea pas que la réputation qu'elle avait dans le monde fût avantageuse à celle de sa maîtresse, principalement dans un commerce intime. C'est pourquoi le prenant sur un ton de tuteur, plutôt que sur celui d'amant, il s'ingéra de la gronder sur la mauvaise compagnie qu'elle hantait. Jennings était fière à toute outrance, quand elle se le mettait en tête, et comme elle aimait beaucoup mieux la conversation de Price que celle de Talbot, elle prit la liberté de lui dire « Qu'il « se mêlât de ses affaires, et que s'il n'était ve- « nu d'Irlande que pour lui donner des leçons « sur sa conduite, il n'avait qu'à prendre la « peine d'y retourner. » Il s'offensa d'une sortie qu'on lui faisait si mal-à-propos dans les ter-

mes où ils en étaient; et la quittant plus brusquement qu'il ne convenait aux respects d'un homme bien amoureux, il fit quelque temps le fier: mais il n'en fut pas bon marchand. Il se lassa de ce personnage, quand il vit qu'il ne servait de rien, et il prit celui d'amant humilié, qui lui servit aussi peu. Son repentir, ni ses soumissions ne la ramenèrent pas, et la petite mutine boudait encore lorsque Germain revint à la cour.

Il y avait plus d'un an qu'il triomphait des faiblesses de la Castelmaine, et plus de deux que le roi s'ennuyait de ses triomphes. Son oncle s'en était aperçu des premiers, et l'avait obligé de s'absenter de la cour pour quelque temps, sur le point qu'on allait lui envoyer les ordres; car quoique sa majesté n'eût plus que de certains égards pour madame de Castelmaine, il ne trouva pas bon qu'une princesse qu'il avait honorée d'une distinction publique, et qui se trouvait encore couchée sur l'état de ses dépenses pour d'assez gros articles, parût attachée au char du plus ridicule vainqueur qui fût jamais. Il avait eu plusieurs démêlés avec la belle sur ce sujet, mais toujours inutilement. Ce fut dans le dernier de ces démêlés, que lui conseillant de faire plutôt des grâces à Jacob Hall (1) pour quelque chose, que de mettre son argent à Germain pour rien, puisqu'il lui serait encore plus glorieux de passer pour la maîtresse du premier, que pour la très-humble servante de l'autre: la Castelmaine ne fut pas à l'épreu-

(1) *Danseur de corde.*

ve de cette raillerie. L'impétuosité de son tempérament s'alluma comme un éclair. Elle lui dit : « Que c'était bien à lui qu'il appartenait « de faire de tels reproches à la femme d'Angle- « terre qui les méritait le moins, qu'il ne ces- « sait de lui faire de ces querelles injustes, de- « puis que la bassesse de ses penchants s'était « déclarée; qu'il ne fallait, pour un goût com- « me le sien, que des oisons bridés, tels que la « Stwart, la Wels, et cette petite gueuse de co- « médienne qu'il leur avait depuis quelque « temps associée. » Des larmes de fureur se mêlaient ordinairement à ces orages, ensuite reprenant le rôle de Médée, la scène se fermait en le menaçant de mettre ses enfants en capilotade, et son palais en feu. Comment faire avec une furie déchaînée, qui, toute belle qu'elle fût, ressemblait bien moins à Médée qu'à ses dragons, quand elle était dans ses transports?

Le bon prince aimait la paix, et comme il ne se commettait guères à ces occasions qu'il ne lui en coûtât quelque chose pour l'avoir, il fallut faire de grands frais pour ce dernier accommodement. Comme ils n'en pouvaient convenir et que chacun se plaignait de son côté, le chevalier de Grammont, du consentement des deux parties, fut médiateur du traité. Les griefs et les prétentions lui furent représentés de part et d'autre; et, ce qu'il y a de rare, il trouva le moyen de les contenter tous deux. Voici les articles d'accommodement qu'ils acceptèrent; savoir,

« Que madame de Castelmaine abandonne- « rait Germain; que, pour preuve de sa disgrâce,

« elle consentirait qu'on l'envoyât faire un tour « à la campagne ; qu'elle ne ferait plus de rail- « leries au sujet de la Wels, ni de vacarmes « sur celui de la Stwart, sans que le roi fût te- « nu de rien changer en sa conduite pour elle ; « que, moyennant ces condescendances, il lui « donnerait incessament le titre de duchesse, « avec tous ses honneurs, tous ses privilèges, « et une augmentation d'appointements pour en « soutenir la dignité. »

Dès que cette paix fut publiée, les censeurs, car il y en a toujours sur les conventions de l'état, prétendirent que le médiateur du traité, jouant tous les jours avec madame de Castelmaine, et n'y perdant jamais, avait un peu trop appuyé ce dernier article en sa faveur.

Quelques jours après, ayant pris le titre de duchesse de Cléveland, le petit Germain avait pris le chemin d'une maison de campagne. Il n'avait tenu qu'à lui d'en revenir au bout de quinze jours ; et le chevalier de Grammont, en ayant obtenu la permission du roi, l'avait portée au bon homme Saint-Albans. C'était lui porter la vie : mais il eut beau l'envoyer à son neveu, ce fut inutilement. Car, soit qu'il voulût faire déplorer son absence aux beautés de Londres, et les faire crier contre l'injustice du siècle et la tyrannie du prince, il resta plus de six mois à la campagne, faisant du petit philosophe aux yeux des chasseurs du voisinage, qui le regardaient comme un exemple fameux des revers de la fortune. Cela lui parut si beau, qu'il y serait resté bien plus long-temps, s'il n'eût entendu parler de mademoiselle Jennings.

Il ne fit pas grand cas de ce qu'on lui mandait de ses charmes, persuadé qu'il en avait bien vu d'autres. Il fut plus touché de ce qu'on publiait de sa résistance et de sa fierté : ce fut cette fierté qui lui parut digne de sa colère ; et quittant son exil pour la subjuguer, il arriva dans le temps que Talbot, raisonnablement amoureux, était brouillé, selon lui, si peu raisonnablement avec mademoiselle Jennings.

Elle avait entendu parler de Germain comme d'un héros en amour. La Price, en lui contant les aventures de madame de Cléveland, en avait souvent fait mention, sans rien diminuer de la faiblesse dont la renommée voulait que ce héros se portât dans les rencontres. Cela n'avait pas empêché qu'elle n'eût la dernière curiosité de voir un homme dont la personne entière ne devait être qu'un trophée mouvant des faveurs et des libertés du beau sexe.

Germain était donc venu satisfaire cette curiosité par sa présence ; et quoiqu'on trouvât son brillant un peu brouillé du séjour de la campagne, que sa tête parût plus grosse, et ses jambes plus menues qu'à l'ordinaire, la petite tête de Jennings crut n'avoir jamais rien vu de si parfait, et, cédant à sa destinée, la belle s'en laissa coiffer, encore moins raisonnablement que les autres. On s'en aperçut avec quelque étonnement, car on attendait quelque chose de plus de la délicatesse d'une personne jusqu'alors assez difficile.

Germain ne fut point surpris de cette conquête, quoiqu'il y fût assez sensible ; car son cœur y prit bientôt autant de part que sa vanité. Talbot qui vit avec étonnement la rapidité de cette

conquête, et la honte de sa défaite, en pensa crever de dépit et de jalousie : mais il crut qu'il était plus honorable d'en crever que de marquer inutilement l'un ou l'autre ; et s'étant paré d'une feinte indifférence, il se mit à l'écart pour voir quelle fin aurait un entêtement qui commençait de cet air.

Cependant Germain jouissait tranquillement du plaisir de voir les penchants de la plus jolie et de la plus extraordinaire créature d'Angleterre, déclarés pour lui. La duchesse, qui l'avait prise sous sa protection depuis qu'elle avait refusé de se mettre sous celle du duc, sonda les intentions de Germain pour elle, et fut contente des assurances que lui donnait un homme dont la probité surpassait de beaucoup le mérite en amour. Il laissa donc voir à toute la cour qu'il voulait bien l'épouser, quoiqu'il ne voulût pas la presser sur la conclusion. Tout le monde faisait compliment à la belle Jennings d'avoir réduit à cet état la terreur des maris, et le fléau des amants. La cour était dans l'attente de ce miracle, et la petite Jennings dans celle d'un établissement heureux et prochain : mais il faut toujours compter avec la fortune avant que de compter sur la certitude des félicités.

Le roi n'avait pas coutume de laisser si longtemps milord Rochester en exil. Il s'en ennuya, et trouvant mauvais qu'il l'oubliât, il fut droit à Londres attendre qu'il plût à sa majesté de l'y rappeler. Il s'établit d'abord au milieu de ce qu'on appelle la cité, quartier des gros bourgeois et des riches marchands, où la politesse, à la vérité, ne règne pas tant qu'à la cour ; mais où les plaisirs, le luxe et l'abondance règnent

avec moins d'agitation et plus de bonne foi. Son dessein, au commencement, n'était que de se faire initier aux mystères de ces habitants fortunés; c'est-à-dire, en changeant de nom et d'habits, d'être admis à leurs festins, à leurs commerces de plaisirs, et, suivant les occasions à ceux de mesdames leurs épouses. Comme son esprit était de la portée de tous les esprits qu'il voulait, il faut voir comme il s'insinua dans l'épaisseur de celui des opulents échevins, et dans la délicatesse de celui de leurs tendres et très-magnifiques moitiés. Il était de toutes les parties et de toutes les assemblées; et tandis qu'il déclamait avec les maris contre les fautes et les faiblesses du gouvernement, il aidait à leurs femmes à chanter pouille aux vices des dames de la cour, et à se révolter contre les maîtresses du roi. Il disait avec elles que c'était pour la charge du pauvre peuple, que ce maudit usage était introduit; que les beautés de la cité valaient bien celles de l'autre bout de la ville; et que cependant un honnête mari trouvait dans leur quartier que c'était bien assez d'une femme; ensuite de quoi renchérissant sur tous leurs murmures, il disait qu'il ne comprenait pas que le feu du ciel ne fût déja tombé sur With-Hall, vu qu'on y souffrait des garnements comme Rochester, Killegrew et Sidney, qui soutenaient que tous les maris de Londres étaient cocus, et leurs femmes fardées. Cela l'avait rendu si cher et si desiré dans toutes leurs cotteries, qu'il se lassa de l'empiffrerie des festins et de l'empressement des marchands.

Mais, bien loin de s'approcher du quartier de

la cour, il s'enfonça dans les retraites les plus reculées de la cité ; et ce fut là que changeant encore d'habits et de nom pour un nouveau personnage, il fit, sous main, courir des billets portant « Qu'il était arrivé depuis quelques jours un médecin allemand, farci de secrets merveilleux et de remèdes infaillibles. » Les secrets étaient de lire dans le passé, comme de prédire l'avenir, par le secours de l'astrologie. La vertu des remèdes consistait principalement à soulager en peu de temps les pauvres filles de tous les maux et de tous les accidents où elles pouvaient être tombées, soit par trop de charité pour le prochain, soit par trop de complaisance pour elles-mêmes.

Ses premières pratiques ne s'étendant que sur le voisinage, ne furent pas fort considérables : mais sa réputation s'étant bientôt répandue jusqu'à l'autre bout de la ville, bientôt arrivèrent les soubrettes de la cour, et les femmes-de-chambre de qualité, qui, sur les merveilles qu'elles publiaient du médecin allemand, furent suivies de quelques-unes de leurs maîtresses.

Parmi les ouvrages d'esprit peu sérieux, jamais il n'y en eut de si agréables, et de si remplis de feu, que ceux de milord Rochester ; et de tous ses ouvrages, le plus ingénieux et le plus divertissant est un détail de toutes les fortunes, et des différentes aventures qui lui passèrent par les mains, pendant qu'il professait la médecine et l'astrologie dans les faubourgs de Londres.

La belle Jennings pensa bien être placée dans ce recueil ; mais l'aventure qui la sauva, n'em-

pêcha pas qu'on n'apprît dans la suite le dessein qu'elle avait eu de rendre visite au diseur de bonne aventure.

Les premières femmes-de-chambre qui l'avaient consulté, n'étaient autres que celles des filles d'honneur. Elles avaient grand nombre de questions à faire, et quelques doutes à proposer, tant sur leur compte que sur celui de leurs maîtresses; elles eurent beau se déguiser, il en reconnut quelques-unes, comme, par exemple, celle de la Temple, de la Price, et celle que la Hubert avait depuis peu chassée. Ces créatures en étaient revenues, les unes émerveillées, les autres toutes remplies de frayeur. Celle de mademoiselle Temple jura qu'il l'avait assurée qu'elle aurait la petite vérole, et sa maîtresse l'autre, dans deux mois au plus tard, si sa dite maîtresse ne se donnait de garde d'un homme habillé en femme. La soubrette de la Price assura que, sans la connaître, n'ayant fait que lui regarder dans la main, il lui avait d'abord dit que, selon le cours des étoiles, il fallait qu'elle fût au service de quelque bonne personne qui n'avait point d'autre défaut que celui d'aimer le vin et les hommes. Chacune enfin frappée de quelque chose de particulier touchant leurs affaires, en avait alarmé ou diverti leurs maîtresses, n'ayant pas manqué, selon la coutume, d'ajouter à la vérité, pour rendre la chose plus merveilleuse.

Price entretenait un jour sa nouvelle amie, et le diable tenta sur-le-champ sa nouvelle amie d'aller en personne voir ce que c'était que ce nouveau magicien.

L'entreprise était des plus étourdies ; mais elle l'était moins que la petite Jennings, qui croyait qu'on pouvait se moquer des apparences, pourvu qu'on fût innocente dans le fond. Price était la complaisance même ; et, cette belle résolution prise, on ne songea plus qu'aux moyens de l'exécuter.

Jennings était très-difficile à déguiser, à cause de son éclat extrême, et de quelque chose de singulier dans son air et ses manières. Cependant, après avoir bien rêvé, ce qu'elles imaginèrent de mieux fut de s'habiller comme des filles qui vendent des oranges aux comédies et dans les promenades publiques. Cela fut bientôt fait. La Price se travestit à-peu-près de même. Elles prirent chacune un panier d'oranges ; et s'étant embarquées dans un fiacre, elles s'abandonnèrent à la fortune sans autre escorte que celle du caprice et de l'indiscrétion.

La duchesse était à la comédie avec sa sœur : mademoiselle Jennings s'en était dispensée sur une feinte indisposition. Elle nageait dans la joie, voyant cet heureux commencement de leur aventure ; car elles s'étaient déguisées, avaient traversé le parc, et pris leur fiacre à la porte de With-Hall, sans aucun obstacle. Elles s'en félicitaient réciproquement ; et la Price, ayant bien auguré de l'issue de leur entreprise par un début si fortuné, s'avisa de demander à sa compagne ce qu'elles allaient faire chez le sorcier, et ce qu'elles avaient à lui proposer.

Mademoiselle Jennings lui dit que, pour elle, c'était la curiosité plutôt qu'autre chose

qui l'y menait; qu'elle était pourtant résolue de lui demander, sans nommer personne, par quel hasard un homme amoureux d'une jeune personne assez jolie ne se pressait pas de l'épouser, puisque cela devait être assez divertissant, et qu'il ne tenait qu'à lui. La Price lui dit en riant que, sans aller au devin, rien n'était plus aisé que d'expliquer cette énigme, lui en ayant déja dit quelque chose dans le journal des actions de madame de Cléveland.

A cet endroit de la conversation, elles se trouvèrent près de la comédie. La Price, après un moment de réflexion, lui dit que, puisque la fortune les favorisait, il s'offrait une belle action à leur courage, qui était d'aller vendre leurs oranges jusque dans la salle de la comédie, à la barbe de la duchesse, et de toute sa cour. La proposition se trouvant digne des sentiments de l'une, et de la vivacité de l'autre, elles mirent pied à terre, payèrent leur fiacre, et, se coulant le long d'une infinité de carrosses, elles gagnèrent à grand'peine la porte de la comédie. Sidney, plus beau que le bel Adonis, et plus paré qu'à son ordinaire, y descendait. La Price l'aborda témérairement, comme il se donnait un coup de peigne; mais il était trop occupé de lui-même pour songer à elle, et passa sans daigner lui répondre. Killegrew fut le second qui débarqua. La belle Jennings, un peu rassurée de ce qu'elle avait vu faire à l'autre, s'avança vers lui, lui présenta son panier; tandis que la Price, plus faite au langage, lui disait d'acheter ses belles oranges : « Pas pour le présent, dit-il en les regardant avec atten-

« tion ; mais si tu veux demain au matin m'a-
« mener cette petite fille, cela te vaudra toutes
« les oranges des boutiques. » Et tandis qu'il tenait ce discours à l'une, il tenait la main sous le menton à l'autre, en visitant quelque peu sa gorge. Ces familiarités faisant oublier à la petite Jennings le personnage qu'elle représentait, après l'avoir repoussé le plus rudement qu'elle put, elle lui dit avec indignation, qu'il était bien insolent d'oser..... « Ha, ha ! « dit-il, voici, ma foi, qui est nouveau ! une « petite p..... qui, pour faire valoir sa marchan-
« dise, fait la précieuse, et prétend avoir des « sentiments ! »

Price vit bien qu'elle ne ferait rien qui vaille dans un lieu si dangereux ; et l'ayant prise sous le bras, elle l'emmena tout émue encore de l'insulte qu'on venait de faire à sa fierté.

Mademoiselle Jennings, ne voulant plus vendre des oranges à ce prix, fut tentée de s'en retourner sans mettre fin à l'autre aventure ; mais Price lui mettant devant les yeux la honte de tant de faiblesse, après tant de valeur, elle consentit à voir promptement l'astrologue, afin d'être de retour avant la fin de la comédie.

Elles avaient un billet d'adresse ; mais il n'en fut pas besoin ; le cocher qu'elles venaient de prendre leur dit qu'il savait bien ce qu'elles cherchaient, et qu'il en avait déja mené plus de cent chez le médecin d'Allemagne. Elles n'en étaient plus qu'à la moitié d'une rue, lorsque la fortune s'avisa de leur tourner le dos.

Broncard avait dîné par hasard chez un marchand de ces quartiers, et, justement comme il

en sortait, elles firent arrêter leur fiacre : c'était vis-à-vis de lui. Deux vendenses d'oranges en carrosse, dont l'une paraissait avoir un fort joli visage, lui donnèrent de l'attention. Il était volontiers curieux de ces sortes d'objets.

C'était l'homme de la cour qui avait le moins d'estime pour le beau sexe, et avait le moins de miséricorde pour sa réputation. Il n'était point jeune, sa figure était désagréable ; cependant, avec beaucoup d'esprit, il avait un penchant infini pour les femmes. Il se rendait justice sur son mérite, et persuadé qu'il ne pouvait réussir qu'auprès de celles qui voudraient de son argent, il était en guerre avec toutes les autres. Il avait, à quatre ou cinq milles de Londres, une petite maison de campagne, toujours meublée de quelques grisettes. Du reste, fort homme de bien, et le premier joueur d'échecs du royaume.

Price, alarmée de l'attention dont les examinait l'ennemi le plus dangereux qu'elles pussent rencontrer, détourna la tête, dit à sa compagne d'en faire autant, et au fiacre d'avancer. Broncard les suivit à pied, sans qu'elles s'en fussent aperçues, et le carrosse étant arrêté vingt ou trente pas plus loin, elles en sortirent. Il venait derrière, et fit d'elles le jugement qu'aurait fait un homme moins téméraire dans ses préjugés. Il ne douta pas que mademoiselle Jennings ne fût une jeune créature qui cherchait fortune, et que Price ne fût sa femme d'affaire. Il avait été surpris de les voir beaucoup mieux chaussées qu'il n'appartenait à leur état, et que la petite orangère, en sortant d'un carrosse

fort haut, eût montré la plus jolie jambe qu'on pût voir; mais comme cela ne gâtait rien pour ses desseins, il résolut de l'acquérir à quelque prix que ce fût, pour la mettre dans son sérail.

Il les aborda comme elles donnaient leurs paniers en garde au cocher, avec ordre de les attendre justement dans cet endroit. Broncard se mit d'abord entre elles; et dès qu'elles le virent, elles en furent toutes éperdues; mais sans faire attention à leur surprise, tirant Price à l'écart d'une main, en tirant sa bourse de l'autre; il entrait en matière, quand il vit qu'elle tournait le visage de l'autre côté sans lui répondre ni le regarder. Comme cette action ne lui parut pas naturelle, il la regarda sous le nez, malgré qu'elle en eût. Il en fit autant à l'autre; et les ayant d'abord reconnues l'une et l'autre, il n'eut garde d'en faire semblant.

Le vieux renard se possédait à merveille dans ces occasions; et les ayant un peu tourmentées pour leur ôter tout soupçon, il les quitta, disant à Price « Qu'elle était bien sotte de refu-« ser ses offres, et que la petite créature ne « gagnerait peut-être pas d'un an ce qu'il ne « tenait qu'à elle de gagner dans un jour; que « les temps étaient bien changés depuis que « les filles de la reine et de la duchesse cou-« raient sur le marché des pauvres aventurières « de la ville. » Il regagna son carrosse en disant cela, tandis qu'elles se cachaient le nez en louant Dieu de bon cœur de ce qu'il leur avait fait la grâce de sortir de ce danger sans être découvertes.

Broncard de son côté, qui n'eût pas pris mille

belles guinées de cette rencontre, louait le Seigneur de ce qu'elles n'étaient pas assez alarmées pour rompre leur dessein ; car il ne doutait pas que mademoiselle Price ne menât la petite Jennings en bonne fortune. Il avait d'abord compris qu'il n'aurait pas profité d'une découverte qui ne leur aurait d'abord donné que de la confusion.

C'est pourquoi, bien que Germain fût le meilleur de ses amis, il sentait une joie secrète de n'avoir pas empêché qu'il ne fût cocu devant que d'être marié. La crainte qu'il eut de le sauver de cette aventure, fit qu'il s'éloigna d'elles avec les précautions qu'on vient de dire.

Pendant qu'elles avaient essuyé ces alarmes, leur cocher s'était pris de paroles avec certains galopins de la rue, assemblés autour du carrosse pour en escamoter les oranges. Des paroles on vint aux coups. Elles virent le commencement du combat, lorsqu'après avoir abandonné le projet de voir le diseur de bonne aventure, elles étaient revenues pour se mettre en carrosse. Leur cocher avait de l'honneur, et ce fut avec grand'peine qu'elles obtinrent de lui, de livrer leurs oranges à la populace pour se tirer d'affaire. S'étant donc rembarquées après mille frayeurs, et après avoir entendu quelques paroles libres qui s'étaient distinctement prononcées pendant le combat, les belles regagnèrent le palais Saint-James, faisant vœu de ne plus aller chez les devins au travers des frayeurs et alarmes qu'elles venaient d'essuyer.

Broncard, qui, selon le peu d'estime qu'il avait pour la sagesse du beau sexe, aurait mis sa

main au feu que la belle Jennings n'était pas revenue de cette expédition comme elle y était allée, ne laissa pas d'en garder religieusement le secret, parce qu'il voulait absolument que le bienheureux Germain épousât une petite coureuse de bonnes fortunes, qui se donnait pour le modèle de la sagesse, afin qu'il pût, dès le lendemain de son mariage, lui faire compliment sur la créature qu'il avait épousée. Mais il ne plut pas au ciel de lui donner ce plaisir, comme nous le verrons dans la suite.

Mademoiselle d'Hamilton était à la campagne chez une de ses parentes, comme on a dit. Le chevalier de Grammont avait beaucoup souffert pendant cette petite absence, parce qu'il ne lui fut pas permis d'y faire une visite, sur quelque prétexte que ce pût être. Le jeu, toujours favorable pour lui, n'était pas d'un petit secours dans l'extrémité de son impatience.

Mademoiselle d'Hamilton revint enfin. Madame Whittnell voulut la ramener par politesse, en apparence. La cérémonie, par-tout employée jusqu'à outrance, est le cheval de bataille de la noblesse campagnarde. Cette civilité n'était pourtant que le prétexte dont on se servait pour faire consentir un mari quelque peu bizarre, au voyage de madame sa femme. Peut-être se fût-il donné lui-même l'honneur de conduire mademoiselle d'Hamilton jusqu'à Londres, s'il n'eût été occupé de certaines remarques sur l'Histoire Ecclésiastique, auxquelles il travaillait depuis long-temps. On n'eut garde de le détourner de ce travail : madame Whittnell n'y aurait pas trouvé son compte.

Cette dame était ce qu'on appelle proprement une beauté tout anglaise, pétrie de roses, de neige et de lait, quant aux couleurs; faite de cire, à l'égard des bras et des mains, de la gorge et des pieds, mais tout cela sans âme et sans air. Son visage était des plus mignons; mais c'était toujours le même visage : on eût dit qu'elle le tirait le matin d'un étui, pour l'y remettre en se couchant, sans s'en être servie durant la journée. Que voulez-vous? la nature en avait fait une poupée dès son enfance; et poupée jusqu'à la mort resta la blanche Whittnell. Son mari, monsieur de Whittnell, avait étudié pour être d'église; mais son frère aîné s'étant laissé mourir, dans le temps que celui-ci finissait ses études, au lieu de prendre les ordres, il prit le chemin d'Angleterre, et mademoiselle Beddingfield, dont nous parlons, pour femme.

Il n'était pas mal fait; il avait un air spéculatif et sérieux, fort propre à donner des vapeurs. Du reste, elle pouvait se vanter d'avoir un des grands théologiens du royaume pour époux. Il était tous les jours collé sur les livres, se couchait de bonne heure pour se lever matin. Sa femme le trouvait ronflant quand elle se mettait au lit; et quand il la quittait, il la laissait profondément endormie. Sa conversation eût été vive pendant le repas, si madame Whittnell eût possédé comme lui le docteur Angélique, ou qu'elle eût aimé la dispute; mais n'étant curieuse ni de l'un ni de l'autre, le silence régnait à leur table comme à celle d'un réfectoire.

Elle avait souvent témoigné l'extrême desir

qu'elle avait de voir la ville de Londres ; mais quoiqu'ils en fussent à la plus petite journée du monde, jamais elle n'avait pu satisfaire cette envie ; et ce n'était donc pas sans raison qu'elle s'ennuyait de la vie qu'on lui faisait mener à Pékam. L'oisiveté d'un si triste lieu par sa situation lui parut insupportable ; et comme elle avait la folie de croire, comme beaucoup d'autres femmes, que la stérilité leur est une espèce de reproche, elle était assez scandalisée de voir qu'on l'en pouvait soupçonner ; car elle était persuadée que, quoique le ciel lui refusât des enfants, elle avait tout ce qu'il fallait pour en avoir, si c'était la volonté du Seigneur. Cela l'avait portée à faire quelques réflexions et quelques raisonnements sur ces réflexions ; comme, par exemple, que puisque son époux aimait mieux vaquer à ses études qu'aux devoirs du ménage, feuilleter de vieux livres que de jeunes appas, et songer à ses amusements plutôt qu'à ceux de sa femme, il lui serait permis d'écouter quelque amant nécessiteux, par charité réciproque, sauf à faire les choses à telle fin que de raison, et diriger ses intentions de manière que le malin esprit n'eût que faire dans cette affaire. Monsieur Whittnell, partisan zélé de la doctrine des casuistes, n'eût peut-être pas approuvé ces décisions ; mais il ne fut pas consulté.

Le malheur était que dans le solitaire Pékam, non plus que dans ses stériles environs, rien ne s'offrait pour ses desseins ni pour les secours de la pauvre Whittnell. Elle y séchait sur pied, et ce fut de peur d'y mourir de so-

litude ou d'inanition, qu'elle eut recours à la pitié de mademoiselle d'Hamilton.

Elles avaient fait connaissance à Paris où Whittnell l'avait menée, six mois après son mariage, pour acheter des livres. Mademoiselle d'Hamilton, qui l'avait fort plainte dès-lors, voulut bien passer quelque temps à la campagne avec elle, dans l'espérance de la tirer de captivité par cette visite, et le projet avait réussi.

Le chevalier de Grammont, averti du jour qu'elles devaient arriver, porté sur les ailes de l'amour et de l'impatience, avait obtenu de Georges Hamilton d'aller avec lui les recevoir à quelques milles de Londres. L'équipage où ils se mirent pour cette galante cérémonie était digne de sa magnificence : on peut croire aussi que, dans une telle occasion, sa personne n'était pas négligée. Cependant, malgré son impatience, il ne laissa pas de modérer l'ardeur du cocher, de peur d'accident ; la prudence lui paraissant préférable aux empressements sur la route. Les dames parurent enfin, et mademoiselle d'Hamilton lui paraissant dix ou douze fois plus belle qu'elle n'était au partir de Londres, il eût donné sa vie pour un accueil comme celui qu'elle fit à son frère.

Madame Whittnell en fut pour sa part dans les louanges qui se prodiguèrent, à cette entrevue, à sa beauté, dont sa bonté sut bon gré à ceux qui lui faisaient cet honneur ; et comme Hamilton la regardait avec une attention qui paraissait assez tendre, elle regardait Hamilton comme un homme assez propre aux petits pro-

jets dont elle était convenue avec sa conscience.

Dès qu'elle fut à Londres, la tête pensa lui tourner de contentement et de félicité. Tout lui paraissait enchantement dans cette superbe ville ; elle qui de celle de Paris n'avait jamais vu que la rue Saint-Jacques, et quelques boutiques de libraires. Elle logeait chez mademoiselle d'Hamilton : elle fut présentée, vue et approuvée dans toutes les cours.

Le chevalier de Grammont, inépuisable en fêtes et en galanterie, se servant du prétexte de cette belle étrangère pour étaler sa magnificence, ce n'était que bals, concerts, comédies, promenades par terre, promenades par eau, collations superbes par-tout. La Whittnell était d'une merveilleuse sensibilité pour des plaisirs dont la plupart étaient nouveaux pour elle. Il n'y avait que la comédie qui l'ennuyait un peu, quand c'étaient des pièces sérieuses. Elle convenait pourtant que le spectacle était bien touchant, quand on tuait bien du monde sur le théâtre, et trouvait que les comédiens étaient de grands drôles bien faits, qu'il valait mieux voir en vie.

Hamilton en était raisonnablement bien traité, s'il y avait de la raison à un homme amoureux qui demande toujours quelque chose. Il faisait son possible pour qu'elle se déterminât sur l'exécution des projets qu'elle avait faits à Pékam. Madame Whittnell le trouvait fort à son gré. C'est celui qu'on a vu servir en France avec quelque distinction. Il était agréable et bien fait. Toutes les commodités imaginables conspiraient à l'établissement d'un commerce, dont les com-

mencements avaient été trop vifs, pour le voir languir avant la fin : mais à mesure qu'on la pressait sur la conclusion, le courage lui manquait, et des restes importuns de quelques scrupules qu'elle n'avait pas bien examinés, la tenaient en suspens. Il est à croire qu'un peu de persévérance les aurait vaincus. Cependant les choses en demeurèrent là pour cette fois. Hamilton, ne pouvant comprendre ce qui la retenait, puisque les premiers et les plus grands frais de l'engagement lui paraissaient faits à l'égard du public, s'avisa de l'abandonner à ses irrésolutions, au lieu de la redresser par de nouveaux empressements. Il n'était pas naturel de s'arrêter en si bon chemin pour de tels obstacles ; mais il s'était déja laissé coiffer de chimères et de visions qui le refroidiront mal-à-propos, pour s'égarer inutilement dans une autre poursuite.

Je ne sais si la petite Whittnell s'en donna le tort, mais elle en fut extrêmement mortifiée. Bientôt après il fallut retourner à ses choux et à ses dictions de Pekam. Elle s'en pensa désespérer. Ce séjour lui paraissait mille fois plus effroyable, depuis qu'elle eut tâté de Londres. Cependant comme la reine devait partir dans un mois pour les eaux de Tunbrige, il fallut céder à la nécessité de revoir le philosophe Whittnell : mais ce ne fut qu'après avoir fait promettre à mademoiselle d'Hamilton, qu'elle ne prendrait point d'autre maison que la sienne, qui était à trois ou quatre lieues de Tunbrige, tant que la cour y serait.

On lui promit qu'on ne l'abandonnerait pas dans sa solitude, et sur-tout qu'on y menerait

cette fois le chevalier de Grammont, dont l'humeur et la conversation la charmaient; et le chevalier de Grammont, sujet en tout temps à rompre en visière sur les affaires du cœur, lui promit d'y mener Georges, et la fit rougir jusqu'aux yeux.

La cour partit un mois après, pour en passer près de deux dans le lieu de l'Europe le plus simple et le plus rustique, mais le plus agréable et le plus divertissant.

Tunbrige est à la même distance de Londres que Fontainebleau l'est de Paris. Ce qu'il y a de beau et de galant dans l'un et dans l'autre sexe s'y rassemble au temps des eaux. La compagnie, toujours nombreuse, y est toujours choisie. Comme ceux qui ne cherchent qu'à se divertir l'emportent toujours sur le nombre de ceux qui n'y vont que par nécessité, tout y respire le plaisir et la joie. La contrainte en est bannie; la familiarité établie dès la première connaissance, et la vie qu'on y mène est délicieuse.

On a pour logements de petites habitations propres et commodes, séparées les unes des autres, et répandues par-tout à une demi-lieue des eaux. On s'assemble le matin à l'endroit où sont les fontaines. C'est une grande allée d'arbres touffus, sous lesquels on se promène en prenant les eaux. D'un côté de cette allée règne une longue suite de boutiques garnies de toutes sortes de bijoux, de dentelles, de bas et de gants, où l'on va jouer comme on fait à la foire. De l'autre côté de l'allée se tient le marché; et comme chacun y va choisir et marchander ses provisions, on n'y voit point d'étalage qui soit dégoû-

tant. Ce sont de petites villageoises blondes, fraîches, avec du linge bien blanc, de petits chapeaux de paille, et proprement chaussées, qui vendent du gibier, des légumes, des fleurs et du fruit. On y fait aussi si bonne chère qu'on veut. On y joue gros jeu, et les tendres commerces y vont leur train. Dès que le soir arrive, chacun quitte son petit palais pour s'assembler au boulingrin. C'est là qu'en plein air on danse, si l'on veut, sur un gazon plus doux et plus uni que les plus beaux tapis du monde.

Milord Monsery avait, à deux ou trois petits milles de Tunbrige, une belle maison appelée Summershill. Mademoiselle d'Hamilton, après avoir passé huit ou dix jours à Pekam, ne put se dispenser d'y venir demeurer pendant le reste du voyage. Elle obtint du seigneur Whittnell que madame sa femme vînt aussi; et, quittant le triste Pekam et son ennuyeux seigneur, cette petite cour fut s'établir à Summershill.

Elles étaient tous les jours à la cour, ou à la cour chez elles. La reine se surpassait dans le soin de faire naître ou de soutenir les divertissements. Elle affecta de redoubler l'aisance naturelle de Tunbrige, au lieu d'en altérer la liberté par les égards et les respects qu'exigeait sa présence. Elle défendit absolument l'un et l'autre; et renfermant au fond de son cœur les chagrins qu'elle ne pouvait vaincre, la Stwart menait en triomphe la tendresse du roi, sans qu'elle lui en fît mauvaise mine.

Jamais l'amour n'avait vu son empire si florissant que dans ce séjour. Ceux qui s'étaient trouvés atteints avant d'y venir, y sentaient

augmenter leurs feux ; et ceux qui semblaient les moins faits pour aimer, y perdaient leur férocité, pour faire un nouveau personnage. Nous n'en citerons d'exemple que celui du prince Robert.

Il était brave et vaillant jusqu'à la témérité. Son esprit était sujet à quelques travers, dont il eût été bien fâché de se corriger. Il avait le génie fécond en expériences de mathématiques, et quelques talents pour la chimie ; poli jusqu'à l'excès quand l'occasion ne le demandait pas, fier, et même brutal quand il était question de s'humaniser. Il était grand, et n'avait que trop mauvais air. Son visage était sec et dur lors même qu'il voulait le radoucir : mais dans ses mauvaises humeurs, c'était une vraie physionomie de réprouvé.

La reine ayant fait venir les comédiens pour ne laisser aucun vide dans les plaisirs, ou peut-être pour rendre à mademoiselle Stwart, par la présence de mademoiselle Gouin, une partie des inquiétudes que lui causait la sienne, le prince Robert trouva des charmes dans la figure d'une petite comédienne appelée Fives, qui mirent à la raison tout ce que ses penchants naturels avaient de plus sauvage. Adieu les alambics, les creusets, les fourneaux, et le noir attirail de la soufflerie ; adieu tous les instruments de mathématiques et ses spéculations. Il ne fut plus question chez lui que de poudre et d'essence. L'impertinente voulut être attaquée dans les formes, et résistant fièrement à l'argent, pour vendre ses faveurs plus chèrement dans la suite, elle faisait faire un personnage si neuf à ce pauvre prince,

qu'il ne paraissait pas vraisemblable. Le roi fut charmé de cet évènement. On en fit de grandes réjouissances à Tunbrige; mais personne ne fut assez hardi pour en faire des plaisanteries. On ne se contraignait pas même sur le ridicule des autres.

On dansait tous les jours chez la reine, parce que les médecins le trouvaient bon, et que personne ne le trouvait mauvais. Ceux qui s'en souciaient le moins, aimaient encore mieux cet exercice, pour diriger les eaux, que se promener. Milord Monsery se croyait en sûreté sur toutes les démangeaisons de sa femme pour la danse; car, quoiqu'il eu fût assez honteux, la princesse de Babylone était, par la grâce de dieu, grosse de six ou sept mois; et pour comble de malheur pour elle, son enfant s'était mis tout d'un côté; si bien qu'on ne savait plus ce que c'était que sa figure. La désolée Monsery voyait donc partir tous les matins mademoiselle d'Hamilton et madame Whittnell, tantôt à cheval, tantôt en carrosse, toujours environnées de quelque troupe galante pour les conduire et pour les ramener. Elle se figurait mille fois plus de délices encore qu'il n'y en avait aux lieux où elles allaient, et son imagination ne cessait de danser à Summershill toutes les contredanses qu'elle s'imaginait qu'on avait dansées à Tunbrige. Elle ne pouvait plus résister à ces tourments d'esprit, lorsque le ciel, ayant pitié de son impatience et de ses desirs, fit partir milord Monsery pour Londres, et l'y retint pendant deux jours; et, dès qu'il eut le dos tourné, la Babylonienne déclara qu'elle voulait faire un petit voyage à la cour.

Elle avait un confesseur, aumônier de la maison, qui ne manquait pas de bon sens. Milord Mousery, de peur d'accident, l'avait recommandée aux conseils et aux bonnes prières de ce prudent ecclésiastique : mais il eut beau la prêcher, et l'exhorter à la résidence ; il eut beau lui remettre devant les yeux les ordres de son époux, et les dangers où elle s'exposait dans cet état, et lui dire que sa grossesse étant une bénédiction particulière du ciel, il fallait tâcher de la conserver, d'autant qu'il en coûterait peut-être plus qu'elle ne s'imaginait pour l'obtenir : ces remontrances furent inutiles; mademoiselle d'Hamilton et sa cousine Whittnell ayant eu la bonté de la confirmer dans sa résolution, elles aidèrent à l'habiller le lendemain matin, et partirent avec elle. Ce ne fut pas trop de toute leur adresse, pour mettre quelque sorte de symétrie dans sa taille ; mais ayant à la fin fait tenir un petit oreiller sous son jupon, pour figurer à droite avec son maudit enfant, qui s'était jeté sur la gauche, elles pensèrent mourir de rire, en l'assurant qu'elle était le mieux du monde.

Dès qu'elle parut, on crut qu'elle s'était mise en vertugadin pour faire sa cour à la reine; mais on fut charmé de la voir. Ceux qui n'y entendaient point de finesse l'assuraient bonnement qu'elle était grosse de deux enfants; et la reine, qui ne laissait pas de lui porter envie, quelque ridicule qu'elle parût dans cet état, n'eut garde de tromper ses espérances, sachant le motif de son voyage.

Dès que l'heure des contredanses fut arrivée,

son cousin Hamilton eut ordre de la mener. Elle fit bien quelques petites façons sur son incommodité; mais se laissant vaincre pour obéir, disait-elle, à la reine, jamais on n'a vu de satisfaction si complète que la sienne.

Nous avons déja remarqué que les plus grands honneurs sont sujets aux plus grands revers. La Monsery, fagotée comme elle était, ne paraissait pas sentir la moindre incommodité dans le mouvement qu'on se donne dans ces sortes de contre-danses; au contraire, comme elle ne craignait que la présence de son mari dans le bonheur dont elle jouissait, elle se dépêchait de danser tant qu'elle pouvait, de peur que son mauvais destin ne la ramenât avant qu'elle n'eût pris sa suffisance. Ce fut donc en se démenant d'une manière si peu discrète, que son oreiller se défit sans qu'elle s'en aperçût, et qu'il tomba dans le beau milieu de la première danse. Le duc de Buckingham, qui la suivait, le ramassa diligemment, l'enveloppa de son juste-au-corps; et contrefaisant les cris d'un enfant nouveau-né, il allait demander une nourrice parmi les filles d'honneur pour le pauvre petit Monsery.

Cette bouffonnerie, jointe à la figure étonnante de la pauvre femme, pensa faire évanouir mademoiselle Stwart; car la princesse de Babylone, après son accident, était efflanquée du côté droit, et toute biscornue de l'autre. Tous ceux qui s'étaient contenus auparavant s'abandonnèrent à l'envie de rire, voyant les éclats que faisait mademoiselle Stwart. Elle était horriblement déconcertée; tout le monde lui faisait des excuses; et la reine, qui riait intérieurement plus que

toutes les autres, fit semblant de trouver mauvais qu'on se donnât cette liberté.

Tandis que mademoiselle d'Hamilton et madame Whittnell tâchaient de radouber la Monsery dans une autre chambre, le duc de Buckingham dit au roi, que s'il était permis de faire un peu d'exercice aussitôt après ses couches, le seul moyen de rétablir madame de Monsery, serait de lui donner sa revanche dès qu'on lui aurait remis son enfant. Ce conseil ne parut pas mauvais, et fut suivi : la reine proposa, dès qu'elle parut, une seconde reprise de contredanses; et madame de Monsery l'ayant acceptée, le remède fit son effet, et ne lui laissa pas seulement le souvenir de cette petite disgrâce.

Tandis que ces choses se passaient à la cour du roi, celle du duc d'Yorck s'était mise en campagne d'un autre côté. Le prétexte de ce voyage était de visiter la province dont il portait le titre; mais l'amour en était le véritable motif. La duchesse s'était gouvernée d'une prudence et d'une sagesse, depuis son élévation, qu'on ne pouvait assez admirer. Ses manières avaient été telles, qu'elle avait trouvé le secret de contenter tout le monde, ce qui semblait encore plus rare que la grandeur de son établissement. Mais après s'être tant fait estimer, elle s'avisa de vouloir être aimée; ou le maudit amour, pour mieux dire, fut assaillir son cœur au travers de la discrétion, de la prudence, et de tous les raisonnements dont elle l'avait environné.

En vain s'était-elle cent fois dit que si le duc avait eu la bonté de lui rendre justice en l'aimant, il lui avait trop fait d'honneur en l'épousant;

que dans les inconstances qui l'entraînaient, c'était à elle à prendre patience, en attendant qu'il plût au ciel qu'il s'en corrigeât; que nul exemple n'était à suivre pour elle, à l'égard des faiblesses qui semblaient l'outrager; mais que les ressentiments étant encore moins permis, il fallait le ramener par une conduite toute différente de celle qu'il avait : en vain, dis-je, s'était-elle soutenue si long-temps par le secours de ces maximes, quelque solide que soit la raison, et quelqu'opiniâtre que soit la sagesse, il est de certaines épreuves que leur longueur rend fatigantes, et dont la sagesse et la raison s'ennuient à la fin.

La duchesse d'Yorck était la femme d'Angleterre du plus grand appétit. Comme c'était un plaisir permis, elle se dédommageait en mangeant de ce qu'elle se retranchait d'ailleurs : c'était aussi quelque chose d'édifiant que de la voir à table. Le duc, au contraire, se livrant sans cesse à de nouvelles fantaisies, se dissipait par ses inconstances, et ne faisait que dépérir, tandis que la pauvre princesse, se nourrissant tout de son mieux, engraissait, que c'était une bénédiction. On ne sait combien les choses auraient resté dans cet état, si l'amour, qui voulait avoir raison d'une conduite si différente de la première, n'eût employé l'artifice aussi-bien que la force pour troubler son repos.

Il mit d'abord en jeu le ressentiment et la jalousie, ces deux mortels ennemis de la tranquillité des cœurs. Une grande créature pâle et décharnée, qu'elle avait prise pour fille d'honneur, devint l'objet de sa jalousie, parce qu'elle

était alors celui des empressements du duc. Elle s'appelait Churchill. L'on ne pouvait comprendre qu'après avoir eu du goût pour madame de Chesterfield, mademoiselle d'Hamilton et la petite Jennings, il en eût pour un visage comme celui-là ; mais bientôt on s'aperçut que quelque chose de plus que cette variété bizarre avait achevé de l'engager à son service.

La duchesse fut indignée d'un choix qui semblait ravaler son mérite beaucoup plus que les autres; et dans le temps que le dépit et la jalousie commençaient à lui donner de l'aigreur, le perfide amour offrait à son intention et à ses ressentiments l'aimable figure du beau Sidney ; et tandis qu'il lui tenait les yeux ouverts sur sa personne, il les fermait sur son esprit. Elle en fut éprise devant que de s'en apercevoir; mais la bonne opinion que Sidney avait de son mérite, ne lui laissa pas long-temps ignorer la gloire de cette conquête ; et pour la rendre plus certaine, ses regards répondirent témérairement à tout ce que ceux de son altesse avaient la bonté de lui dire, pendant que les charmes de sa personne étaient rehaussés de l'éclat que l'ajustement et la parure y pouvaient ajouter.

La duchesse prévoyant les conséquences d'un tel engagement, combattit fort et ferme contre le penchant qui l'entraînait; mais mademoiselle Hubert s'étant mise du côté de ce penchant, la combattit elle-même, et la vainquit. Cette fille s'était insinuée dans sa confiance par un journal de nouvelles, dont elle était pourvue pour toute l'année. La cour et la ville en étaient; du reste, ce n'était pas son affaire qu'elles fussent toujours

véritables ; mais elle prenait soin qu'elles fussent toujours du goût de son altesse. Elle connaissait aussi celui qu'elle avait pour la table, et savait composer ou diversifier les mets qui lui plaisaient. Cela l'avait rendue nécessaire; mais voulant l'être davantage, et s'étant aperçue des airs que Sidney se donnait, comme de ce qui se passait dans le cœur de sa maîtresse au sujet de Sidney, l'adroite Hubert avait pris la liberté de lui dire que ce pauvre garçon n'en pouvait plus d'amour pour elle ; que c'était dommage qu'un homme fait de cette manière, qui ne perdait le respect que parce qu'il ne pouvait plus le garder, se brûlât comme un papillon à la face du public ; qu'on s'en apercevrait bientôt, à moins qu'on n'y mît ordre, et qu'elle était d'avis que son altesse eût pitié de son état de façon ou d'autre. La duchesse lui demanda ce qu'elle voulait dire par en avoir pitié, de façon ou d'autre. « Je « veux dire, madame, répondit Hubert, que si « sa figure vous déplaît, ou que sa passion vous « importune, vous lui donniez son congé ; ou « bien, le retenant à votre service, comme fe- « raient toutes les princesses du monde à votre « place, vous me permettiez de lui donner des « ordres de votre part sur sa conduite, avec quel- « que peu d'espérance, pour l'empêcher de de- « venir fou, en attendant que les moyens se « trouvent de l'informer vous-même de vos vo- « lontés. Quoi ! dit la duchesse, vous me con- « seilleriez, Hubert, vous qui m'aimez, de m'em- « barquer dans un commerce de cette nature, aux « dépens de ma gloire et aux périls de mille in- « convénients. Si ces faiblesses sont quelquefois

« excusables, ce n'est pas dans un rang comme « celui que j'occupe ; et ce serait mal recon- « naître les bontés de celui qui m'élève à ce « rang, que de... Bon, dit la Hubert, ne voit-on « pas qu'il ne vous a épousée que parce qu'il en « était pressé ? la chose faite, je m'en rapporte à « vous, s'il s'est contraint un moment à mar- « quer le changement de son goût par mille in- « constances outrageantes. Ne seriez-vous point « d'humeur à persévérer dans l'indolence et l'hu- « milité, tandis que le duc, après avoir eu les « faveurs ou mérité le refus de toutes les co- « quettes d'Angleterre, galope vos filles d'hon- « neur l'une après l'autre, et met à présent son « ambition et ses desirs à la conquête de cette « haridelle de Churchill ? Quoi ! madame, vos « beaux jours se passeront, dans une espèce de « veuvage, à déplorer vos malheurs, sans qu'il « vous soit permis de vous aider dans les occa- « sions ? Il faudrait être douée d'une patience « bien coriace, ou d'une résignation bien endu- « rante pour cela : je serais vraiment d'avis qu'un « époux qui vous oublie nuit et jour, prétende « que, pour boire et manger de grand appétit, « comme fait, Dieu merci, votre altesse, elle « n'ait plus besoin que de bien dormir. Je suis, « ma foi, sa servante : je vous le répète encore, « madame, il n'y a point de princesse dans l'u- « nivers qui refusât les hommages d'un homme « fait comme Sidney, quand un époux porte les « siens ailleurs. »

Ces raisons n'étaient pas moralement bonnes, si l'on veut ; mais quand elles auraient été plus mauvaises, la duchesse s'y serait rendue, tant

son cœur était d'intelligence avec Hubert pour venir à bout de sa prudence.

Ce commerce s'était établi dans le temps qu'Hubert conseillait à la jeune Temple de ne point songer aux agaceries du beau Sidney. Pour lui, dès qu'il apprit par la confidente Hubert, que la déesse accepterait ses hommages, il ne manqua pas de se munir de circonspection et d'égards pour dépayser le public; mais le public n'est pas si sot qu'on pense.

Comme il y avait trop de surveillants, trop de curieux, et trop de connaisseurs dans une grosse cour résidante au milieu d'une grosse ville, la duchesse, pour ne pas commettre les intérêts de son cœur à tant d'inspections, porta le duc d'Yorck à faire le voyage dont nous avons parlé, tandis que la reine et sa cour étaient à celui de Tunbrige.

Ce parti fut prudent; elle s'en trouva bien, et sa cour ne s'en trouva pas mal, à la réserve de mademoiselle Jennings. Germain n'était pas du voyage; et, selon elle, tout voyage était maudit dont Germain n'était pas. Il était engagé dans une entreprise au-dessus de sa vigueur; c'est-à-dire qu'il avait soutenu la gageure qu'on avait soutenue et gagnée contre le chevalier de Grammont. Il paria cinq cents guinées qu'il ferait vingt milles de grand chemin dans une heure sur le même cheval. Le jour qu'il avait choisi pour cette course était celui que mademoiselle Jennings avait pris pour aller chez le deviu.

Germain avait été plus heureux qu'elle dans son entreprise: il en était sorti victorieux; mais

comme son courage avait fait un effort dans cette épreuve, que son tempérament ne put soutenir, en gagnant la gageure il gagna la fièvre. Elle mit sa délicatesse fort bas : la Jennings s'informait de sa santé; mais c'était tout ce qu'elle osait. Dans les romans modernes, une princesse n'avait qu'à rendre visite à quelque héros abandonné des médecins, pour le guérir dans trois jours; mais comme ce n'était pas mademoiselle Jennings qui avait donné la fièvre à Germain, elle n'était pas sûre de la lui ôter, quand elle eût été sûre qu'on n'eût point censuré, dans une cour maligne, une visite de charité. Ce fut donc sans égard aux inquiétudes qu'elle en pourrait avoir, que la cour partit sans lui; mais elle eut le plaisir de faire voir que tout lui déplaisait dans un voyage qui semblait faire le plaisir de tous les autres.

Talbot en était, et s'étant flatté que l'absence d'un rival dangereux pourrait produire quelque changement en sa faveur, il était attentif à toutes les actions, aux mouvements et aux moindres gestes de la petite Jennings. Il y avait assurément de quoi bien occuper son attention : elle n'était pas faite pour un sérieux de longue durée; son tempérament l'emportait du milieu de ses rêveries les plus distraites, par des saillies de vivacité qui lui faisaient espérer qu'elle oublierait Germain, pour se souvenir que sa tendresse était la première qu'elle eût écoutée. Cependant il se tenait à l'écart avec son amour et ses espérances, estimant qu'il était indigne d'un amant outragé de laisser voir la moindre faiblesse ou le moindre retour pour une ingrate qui l'avait piqué là.

Mademoiselle Jennings, qui, bien loin de songer à ses ressentiments, ne se souvenait seulement pas qu'il l'eût aimée, et n'avait l'esprit rempli que du pauvre malade, en usait avec Talbot comme si de rien n'eût été. C'était à lui qu'elle donnait le plus souvent la main en entrant ou sortant de carrosse : elle causait plus volontiers avec lui qu'avec aucun autre, et faisait sans dessein tout ce qu'il fallait pour persuader à la cour qu'elle était revenue de son penchant pour Germain en faveur de son premier amant.

Il en fut persuadé comme les autres ; et jugeant qu'il était à propos de changer de personnage pour lui faire connaître qu'il n'avait jamais changé de sentiments, il allait lui dire quelque chose de touchant et de bien passionné sur ce sujet. La fortune semblait lui rendre toutes choses favorables pour cette harangue. Il était seul avec elle dans sa chambre ; et pour lui donner plus beau, elle ne cessait de le railler au sujet de mademoiselle Bointon. Elle disait, « qu'on « lui était fort obligé d'être du voyage, tandis que « la pauvre créature s'évanouissait d'amour pour « lui deux fois le jour à Tunbrige. » Ce fut à ce discours que Talbot se crut obligé de commencer celui de ses souffrances et de sa fidélité, lorsque la Temple, un papier à la main, entra dans la chambre de Jennings. C'était une lettre en vers, que milord Rochester avait écrite, quelque temps auparavant, sur les aventures de l'une et de l'autre cour. Il y disait, au sujet de la petite Jennings, « que Talbot avait jeté la ter- « reur parmi le peuple de Dieu par sa taille ; « mais que Germain, comme le petit David,

« avait vaincu le grand Goliath. » Jennings, charmée de cette allusion, lut deux ou trois fois cet endroit, le trouva plus plaisant que Talbot, en rit de tout son cœur dans le commencement; mais prenant un air attendri : Le pauvre petit David! dit-elle avec un profond soupir; et laissant aller sa tête d'un côté pendant cette petite rêverie, quelques larmes coulèrent de ses yeux, qui n'étaient assurément pas pour la défaite du géant. Cela piqua Talbot jusqu'au vif; et se voyant si ridiculement déchu de ses espérances, il sortit brusquement, et fit vœu de ne plus occuper son cœur d'une petite évaporée, dont les manières n'avaient ni rime ni raison; mais il ne tint pas son courage.

Il n'en allait pas si mal pour les autres amants de cette cour; car tout en était plein, et le voyage était fait exprès. Ce n'était que bals et festins sur la route, chasses et promenades pendant les séjours. Les tendres amants songeaient à devenir heureux en chemin faisant, et les beautés qui réglaient leur sort ne leur défendaient pas d'espérer. Sidney faisait sa cour d'une merveilleuse assiduité. La duchesse fit remarquer à monsieur le duc d'Yorck comme il s'attachait à lui depuis quelque temps; son altesse y fit attention, et convint qu'il fallait lui en tenir compte dès la première occasion. Cela arriva bientôt.

Montaigu, dont nous avons fait mention, était écuyer de madame la duchesse. Il avait de l'esprit, était clair-voyant, et passablement malin. Que faire d'un homme de ce caractère auprès de sa personne, dans le train que prenaient

les affaires de son cœur ? On en était embarrassé ; mais le frère aîné de Montaigu s'étant fait tuer tout-à-propos où il n'avait que faire, le duc obtint pour son frère la charge d'écuyer de la reine, qu'il avait eue, et le beau Sidney fut mis en sa place auprès de la duchesse. Tout cela se rencontrait le mieux du monde, et le duc se savait bon gré d'avoir trouvé le secret d'avancer ces deux messieurs à-la-fois, sans qu'il lui en coûtât.

Mademoiselle Hubert applaudissait fort à ces promotions. Elle avait de fréquentes et longues conversations avec Sidney. On le remarqua. Quelques-uns lui firent l'honneur de croire que c'était sur son compte : elle en reçut fort volontiers les compliments. Le duc, qui le crut d'abord, ne cessait de faire remarquer à la duchesse la bizarrerie du goût de certaines personnes, et comment le garçon d'Angleterre le mieux fait s'était coiffé d'un visage à faire peur.

La duchesse avoua que les goûts étaient bien différents, et lui dit qu'il en parlait fort à son aise, lui qui venait de choisir la belle Hélène pour sa maîtresse. Je ne sais si cette plaisanterie l'avait fait rentrer en lui-même ; mais il est constant qu'il commençait à n'avoir plus les mêmes empressements pour la Churchill, et peut-être eût-il abandonné cette poursuite, sans l'aventure qui lui donna pour elle un goût tout nouveau.

On était de séjour dans un pays ouvert et plein. Quand on tourne en Angleterre, ce sont des plaines de gazon le plus vert et le plus uni

du monde. La duchesse y voulut voir courir des lévriers. Elle était en carrosse, et toutes les dames à cheval. Chacune de ces dames avait son écuyer à ses côtés. Il était bien raisonnable que leur maîtresse eût le sien. Il était à sa portière, qui payait merveilleusement de mine, s'il ne fournissait pas beaucoup à la conversation.

Le duc était auprès de mademoiselle Churchill, non pas à lui conter fleurettes, mais à la gronder de ce qu'elle était mal à cheval. C'était la créature du monde la plus paresseuse; et quoique les filles d'honneur soient d'ordinaire les princesses de la cour les plus mal montées, comme on la voulait distinguer, à cause de sa faveur, on l'avait mise sur un cheval assez joli, mais un peu vif. Elle se serait bien passée de cette distinction

L'embarras et la crainte avaient augmenté sa pâleur naturelle; et dans cet état, sa contenance achevait d'en dégoûter le duc, lorsque son cheval, qui en voulait joindre d'autres, se mit au galop malgré qu'elle en eût; et s'échauffant à mesure qu'elle faisait des efforts pour le retenir, il partit enfin à toutes jambes, s'imaginant qu'on le faisait courir contre le cheval de son altesse.

Mademoiselle Churchill chancela, fit quelques cris, et tomba. La chute ne pouvait être que rude dans un mouvement si rapide; cependant elle lui fut favorable de toutes les manières; car, sans se faire aucun mal, elle démentit tout ce que son visage avait fait juger du reste. Le duc mit pied à terre pour la secourir. Elle était tellement étourdie qu'elle n'avait garde de songer à la bienséance dans cette occasion;

et ceux qui s'empressèrent autour d'elle la trouvèrent encore dans une situation assez négligée. Ils ne pouvaient croire qu'un corps de cette beauté fût de quelque chose au visage de mademoiselle Churchill. Depuis cet accident, on s'aperçut que les soins et la tendresse du duc ne firent qu'augmenter; et l'on s'aperçut, sur la fin de l'hiver, qu'elle n'avait pas tyrannisé ses desirs, ni fait languir son impatience. Les deux cours revinrent à-peu-près dans le même temps, également satisfaites de leurs voyages; la reine attendit pourtant en vain le succès qu'elle en avait espéré.

Ce fut à-peu-près dans ce temps que le chevalier de Grammont reçut une lettre de la marquise de Saint-Chaumont sa sœur, par laquelle on l'avertissait qu'il ne tenait qu'à lui de revenir, le roi l'ayant trouvé bon. Il l'aurait trouvé fort bon aussi dans un autre temps, quelques charmes que la cour d'Angleterre eût pour lui; mais dans l'état où son cœur se trouvait alors, il ne pouvait s'y résoudre.

Il était revenu de Tunbrige mille fois plus amoureux que jamais. Il avait, pendant cet agréable voyage, vu tous les jours mademoiselle d'Hamilton, soit dans les marais du sombre Pekam, soit dans les promenades délicieuses du riant Summershill, ou bien dans les divertissements qui régnaient chaque jour chez la reine; et soit qu'il l'eût vue à cheval, qu'il l'eût entendue, ou qu'il l'eût vue danser, il lui semblait bien que dans ces lieux, ou dans tous ces états, le ciel n'avait rien formé de plus digne d'un homme d'esprit et de bon goût. Le moyen

donc de songer à s'en éloigner? C'est ce qui lui paraissait absolument impraticable; cependant comme il voulut se faire quelque mérite auprès d'elle de ce qu'il abandonnait pour ne bouger d'auprès de ses charmes, il lui montra la lettre de madame sa sœur; mais cette confidence ne tourna pas comme il l'avait prétendu.

Mademoiselle d'Hamilton, en premier lieu, le félicita sur son rappel. Elle le remercia très-humblement du sacrifice qu'il voulait bien lui faire; mais comme ce témoignage de tendresse passait les bornes de la simple galanterie, quelque sensible qu'elle y pût être, elle n'avait garde d'en abuser. Il eut beau protester qu'il aimait mieux mourir que de s'éloigner de ses appas, ses appas protestèrent qu'ils ne le reverraient de leur vie s'il ne partait incessamment. Il fallut bien obéir. On lui permit de se flatter que ces ordres ne partaient point de l'indifférence, quelque durs qu'ils parussent; qu'on serait toujours plus aise de son retour, que d'un départ que l'on pressait tant; et mademoiselle d'Hamilton ayant bien voulu lui donner les assurances qui dépendaient d'elle, qu'il trouverait les choses en l'état qu'il les laissait à l'égard de ses sentiments, il fit son paquet, ne songeant qu'à revenir, tandis qu'il prenait congé de tout le monde pour partir.

CHAPITRE IV.

Plus le chevalier de Grammont approchait de la cour de France, plus il regrettait celle d'Angleterre. Ce n'est pas qu'il ne s'attendît à un accueil gracieux, aux pieds d'un maître dont on ne méritait pas impunément la colère, mais aussi qui savait pardonner d'une manière à faire sentir tout le prix de la grâce où l'on rentrait.

Mille pensées différentes l'occupaient en courant la poste: tantôt c'était la joie que ses parents et ses amis auraient de le revoir, tantôt c'étaient les félicitations et les embrassades de ceux qui n'étant ni l'un ni l'autre, ne laisseraient pas de l'accabler d'empressements importuns; mais tout cela ne lui passait que légèrement par la tête: car un homme bien amoureux se fait un scrupule de s'arrêter à d'autres pensées qu'à celles de l'objet aimé. C'étaient donc les tendres souvenirs de ce qu'il laissait à Londres, qui l'empêchaient de songer à Paris, et c'étaient les tourments de l'absence qui l'empêchaient de sentir ceux des mauvais chemins et des mauvais chevaux. Son cœur protestait à mademoiselle d'Hamilton, entre Montreuil et Abbeville, qu'il ne s'en éloignait avec vitesse que pour la revoir plus tôt. Ensuite, par une courte réflexion, comparant le regret qu'il avait eu sur cette même route, en quittant la France pour

l'Angleterre, avec celui qu'il sentait alors de quitter l'Angleterre pour la France, il trouvait le dernier beaucoup moins supportable que l'autre.

C'est ainsi que s'amuse un cœur tendre par les chemins; ou, pour mieux dire, c'est ainsi qu'un écrivain frivole abuse de la patience du lecteur, ou pour étaler ses propres sentiments, ou pour allonger quelque ennuyeux récit; mais à dieu ne plaise que cela nous regarde, nous qui faisons profession de ne coucher dans ces Mémoires que ce que nous tenons de celui même dont nous écrivons les faits et les dits.

Qui jamais, excepté l'écuyer Feraulas, a pu tenir compte des pensées, des soupirs, et du nombre d'exclamations que son illustre maître faisait par-tout? Pour moi, je ne me serais jamais avisé de croire que l'attention du comte de Grammont, si vive aujourd'hui pour les inconvénients et les périls, lui eût permis autrefois de faire de tendres raisonnements sur la route, s'il ne me dictait à présent ce que j'écris.

Mais suivons-le dans Abbeville. Le maître de la poste était son ancienne connaissance. Son hôtellerie était la mieux fournie qu'il y eût entre Calais et Paris; et le chevalier de Grammont, en mettant pied à terre, dit à Termes qu'il avait envie d'y boire un coup en attendant que leurs chevaux fussent prêts. Il était près de midi. Depuis la nuit précédente qu'ils étaient débarqués, jusqu'à ce moment, ils n'avaient pas mangé. Termes, louant le seigneur de ce que des sentiments humains l'emportaient cette fois sur l'inhumanité de son impatience ordinaire, le con

firma tant qu'il put dans des sentiments si raisonnables.

Ils furent surpris, en entrant dans la cuisine, où le chevalier rendait volontiers sa première visite, de voir six broches chargées de gibier devant le feu, et l'appareil d'un festin magnifique par toute la cuisine. Le cœur de Termes en tressaillit. Il donna sous main ordre de déferrer quelques-uns des chevaux, pour n'être pas arraché de ce lieu sans repaître.

Bientôt une foule de violons et de haut-bois, suivie des galopins de la ville, entra dans la cour. L'hôte, à qui l'on demandait raison de tant de préparatifs, dit à monsieur le chevalier de Grammont, que c'était pour la noce d'un gentilhomme des plus riches des environs avec la plus belle fille de toute la province; que le repas se faisait chez lui; qu'il ne tiendrait qu'à sa grandeur de voir bientôt arriver les mariés de la paroisse, puisque la musique était déja venue. Il en jugea bien; car à peine achevait-il de parler, que trois grands corbillards, comblés de laquais grands comme des Suisses, et chamarrés de livrées tranchantes, parurent dans la cour, et débarquèrent toute la noce. Jamais on n'a vu la magnificence campagnarde si naturellement étalée. Le clinquant rouillé, les passements ternis, les tafetas rayés, de petits yeux et de grosses gorges brillaient par-tout.

Si le premier coup-d'œil du spectacle surprit le chevalier de Grammont, le second n'étonna pas moins le fidèle Termes. Le peu qui paraissait du visage de la mariée n'était pas sans éclat; mais on ne pouvait porter aucun jugement sur

le reste. Quatre douzaines de mouches, et dix serpentaux de chaque côté, qu'on avait faits de ses cheveux, en dérobaient la vue ; mais ce fut le nouvel époux qui mérita l'attention du chevalier de Grammont.

Il était aussi ridiculement paré que les autres, à la réserve d'un juste-au-corps de la plus grande magnificence et du meilleur goût du monde. Le chevalier de Grammont, en s'approchant de lui pour examiner de près son habit, se mit à louer la broderie de son juste-au-corps. Le marié tint cet examen à grand honneur, et lui dit qu'il avait acheté ce juste-au-corps cent cinquante louis, du temps qu'il faisait l'amour à madame sa femme. « Vous ne l'avez donc pas fait faire « ici ? lui dit le chevalier de Grammont. Bon! « lui répondit l'autre : Je l'ai d'un marchand de « Londres, qui l'avait commandé pour un mi- « lord d'Angleterre. » Le chevalier de Grammont, qui sentait le dénouement de l'aventure, lui demanda s'il reconnaîtrait bien le marchand. « Si je le reconnaîtrais ? Ne fus-je pas obligé « de boire avec lui toute la nuit à Calais pour en « avoir bon marché ? » Termes s'était absenté dès que ce juste-au-corps avait paru, sans pourtant s'imaginer que ce maudit marié dût en entretenir son maître.

L'envie de rire et l'envie de faire pendre le seigneur Termes partagèrent quelque temps les sentiments du chevalier de Grammont : mais l'habitude de se laisser voler par ses domestiques, jointe à la vigilance du coupable, à qui son maître ne pouvait reprocher d'avoir dormi dans son service, le portèrent à la clémence ; et

cédant aux importunités du campagnard, pour confondre son fidèle écuyer, il se mit à table lui trente-septième.

Quelques moments après, il dit aux gens de la maison de faire monter un gentilhomme nommé Termes. Il vint, et dès que le maître de la fête le vit, il se leva de table, et, lui tendant la main : « Touchez là, notre ami, lui dit-il ; « vous voyez que j'ai bien conservé le juste-au- « corps que vous aviez tant de peine à me « vendre, et que je n'en fais pas un mauvais « usage. »

Termes s'étant fait un front d'airain, fit semblant de ne le pas connaître, et se mit à le repousser assez brutalement. « Oh ! parbleu, lui « dit l'autre, puisqu'il m'a fallu boire avec vous « pour conclure le marché, vous me ferez raison « de la santé de madame la mariée. » Le chevalier de Grammont, qui le vit tout déconcerté, malgré son effronterie, lui dit en le regardant civilement : « Allons, monsieur le marchand « de Londres, mettez-vous là, puisqu'on vous « en prie de si bonne grâce ; nous ne sommes pas « tant à table qu'il n'y ait encore place pour un « aussi honnête homme que vous. » A ces mots, trente-cinq des conviés se mirent en mouvement pour recevoir ce nouveau convié. Il n'y eut que le siége de l'épouse, qui par bienséance demeura fixe ; et l'audacieux Termes ayant bu la première honte de cet évènement, s'y prenait d'une manière à boire tout le vin de la noce, si son maître ne se fût levé de table comme on ôtait vingt-quatre potages pour servir autant d'entrées.

Il n'y avait pas d'apparence de retenir jusqu'à la fin du repas de noces un homme qui paraissait si pressé : mais tout fut debout quand il sortit de table, et tout ce qu'il put obtenir du marié, fut que toute la noce ne le conduirait pas jusqu'à la porte de l'hôtellerie. Termes eût voulu qu'ils ne l'eussent point quitté jusqu'à la fin du voyage, tant il craignait de se trouver tête-à-tête avec son maître.

Il y avait déja quelque temps qu'ils étaient sortis d'Abbeville, et qu'ils couraient dans un profond silence. Termes, qui s'attendait bien à le voir rompre dans peu de temps, n'était en peine que de la manière; savoir, si son maître l'attaquerait par un torrent d'injures mêlées de certaines épithètes qui pouvaient lui convenir, ou si, se servant de quelque outrageante ironie, l'on emploierait toutes les louanges qui seraient le plus capables de le confondre. Mais voyant, au lieu de tout cela, qu'on s'obstinait à ne lui rien dire, il crut qu'il valait mieux prévenir la harangue qu'on méditait, et d'y laisser rêver plus long-temps : et s'armant de toute son effronterie : « Vous voilà bien en colère, monsieur, « lui dit-il, et vous croyez avoir raison? mais « je me donne au diable si vous n'avez tort dans « le fond. »

« Comment, traître! dans le fond? dit le che- « valier de Grammont: c'est donc parce que je « ne te fais pas rouer, comme tu l'as depuis « long-temps mérité? Voilà-t-il pas, dit Termes, « toujours de l'emportement, au lieu d'entendre « raison. Oui, monsieur, je vous soutiens que « ce que j'en ai fait était pour votre bien. Et le

« sable mouvant n'était-il pas pour mon service? « dit le chevalier de Grammont. Patience, s'il « vous plaît, poursuivit l'autre. Je ne sais com- « ment diable ce nigaud de marié s'est rencontré « chez les gens de la douane quand on visita ma « valise à Calais : mais ces cocus-là se fourrent « par-tout. Dès qu'il vit votre juste-au-corps, il « en devint amoureux. Je vis bien dès-là que « c'était un sot, car il était à deux genoux de- « vant moi pour l'acheter. Outre qu'il était tout « froissé de la valise, la sueur du cheval l'avait « tout taché par-devant, et je ne sais comment « diable il a fait pour raccommoder tout cela : « mais tenez-moi pour un excommunié, si vous « l'eussiez jamais voulu mettre. Conclusion, il « vous revenait à cent quarante louis ; et voyant « qu'on n'en offrait cent cinquante: mon maître, « dis-je, n'a pas besoin de cette oriflamme pour se « distinguer au bal; et quoiqu'il eût beaucoup « d'argent quand je l'ai quitté, que sais-je s'il « en aura quand je le reverrai? Cela dépend du « jeu. Bref, monsieur, je vous en fais donner « dix de plus qu'il ne vous coûte : c'est un profit « tout clair. Je vous en tiendrai compte, et vous « savez que je suis bon pour cette somme. Dites « à présent, en auriez-vous eu la jambe mieux « faite au bal, d'être paré de ce diable de juste- « au-corps qui vous aurait donné la même mine « qu'à ce marié de village à qui nous l'avons « vendu? et cependant il faut voir comme vous « tempêtiez à Londres quand vous l'avez cru « perdu : les beaux contes que vous avez faits « au roi du sable mouvant, et quelle chienne de « mine vous avez faite quand vous vous êtes

« douté que ce pied-plat le portait à sa noce ! »

Que répondre à tant d'impudence? S'il écoutait l'indignation, le roner de coups, ou le chasser, était le traitement le plus favorable que son maître lui devait : mais il en avait besoin pour le reste de son voyage, et dès qu'il fut à Paris, il en eut besoin pour son retour.

Le maréchal de Grammont ne sut pas plus tôt son arrivée, qu'il le fut trouver chez son baigneur; et les premières embrassades s'étant passées de part et d'autre : « Chevalier, lui dit le « maréchal, combien avez-vous mis à venir de « Londres ici? car Dieu sait comme vous allez « en pareille rencontre. » Le chevalier de Grammont lui dit qu'il y avait trois jours qu'il était en chemin; et pour s'excuser de cette médiocre diligence, il se mit à lui conter son aventure d'Abbeville. « Cela est fort plaisant, lui dit « monsieur son frère : mais ce qu'il y a de plus « plaisant, c'est qu'il ne tiendra qu'à vous de « trouver encore votre juste-au-corps à table, « car on la tient longue dans une noce de pro- « vince : et là-dessus prenant un air tout sérieux, « il lui dit qu'il ne savait pas qui lui conseillait « un retour inopiné pour gâter ses affaires : mais « qu'il avait ordre du roi de lui dire qu'il n'avait « qu'à s'en retourner sans se présenter à la cour. « Il lui dit ensuite qu'il ne pouvait s'empêcher « d'admirer son impatience, après avoir si bien « fait jusque-là, lui qui connaissait assez le « roi pour être instruit qu'il fallait, pour mériter « sa grâce, attendre qu'elle vînt purement de sa « bonté. »

Le chevalier montra pour sa justification la

lettre de madame de Saint-Chaumont, et lui dit qu'il se serait bien passé du soin qu'on avait pris de lui mander une fausse nouvelle pour le faire partir comme un cravate de bois. « Autre « imprudence, lui dit le maréchal : et depuis « quand notre sœur est-elle secrétaire d'état ou « des commandements, pour que le roi se soit « servi d'elle pour vous signifier ses volontés? « Voulez-vous savoir le fait? Il y a quelque « temps qu'il dit à madame le refus que vous « aviez fait de la pension que vous offrait le roi « d'Angleterre. Il parut content de la manière « dont Comminges l'informa que la chose s'était « faite, et témoigna qu'il vous en savait gré. « Madame prit tout cela pour un ordre de rappel. « La Saint-Chaumont, qui n'a pas à beaucoup « près le jugement aussi merveilleux qu'elle se « l'imagine, s'est pressée de vous expédier ce « bel ordre de sa main. Pour achever, madame « dit hier, au dîner du roi, que vous seriez inces- « samment ici, et le roi m'ordonna l'après- « dînée de vous renvoyer incessamment, d'abord « que vous seriez arrivé. Vous voilà, retournez- « vous-en. »

Cet ordre aurait peut-être paru dur au chevalier de Grammont dans un autre temps : mais, dans la disposition présente de son cœur, il eut bientôt pris son parti. Rien ne lui faisait peine que l'officieux avis qui l'avait obligé de quitter la cour d'Angleterre; et, tout consolé de ne point voir celle de France avant son départ, il pria le maréchal d'obtenir seulement un délai de quelques jours pour recueillir quelque argent du jeu qu'on lui devait. Il obtint cette grâce, à condition qu'il sortirait de Paris.

Il choisit Vaugirard pour sa retraite. Ce fut là qu'arrivèrent certaines aventures dont il a fait le récit si souvent, et d'une manière si divertissante, que ce serait fatiguer le lecteur que de les retoucher. Ce fut là qu'il rendit le pain bénit d'une manière si solennelle, que ne restant pas assez de Suisses à Versailles pour garder la chapelle, Vardes fut obligé d'avouer au roi qu'on les avait envoyés au chevalier de Grammont qui rendait le pain bénit à Vaugirard. Là se passa cette scène merveilleuse qui donna la première atteinte à la réputation du grand Saucourt, lorsque, dans un tête-à-tête avec la fille du jardinier, on sonna si souvent du cor, signal dont ils étaient convenus pour empêcher ces surprises, que ces fréquentes alarmes désarmèrent les empressements du nommé Saucourt, et rendirent inutile le rendez-vous qu'on lui procurait avec la plus jolie grisette des environs. Ce fut encore durant son séjour à Vaugirard qu'il fut voir mademoiselle de l'Hôpital à Issy, pour s'éclaircir si l'indiscret bruit de la ville ne se trompait point sur un commerce de robe dont on l'accusait. Ce fut là qu'arrivant à l'improviste, le président de Maisons se réfugia dans un cabinet avec tant de précipitation, que la moitié de son manteau resta dehors lorsqu'il s'enferma, tandis que le chevalier de Grammont, qui s'en aperçut, fit souffrir mort et passion à ces pauvres amants par une longueur de visite excessive pour le désordre qu'elle causait.

Ses affaires finies, il partit. L'amour le guidait. Termes redoubla de vigilance sur la route. Les chevaux se trouvaient prêts à chaque poste,

dans un moment. Les vents et les marées secondèrent son impatience dès qu'il en eut besoin, et il revit Londres avec transport. La cour fut surprise et charmée de son prompt retour. Personne ne s'avisa de lui témoigner du regret de la nouvelle disgrâce qui le ramenait, tant il faisait voir qu'il en était consolé. Mademoiselle d'Hamilton ne lui voulut aucun mal de la promptitude dont il obéissait au roi son maître.

Les affaires de la cour n'avaient pas eu le temps de changer de face pendant une si courte absence : mais elles en changèrent bientôt après son retour ; c'est-à-dire, les affaires d'une cour qui jusque-là n'en avait pas eu de plus sérieuses que celles de l'amour et des plaisirs.

Le duc de Montmouth, fils naturel de Charles II, parut en ce temps-là dans la cour du roi son père. Ses commencements ont eu tant d'éclat, son ambition a causé des évènements si considérables, et les particularités de sa fin tragique sont encore si récentes, qu'il serait inutile d'employer d'autres traits pour donner une idée de son caractère. Il paraît par-tout tel qu'il était dans sa conduite, téméraire dans ses entreprises, incertain dans l'exécution, et pitoyable dans ces extrémités où beaucoup de fermeté doit au moins répondre à la grandeur de l'attentat.

Sa figure et les grâces extérieures de sa personne étaient telles, que la nature n'a peut-être jamais rien formé de plus accompli. Son visage était tout charmant. C'était un visage d'homme, rien de fade, rien d'efféminé, cependant chaque trait avait son agrément et sa délicatesse particulière : une disposition merveilleuse pour toutes

sortes d'exercices, un abord attrayant, un air de grandeur, enfin tous les avantages du corps parlaient pour lui : mais son esprit ne disait pas un petit mot en sa faveur. Il n'avait de sentiments que ce qu'on lui en inspirait ; et ceux qui d'abord s'insinuèrent dans sa familiarité, prirent soin de ne lui en inspirer que de pernicieux. Cet extérieur éblouissant fut ce qui frappa d'abord. Toutes les bonnes mines de la cour en furent effacées, et toutes les bonnes fortunes à son service. Il fit les plus chères délices du roi ; mais il fut la terreur universelle des époux et des amants. Cela ne dura pourtant pas : la nature ne lui avait pas donné tout ce qu'il faut pour s'emparer des cœurs, et le beau sexe s'en aperçut.

Madame de Cléveland bouda contre le roi, de ce que les enfants qu'elle avait de lui ne paraissaient que de petits magots auprès de ce nouvel Adonis. Elle en était d'autant plus choquée, qu'elle se vantait de pouvoir passer pour la mère des Amours en comparaison de sa mère. On se moqua de ses reproches, il y avait quelque temps qu'elle n'était plus en droit d'en faire ; et comme cette jalousie paraissait plus mal fondée que toutes celles qu'elle avait affectées, personne n'applaudit à ce ressentiment ridicule. Il fallut faire un autre personnage pour inquiéter le roi : c'est pourquoi, cessant de s'opposer à la tendresse extrême qui l'aveuglait pour ce fils, elle se mit à l'adopter dans la sienne par mille louanges, par mille sortes d'admirations, et par des caresses qui ne faisaient que croître et embellir. Comme elles étaient publiques, elle prétendait

qu'elles devaient être sans conséquence : mais on la connaissait trop pour s'y méprendre. Le roi n'était plus jaloux d'elle : mais comme le duc n'était pas dans un âge à être insensible aux vivacités d'une femme faite comme elle, il crut qu'il fallait le retirer d'auprès de cette prétendue belle-mère, pour sauver son innocence du crime, ou du moins du scandale. Ce fut donc pour cet effet qu'on le maria de si bonne heure.

Une héritière de cent mille liv. de rente, en Écosse, s'offrit tout à propos. Elle était pleine d'agréments, et son esprit avait tous ceux qui manquaient au beau Montmouth.

De nouvelles fêtes célébrèrent ce mariage. On ne pouvait mieux faire sa cour qu'en s'y distinguant ; et tandis que ces réjouissances mettaient en mouvement la magnificence et la galanterie, les anciens engagements en étaient par-tout réveillés, et de nouveaux s'établissaient.

La belle Stwart, alors au suprême degré de son éclat, attirait tous les yeux ou tous les respects. La duchesse de Clèveland voulut du moins l'effacer par le secours des pierreries dont elle s'était couverte à cette fête : mais ce fut inutilement. Son visage était un peu défait par le commencement d'une troisième ou quatrième grossesse, que le roi voulut bien prendre encore sur son compte. Pour le reste de sa figure, il n'y avait pas de quoi soutenir l'air et la grâce de mademoiselle Stwart.

C'était bien pendant ce dernier effort de sa beauté qu'elle eût été reine d'Angleterre, si le roi n'eût été moins libre encore pour disposer de sa main qu'il ne l'était pour donner son cœur ;

mais ce fut alors que le duc de Richemont fit vœu de l'épouser ou de mourir.

Quelques mois après la célébration de ces noces, Killegrew n'ayant rien de mieux à faire alors, devint amoureux de madame de Shrewsbury; et comme madame de Shrewsbury n'était point engagée par un grand hasard, cette affaire fut bientôt réglée. Personne ne se mit en tête de troubler un commerce qui n'intéressait personne; mais Killegrew s'avisa de le troubler lui-même. Ce n'est pas que son bonheur ne lui parût tel qu'il se l'était imaginé. L'habitude ne le dégoûtait point d'une possession digne d'envie: mais il s'étonna qu'on ne lui en portât point, et trouva mauvais qu'une telle fortune ne lui donnât point de rivaux.

Il avait beaucoup d'esprit et beaucoup plus d'éloquence : c'était en pointe de vin qu'elle était la plus vive, et c'était d'ordinaire pour peindre en détail les secrètes beautés et les charmes les moins visibles de la Shrewsbury, que cette éloquence se donnait carrière : plus de la moitié de la cour en savait bien autant que lui sur ce sujet.

Le duc de Buckingham était un de ceux qui n'en pouvaient juger que par les apparences, et, selon lui, les apparences ne promettaient pas tout ce que les exagérations de Killegrew voulaient persuader. Comme cet amant indiscret était un de ceux qui dînaient d'ordinaire avec le duc de Buckingham, il avait tout le temps d'étaler sa rhétorique sur ce beau sujet; car on se mettait alors à table sur les quatre heures, pour n'en sortir que vers l'heure de la comédie.

Le duc de Buckingham, éternellement rebattu des descriptions du mérite de madame de Shrewsbury, voulut s'éclaircir des faits par lui-même. Dès qu'il l'eut entrepris, il en eut le cœur net; et s'imaginant trouver qu'on n'en avait rien dit de trop, ce commerce s'établit d'une manière à ne pas faire croire qu'il pût être de durée, vu la légèreté de l'un et de l'autre, et la vivacité dont ils avaient commencé : cependant nul engagement n'a duré si long-temps en Angleterre.

L'imprudent Killegrew, qui n'avait pu se passer de rivaux, fut obligé de se passer de maîtresse. Il le porta fort impatiemment; mais loin d'écouter ses premières plaintes, la Shrewsbury fit semblant de ne le pas connaître. Il ne fut pas à l'épreuve d'un pareil traitement; et sans songer qu'il s'était attiré sa disgrâce, toute son éloquence se déchaîna contre madame de Shrewsbury. Ses invectives l'attaquèrent depuis la tête jusqu'aux pieds : il fit une peinture affreuse de sa conduite, et travestit en défauts les charmes qu'il venait de célébrer en sa personne. On l'avertit sous main des inconvénients que pouvaient lui attirer ses déclamations. Il se moqua de l'avis, poussa sa pointe, et ne s'en trouva pas bien.

Comme il sortait de Saint-James après le coucher du duc, on poussa trois coups d'épée dans sa chaise, dont l'un lui perça le bras de part en part. Ce fut alors qu'il connut le péril où son intempérance de langue le jetait, après lui avoir ôté la Shrewsbury. Ses assassins s'étaient sauvés à travers le parc, ne doutant pas qu'il ne fût expédié.

Killegrew crut qu'il serait inutile de se plaindre. Quelle justice espérer d'un attentat dont il n'avait aucune preuve que ses blessures? Que s'il faisait quelques poursuites fondées sur les apparences et les conjonctures, il ne douta point qu'on n'eût recours aux moyens les plus courts de les interrompre, et qu'on ne le manquerait pas une seconde fois. Ainsi voulant mériter sa grâce de ceux qui l'avaient fait assassiner, il mit fin à ses satires, et ne souffla pas le mot de son aventure. Le duc de Buckingham et la Shrewsbury furent long-temps heureux et tranquilles; jamais elle n'avait été si long-temps constante, et jamais il n'avait eu tant d'égards en aimant.

Cela dura jusqu'à ce que milord Shrewsbury, qui ne s'était jamais ému des déréglements de madame sa femme, se mît en tête de trouver à redire à ce dernier commerce. Il était public, à la vérité; mais il paraissait moins déshonorant pour elle que tous les autres. Le pauvre Shrewsbury, trop honnête homme pour s'en plaindre à madame, voulut pourtant satisfaire son honneur. Il fit appeler le duc de Buckingham; et le duc de Buckingham, pour réparation d'honneur, l'ayant tué, demeura paisible possesseur de cette fameuse Hélène. Cela choqua d'abord le public; mais le public s'accoutume à tout, et le temps fait apprivoiser la bienséance et même la morale. La reine était à la tête de ceux qui se récriaient contre un scandale si public et un si horrible désordre, et qui se révoltait contre l'impunité d'une action si criante. Comme la duchesse de Buckingham était une petite ragote à-peu-près de sa figure, qui n'avait jamais eu

d'enfants, et que son époux abandonnait pour une autre, cette espèce de parallèle entre leurs fortunes intéressait la reine pour elle; mais ce fut inutilement: personne n'y fit attention, et les mœurs du siècle allèrent leur train, tandis qu'elle s'efforçait de leur susciter pour ennemis la nation sérieuse des politiques et des dévots.

Le sort de cette princesse avait d'assez tristes vues par de certains côtés: les égards du roi pour elle avaient de belles apparences; mais c'était tout: elle sentait bien que la considération qu'on avait pour elle s'effaçait à mesure que le crédit de ses rivales augmentait; elle voyait que le roi son époux ne se mettait guères en peine d'enfants légitimes, tant que ses maîtresses, toutes charmantes, lui en donneraient d'autres. Comme tout le bonheur de sa vie dépendait uniquement de cette bénédiction, et qu'elle se flattait que le roi la regarderait de meilleur œil, si le ciel daignait la regarder en pitié sur cet article, elle eut recours à toutes les ressources qui sont en vogue contre la stérilité. Les vœux, les neuvaines et les offrandes ayant été tournés de toutes les manières, et n'ayant rien fait, il fallut en revenir aux moyens humains.

Que n'aurait-elle point donné dans cette occasion pour l'anneau que l'archevêque Turpin mit à son doigt, et qui fit courir Charlemagne après lui, comme il avait fait après une de ses concubines, à qui Turpin l'avait ôté après sa mort! Mais il y a long-temps que les seuls talismans qui font aimer, sont les charmes de la

personne aimée, et que les enchantements étrangers ne font rien. Les médecins de la reine, prudents et avisés comme ils le sont par-tout, ayant considéré que les eaux froides de Tunbrige n'avaient pas réussi l'année précédente, conclurent qu'il fallait l'envoyer aux chaudes, c'est-à-dire, aux bains qui sont auprès de Bristol. Ce voyage fut donc arrêté pour la saison prochaine, et dans la confiance d'un heureux succès: ce voyage eût été le plus agréable du monde pour elle, si la plus dangereuse de ses rivales n'eût été nommée des premières pour en être. La Cléveland, étant près alors d'accoucher, cette inquiétude ne la regardait pas; une bienséance inutile l'obligeait à quelques égards. Le public, à la vérité, n'en croyait ni plus ni moins, pour le soin qu'elle avait de s'en cacher; mais sa présence, dans cet état, était un objet trop insultant pour la reine. Mademoiselle Stwart, plus belle que jamais, nommée pour ce voyage, s'y préparait hautement. La pauvre reine n'osait s'y opposer; mais elle n'en espéra plus rien. Que pouvaient les bains ou la faible vertu des eaux contre des charmes qui la détruisaient, ou par ses chagrins, ou par des causes plus propres encore à les rendre inutiles?

Le chevalier de Grammont, à qui tous les plaisirs de la vie n'étaient rien sans la présence de mademoiselle d'Hamilton, ne put se dispenser de suivre la cour. Il était trop nécessaire et trop agréable au roi dans un voyage comme celui-là pour n'en pas être; et de quelque secours que pût être sa conversation dans la soli-

tnde que cause l'absence d'une cour, mademoiselle Hamilton n'avait pas cru devoir consentir qu'il restât à Londres, parce qu'elle n'en bougeait. Il obtint la permission de lui écrire pour lui demander des nouvelles de la cour. Il s'en servit de la manière qu'on peut croire; et ce qu'il disait de ses propres affaires ne laissait guères de place dans ses lettres pour des narrations étrangères, durant le séjour qu'on fit aux bains. Comme l'absence rendait ce séjour ennuyeux à son égard, il se prenait à tout ce qui pouvait engourdir son impatience, en attendant l'heureux moment de son retour.

Il avait beaucoup d'estime pour l'aîné des Hamilton, autant d'estime et beaucoup plus d'amitié pour l'autre; c'était à lui qu'il s'ouvrait le plus confidemment de sa passion et de ses sentiments pour sa sœur. Il savait aussi ses premiers engagements avec sa cousine Whittnell; mais il ignorait le refroidissement survenu dans un commerce dont les commencements avaient été si vifs. Il fut surpris de voir les empressements qu'il marquait dans toutes les occasions pour mademoiselle Stwart. Ils lui parurent au-delà de ces devoirs et de ces respects qu'on rend pour faire sa cour à la maîtresse du prince. Il y fit attention, et ne fut pas longtemps à découvrir qu'il était déja plus épris qu'il ne convenait à sa fortune ou à son repos. Dès qu'il fut bien confirmé dans cette conjoncture par ses remarques, il résolut de prévenir les suites d'un engagement pernicieux de toutes les manières; mais il voulut que l'occasion d'en parler s'offrît d'elle-même.

Cependant tout ce qui pouvait s'appeler divertissement amusait la cour dans des lieux où l'on se saisit de tout pour se désennuyer. Le jeu de boule, qui n'est en France que l'occupation des artisans et des valets, est tout autre chose en Angleterre : c'est l'exercice des honnêtes gens. Il y faut de l'art et de l'adresse ; il n'est d'usage que dans les belles saisons ; et les lieux où l'on joue sont des promenades délicieuses ; on les appelle boulingrins. Ce sont de petits prés en carré, dont le gazon n'est guères moins uni que le tapis d'un billard. Dès que la chaleur du jour est passée, tout s'y rassemble. L'on y joue gros jeu, et les spectateurs y trouvent à parier tant qu'ils veulent.

Le chevalier de Grammont, dès long-temps initié dans les spectacles et les divertissements anglais, avait fait une course de chevaux qui n'avait pas, à la vérité, réussi ; mais il avait au moins le plaisir d'être convaincu par expérience, qu'un bidet fait vingt milles sur le grand chemin en moins d'une heure. Les combats de coqs lui avaient été plus favorables ; et dans tous les paris qu'il avait faits aux boulingrins, le parti qu'il avait soutenu n'avait pas manqué de gagner.

A tous les lieux d'assemblées se trouve d'ordinaire une espèce de cabaret, portant le nom de *pavillon de verdure*, de *salle à festin*, ou de *cabinet de rafraîchissements*. Là, se vendent toutes sortes de liqueurs à l'anglaise, comme vous diriez du cidre, de l'hidromel, de la bière moussante et du vin d'Espagne ; là, les rou-

ques se rassemblent les soirs pour fumer, pour boire, et pour s'éprouver les uns contre les autres; c'est-à-dire, pour tâcher de s'entr'enlever les profits de la journée. Or ces rouques sont proprement ce qu'on appelle *capons* ou *piqueurs* en France, gens qui portent toujours de l'argent pour en offrir à ceux qui perdent au jeu, moyennant une rétribution qui n'est rien pour les joueurs, et qui ne va qu'à deux pour cent à payer le lendemain.

Ces messieurs sont d'une supputation si juste, et d'une prudence si consommée dans toutes sortes de jeux, que personne n'oserait se mesurer avec eux, quand même ils joueraient fidèlement. Ils font d'ailleurs vœu de gagner quatre ou cinq guinées par jour, et de s'en contenter: vœu qu'ils ne rompent presque jamais.

Ce fut au milieu d'une bande de ces rouques qu'Hamilton trouva le chevalier de Grammont, comme il venait y boire un verre de cidre. Ils jouaient à la chance à deux dés; et comme celui qui tient le dé à ce jeu en a tout l'avantage, les rouques avaient fait cet honneur au chevalier de Grammont par préférence; il le tenait encore quand Hamilton arriva. Les rouques, appuyés de leur avantage, poussaient contre lui comme des furies; il topait par-tout. Hamilton pensa tomber de son haut, de voir un homme de son expérience et de ses lumières embarqué dans un combat si peu égal; mais il eut beau l'avertir du péril, tout haut et tout bas, par signes et en français, il méprisa ses avertissements; et les dés, qui portaient César

et sa fortune, firent un miracle en sa faveur. Les rouques furent vaincus pour la première fois; mais ce ne fut pas sans lui donner tous les éloges et toutes les louanges de beau joueur qu'on prodigue à ceux qu'on veut engager pour une autre fois; mais leurs louanges furent perdues, et leurs espérances trompées : cette épreuve lui suffit.

Hamilton contant, au souper du roi, comme il l'avait trouvé témérairement aux mains avec les rouques, et la manière dont la providence l'en avait sauvé; « Ma foi, Sire, dit le chevalier « de Grammont, messieurs les rouques sont dé« confits pour le coup; » et là-dessus il se mit à lui conter le détail de son aventure à sa façon ordinaire; c'est-à-dire, attirant l'attention de tout le monde par le récit d'une bagatelle dont il faisait quelque chose.

Après le souper, mademoiselle Stwart, chez qui l'on jouait, fit venir Hamilton auprès d'elle pour lui faire ce récit. Le chevalier de Grammont crut s'apercevoir qu'on l'écoutait d'une manière assez gracieuse: cela ne fit que le confirmer dans ses premières conjectures; et, l'ayant mené souper chez lui, la conversation s'ouvrit d'abord comme elle faisait presque toujours. « Geor« ges, lui dit-il, n'auriez-vous point besoin d'ar« gent? Je sais que vous aimez le jeu; peut-être ne « vous est il pas aussi favorable qu'à moi. Nous « sommes loin de Londres: voilà deux cents gui« nées, prenez-les; ce sera pour jouer chez ma« demoiselle Stwart.» Hamilton qui ne s'attendait à rien moins qu'à cette conclusion, en fut

un peu déconcerté : « Comment ! avec mademoi-
« selle Stwart ? — Oui, chez elle : Georges, mon
« ami, poursuivit le chevalier de Grammont,
« nous sommes un peu clair-voyants. Vous en
« êtes amoureux, et, si je ne me trompe, elle
« ne s'en offense pas. Mais dites-moi comment
« vous avez pu vous résoudre à vous ôter la pau-
« vre Pekam de l'esprit, pour vous coiffer d'une
« princesse qui ne la vaut peut-être pas, à tout
« prendre, et qui ne pourrait être qu'un traîne-
« potence pour vous, quelque bien qu'elle vous
« voulût. Par ma foi, votre frère et vous, êtes
« deux jolis garçons dans vos choix. Quoi ! dans
« toute la cour vous ne trouvez que les deux
« maîtressos du roi pour en faire les vôtres ? Pour
« le frère aîné, encore passe ; il n'avait pris
« la Castelmaine que quand son maître n'en
« voulait plus, et que la Chesterfield ne vou-
« lait plus de lui ; mais pour vous, que dia-
« ble croyez-vous faire d'une créature dont le
« roi, dans ce moment, est plus fou que jamais ?
« Est-ce parce que cet ivrogne de Richemont
« s'est nouvellement remis sur les rangs, et
« qu'il se porte pour amant déclaré ? Vous ver-
« rez comme il en sera bon marchand ; je sais
« bien ce que le roi m'en a dit.

« Croyez-moi, mon petit ami, point de raille-
« rie avec le maître ; c'est-à-dire, point de lor-
« gnerie avec la maîtresse. J'ai voulu faire l'a-
« gréable en France auprès d'une petite coquette
« dont le roi ne se souciait pas ; vous savez com-
« me il m'en a pris : je conviens qu'on donne
« beau jeu ; mais ne vous y fiez pas ; elles sont

« toutes ravies qu'un homme dont elles ne veu-
« lent rien faire devienne leur esclave de para-
« de, seulement pour grossir l'équipage. Ne
« vaut-il pas mieux passer huit jours incognito
« dans le château de Pekam avec la femme du
« philosophe Whittnell, que de faire dire à la
« gazette d'Hollande : On nous mande de Bris-
« tol qu'un tel est chassé de la cour pour ma-
« demoiselle Stwart, qu'il va faire une campa-
« gne en Guinée sur la flotte que l'on prépare
« pour cette expédition, sous les ordres du prin-
« ce Robert? »

Hamilton, que toutes les vérités de cette ha-rangue frappaient à mesure qu'il y faisait atten-tion, parut comme revenu de quelque songe, après y avoir rêvé quelques moments ; et s'adres-sant à lui d'un air reconnaissant : « Vous êtes,
« lui dit-il, l'homme du monde qui avez l'esprit
« le plus agréable, avec la raison la plus droite
« pour le bien de vos amis. Vous venez de m'ou-
« vrir les yeux ; je commençais à me laisser sé-
« duire le plus ridiculement du monde, entraî-
« né plutôt par de frivoles apparences que par
« un véritable penchant ; je vous ai obligation
« de m'avoir arrêté sur le bord du précipice : je
« vous en ai bien d'autres ; mais pour vous té-
« moigner ma reconnaissance de celle-ci, je
« veux suivre vos conseils, et me mettre en re-
« traite chez la cousine Whittnell, pour m'ôter
« de la tête le reste de ces visions : mais bien
« loin d'y aller incognito, je veux vous y me-
« ner au retour du voyage. Mademoiselle d'Ha-
« milton sera de la partie ; car il est bon de pren-

« dre ses précautions avec un homme qui a beau-
« coup de mérite, et qui dans ces rencontres n'a
« pas trop de bonne foi, du moins s'il en faut
« croire votre philosophe.... Ne vous avisez pas
« d'en croire ce faquin-là, dit le chevalier de
« Grammont; mais dites-moi comment vous vous
« êtes fourré dans la tête d'en vouloir à cette
« grande idole de Stwart? Que diable sais-je?
« dit Hamilton; vous connaissez toutes les en-
« fances dont elle s'occupe. Le vieux Carling-
« ford était un soir chez elle, qui lui montrait
« à se mettre une bougie tout allumée dans la
« bouche, et le grand secret était de l'y tenir
« long-temps par le bout allumé sans qu'elle
« s'éteignît. J'ai, dieu merci, la bouche raison-
« nablement grande; et pour renchérir par-des
« sus son maître, j'y en tins deux tout à-la-fois,
« et fis trois tours de chambre sans qu'elles s'étei-
« gnissent. Tout le monde m'adjugea le prix de
« cette illustre épreuve, et Killegrew soutint
« qu'il n'y avait qu'une lanterne qui pût me le
« disputer. Elle en pensa mourir de rire. Me
« voilà donc dans la familiarité de ses amuse-
« ments. On ne peut disconvenir que ce ne soit
« une figure toute charmante que cette créature-
« là. Depuis que la cour est en campagne, j'ai
« eu cent occasions de la voir que je n'avais
« point eues devant: vous savez que le désha-
« billé du bain est d'une grande commodité pour
« celles qui, sans offenser les bienséances, ne
« sont pas fâchées d'étaler leurs attraits. Ma-
« demoiselle Stwart est tellement persuadée des
« avantages qu'elle a par-dessus toutes les au-

« tres, qu'on ne peut si peu louer quelque fem-
« me de la cour pour de beaux bras et une
« belle jambe, qu'elle ne soit toute prête à le dis-
« puter par la démonstration; et je crois qu'il ne
« serait pas difficile de la mettre nue sans qu'elle
« y fît réflexion, avec un peu d'adresse. Il fau-
« drait après tout être bien insensible, pour que
« ces bienheureuses occasions ne fussent d'au-
« cune conséquence, et ne fissent aucune im-
« pression; outre que la bonne opinion qu'on
« a toujours de soi-même, fait qu'on s'imagine
« qu'une femme est prise, dès qu'elle vous dis-
« tingue par une habitude de familiarité qui
« bien souvent ne veut rien dire. Voilà le fait à
« mon égard. Ma présomption, sa beauté, le poste
« éclatant qui la relève, et mille gracieusetés,
« m'avaient empêché de faire des réflexions;
« mais il faut vous dire aussi pour excuser mon
« impertinence, que la facilité de lui faire les
« plus tendres déclarations en la louant, et les
« confidences qu'elle me faisait sur certaines
« choses qu'elle n'aurait pas trop dû me con-
« fier, auraient été capables d'en éblouir un
« autre.

« Je lui ai donné le plus joli cheval d'An-
« gleterre: vous savez la grâce infinie dont
« elle est à cheval. Le roi, qui n'aime guè-
« res les chasses que celles de l'oiseau, parce
« qu'elle est commode pour les dames, y était,
« ces jours passés, entouré de toutes les beau-
« tés de sa cour. Il partit après un faucon, et
« toute la brillante escadre après lui. Les ju-
« pes de mademoiselle Stwart, qui courait à

« toute bride, effrayèrent son cheval, parce « qu'il voulut bien attendre celui que je mon- « tais, qui était son compagnon. Je fus donc « le seul témoin d'un dérangement dans ses ha- « bits, qui présenta mille beautés nouvelles à « mes regards. J'eus le bonheur de faire des ex- « clamations assez galantes et assez exagérées « sur ce charmant désordre, pour empêcher « qu'elle n'en fût interdite : au contraire, ce sujet « d'admiration a souvent été depuis un sujet de « conversation qui ne paraissait pas lui dé- « plaire.

« Le vieux Carlingford, et ce fou de Grafs, « car il faut bien faire ma confession générale, « ces méchants plaisants donc lui faisaient à « tout bout de champ des contes assez éveillés, « qui ne laissaient pas de passer à la faveur de « quelques vieilles turlupinades, ou de quelques « singeries dans le récit, qui la faisaient rire de « tout son cœur. Pour moi, qui ne sais point de « contes, et qui n'ai pas le talent de les faire va- « loir, quand j'en saurais, j'étais fort embarras- « sé quelquefois qu'elle s'avisait de m'en deman- « der. Je n'en sais point, mademoiselle, lui dis- « je un jour qu'elle me tourmentait. Inventez-en « un, me dit-elle. C'est ce que je sais encore « moins, lui dis-je ; mais je vous conterai, si « vous voulez, un songe fort extraordinaire, « parce qu'il est encore moins vraisemblable que « tous les autres songes n'ont coutume de l'être. « Cela lui donna une curiosité qu'il fallut satis- « faire dans le moment. Je me mis donc à lui « conter que la plus belle créature du monde,

« que j'aimais passionnément, m'était venue « voir la nuit. Je fis alors son portrait à elle-même, en peignant cette beauté merveilleuse; « mais je lui dis que cette divinité m'étant venue trouver avec les plus favorables intentions « du monde, ne s'était point démentie par des « rigueurs inutiles. Ce ne fut pas assez pour la « curiosité de mademoiselle Stwart; il fallut « presque lui faire le détail des bontés que ce tendre fantôme avait eues pour moi, sans qu'elle « en parût surprise ou déconcertée; tant elle était « attentive à cette fiction, tant elle me fit recommencer de fois la description d'une beauté que « je peignais, autant qu'il m'était possible, d'après sa figure, et d'après ce que je m'imaginais des beautés qui ne m'étaient pas connues!

« Voilà ce qui véritablement m'a pensé tourner la tête. Elle voyait bien que c'était d'elle « que je parlais. Nous étions seuls, comme vous « pouvez croire, en lui faisant un tel récit, et « mes yeux faisaient tout de leur mieux pour lui « persuader que c'était elle que je peignais. Je « ne la vis point offensée de cette connaissance, « ni sa pudeur alarmée de la fin d'une aventure « faite à plaisir, et qu'il n'eût tenu qu'à moi de « finir d'une manière encore moins discrète. Cette « audience tranquille me fit donner tête baissée « dans tout ce que les conjonctures avaient de flatteur pour moi. Je ne songeai ni au roi, ni à sa « passion pour elle, ni aux périls d'un tel engagement; enfin je ne sais à quoi diable je songeais: mais je vois bien que si vous n'y aviez « songé pour moi, j'étais capable de me perdre « au milieu de ces folles visions. »

Quelque temps après, la cour revint à Londres, et ce fut depuis ce retour qu'une maligne influence s'étant répandue sur ce qui regardait la tendresse, tout alla de travers dans l'empire amoureux. Le dépit, les soupçons ou la jalousie se mirent en campagne pour désunir les cœurs. Les faux rapports, ensuite la médisance et les tracasseries, achevèrent de tout bouleverser.

La duchesse de Cléveland était accouchée pendant le voyage des bains: jamais elle n'était relevée si belle; cela lui fit croire qu'elle était en état de reprendre ses premiers droits sur le cœur du roi, si elle pouvait paraître avec ce nouvel éclat devant ses yeux. Ses partisans étaient du même avis. On prépara son équipage pour cette expédition; mais la veille du jour qu'elle devait partir, elle vit le jeune Churchill (1), et fut atteinte d'un mal qui s'était déja plus d'une fois opposé aux projets qu'elle avait formés, et dont elle ne s'était jamais défendue que faiblement.

Un homme qui d'enseigne aux gardes se voit élever à cette fortune, a sans doute un grand fonds de prudence quand il se possède assez pour ne pas s'éblouir de son bonheur. Churchill se para donc par-tout de sa nouvelle faveur: la Cléveland, qui ne lui recommandait ni la modération ni la retenue sur aucun chapitre, ne se mit point en peine qu'il fût indiscret. Ainsi ce nouveau commerce faisait tout l'entretien de la

(1) *Aujourd'hui milord Marlborough.*

ville à l'arrivée de la cour : chacun en raisonnait à sa fantaisie ; les uns disaient qu'elle lui avait déja donné la pension de Germain, avec les appointements de Jacob Hall, d'autant que les différents mérites se trouvaient réunis dans le sien : d'autres soutenaient qu'il avait l'air trop indolent et la taille trop effilée, pour soutenir long-temps sa faveur ; mais tous convenaient qu'un homme qui était favori de la maîtresse du roi, et frère de celle du duc, se produisait par de beaux endroits, et ne pouvait manquer de faire fortune. En effet, le duc d'Yorck lui donna bientôt après une charge dans sa maison ; cela était dans l'ordre : mais le roi, qui ne se crut pas obligé de lui faire du bien, parce que madame de Clévelaud lui en voulait beaucoup, lui fit défendre de paraître à la cour.

Le bon prince commençait à être de mauvaise humeur : ce n'était pas sans raison ; il laissait tout le monde en repos dans leur commerce, et cependant on avait souvent l'insolence de troubler le sien. Milord Dorset, premier gentilhomme de sa chambre, venait de lui débaucher la comédienne Nellgouyne. La Cléveland, dont il ne se souciait plus, ne laissait pas de le déshonorer par des inconstances réitérées, par des choix indignes, et le ruinait par des amants à gages. Mais le chagrin le plus sensible de tous était le nouveau refroidissement et les menaces de mademoiselle Stwart. Il y avait long-temps qu'il lui proposait tous les établissements et tous les titres qu'elle aurait agréables, en attendant qu'il pût faire mieux. Elle s'était contentée de les refuser,

sous prétexte du scandale que donnerait une élévation dont l'éclat choquerait le public ; mais depuis qu'on fut de retour, elle prit d'autres airs : tantôt elle voulait se retirer de la cour, pour calmer les inquiétudes éternelles de la reine ; tantôt c'était pour fuir des tentations, par où elle voulait faire entendre que son innocence n'avait pas encore succombé ; enfin c'était continuellement, ou des alarmes, ou quelque humeur chagrine qui désolaient la tendresse du roi.

Comme il ne pouvait s'imaginer à qui diable elle en voulait, il crut qu'il fallait mettre la réforme dans son ménage d'amour, pour voir si ce n'était point la jalousie qui l'inquiétait. Ce fut pour cela qu'après avoir solennellement déclaré qu'il n'aurait plus de commerce avec madame de Cléveland depuis l'affaire de Churchill, il se mit à faire une Saint-Barthélemi de tous les autres menus amusements qu'il avait par-ci par-là dans la ville. Les Nellgouynes, les miss Davis, et la troupe joyeuse des chanteuses et des danseuses des menus plaisirs de sa majesté furent congédiées. Tous ces sacrifices furent inutiles : la Stwart continuait à désespérer le roi ; mais il eut bientôt découvert la véritable cause de ses froideurs.

L'officieuse Cléveland prit ce soin ; elle s'était déchaînée sans réserve, depuis sa disgrâce, contre mademoiselle Stwart, qu'elle en accusait par son impertinence, et contre l'imbécillité du roi, qui, pour une idiote revêtue, la traitait avec tant d'indignité. Comme elle avait encore des créatures dans la confidence du roi, ce fut par

leur moyen qu'elle fut informée de l'état où les nouveaux traitements de mademoiselle Stwart l'avaient réduit; et dès qu'elle eut trouvé ce qu'elle cherchait, elle se rendit dans le cabinet du roi par l'appartement d'un de ses valets-de chambre nommé Chivins. Cette route ne lui était pas inconnue.

Le roi revenait de chez la Stwart de fort mauvaise humeur : la présence de madame de Cléveland le surprit, et ne la diminua pas. Elle s'en aperçut, et l'abordant d'un ton ironique, et d'un sourire d'indignation : « J'espère, dit-« elle, qu'il m'est permis de venir vous rendre « mes hommages, quoique la divine Stwart vous « ait défendu de me voir chez moi. Je ne veux « point vous en faire des reproches, qui seraient « trop indignes de moi; je viens encore moins « excuser des faiblesses que rien ne peut justi-« fier, puisque votre constance pour moi ne me « laisse rien à dire, et que je suis la seule que « vous ayez honorée de votre tendresse, et qui « s'en soit rendue indigne par sa conduite. Je « viens donc ici vous consoler dans l'abattement « où vous ont mis les froideurs ou la nouvelle « chasteté de l'inhumaine Stwart. » A ces mots, un éclat de rire, aussi peu naturel qu'il était insultant et démesuré, mit le comble à son impatience. Il s'était bien attendu que quelque mauvaise raillerie suivrait ce préambule; mais il ne crut pas qu'elle dût prendre ces airs bruyants, vu les termes où ils en étaient; et comme il se préparait à lui répondre : « Non, dit-elle, ne « me sachez point mauvais gré de la liberté que

« je prends de me moquer un peu de la grossié-
« reté dont on vous en impose : je ne puis souf-
« frir qu'une affection si marquée vous rende la
« fable de votre cour, tandis qu'on se moque
« impunément de vous. Je sais que la précieuse
« Stwart vous révoque, sous prétexte de quel-
« que incommodité, peut-être de quelque scru-
« pule de conscience ; et je viens vous avertir
« que le duc de Richemont sera bientôt avec
« elle, s'il n'y est déja. Ne m'en croyez pas,
« puisque ce pourrait être le ressentiment ou
« l'envie qui me le ferait dire. Suivez-moi jus-
« qu'à son appartement, afin que vous n'ajoutiez
« plus de confiance à la calomnie, et que vous
« l'honoriez d'une préférence éternelle, si je
« l'accuse à faux, ou que vous ne soyez plus la
« dupe d'une fausse prude, qui vous fait faire
« un personnage si ridicule. »

En achevant ce discours, elle le prit par la main, comme il était encore tout irrésolu, et l'entraîna vers le logement de sa rivale. Chivins était dans ses intérêts : ainsi la Stwart n'avait garde d'être avertie de la visite, et Babinai dont madame de Cléveland avait fait la fortune, et qui la servait à merveille dans cette occasion, lui vint dire que le duc de Richemont venait d'entrer chez la Stwart. C'était au milieu d'une petite galerie qui conduisait par un dégagement du cabinet du roi à ceux de ses maîtresses. La Cléveland lui donna le bon soir, comme il entrait chez sa rivale, et se retira pour attendre l'issue de cette aventure. Babinai, qui suivait le roi, fut chargé de lui en venir rendre compte.

Il était près de minuit : le roi trouva les femmes-de-chambre de sa maîtresse qui se présentèrent respectueusement à son passage, et lui dirent tout bas que mademoiselle Stwart avait été fort mal depuis qu'il l'avait quittée; mais que s'étant mise au lit, elle reposait, Dieu merci : *C'est ce qu'il faut voir,* dit-il en repoussant celle qui s'était plantée sur son passage. Il trouva véritablement la Stwart couchée ; mais elle ne dormait pas. Le duc de Richemont était assis au chevet de son lit, qui vraisemblablement dormait encore moins. L'embarras des uns, et la colère de l'autre furent tels qu'on se les peut imaginer dans une pareille surprise. Le roi, qui était le moins violent de tous les hommes, témoigna son ressentiment au duc de Richemont dans des termes dont il ne s'était jamais servi. Il en fut interdit, et quelque chose de plus : il voyait son maître et son roi justement irrité. Les premiers transports que la colère inspire dans ces occasions sont dangereux : la fenêtre de mademoiselle Stwart était commode pour une vengeance subite : la Tamise coulait au-dessous; il y jeta les yeux, et voyant ceux du roi plus animés de courroux qu'il ne les en avait crus capables, il fit une profonde révérence, et se retira sans répliquer à une quantité de menaces qui se succédaient.

La Stwart, un peu revenue de sa première surprise, monta sur ses grands chevaux au lieu de se justifier, et dit les choses du monde les plus capables d'aigrir les ressentiments du roi ; que s'il n'était pas permis de recevoir les visites d'un

homme de la qualité du duc de Richemont, avec des intentions qui lui faisaient honneur, c'était être esclave dans un pays libre; qu'elle ne savait aucun engagement qui l'empêchât de disposer de sa main; mais que si cela n'était pas permis dans son royaume, elle ne croyait pas qu'il y eût de puissance capable de l'empêcher de passer en France, et de se jeter dans un couvent pour y chercher la tranquillité dont elle ne pouvait jouir dans sa cour. Le roi, tantôt irrité de colère, tantôt attendri par quelques larmes, et tantôt effrayé de ses menaces, était tellement agité, qu'il ne savait que répondre, ni aux délicatesses d'une créature qui voulait faire la Lucrèce à sa barbe, ni à l'assurance dont elle avait l'effronterie de s'emporter à des reproches. Cependant l'amour, près de triompher de tous ses ressentiments, l'allait mettre à ses genoux pour lui demander pardon de l'injure qu'elle lui faisait, lorsqu'elle le pria de se retirer et de la laisser en repos, du moins pour le reste de cette nuit, sans scandaliser ceux qui l'avaient accompagné ou conduit chez elle, par une longue visite. Cette impertinente prière acheva de l'outrer. Il sortit en la menaçant de ne la plus voir, et fut passer la nuit la moins tranquille qu'il eût passée depuis son rétablissement.

Le lendemain, le duc de Richemont eut ordre de sortir de la cour, et de ne se plus présenter devant le roi; mais il n'avait pas attendu cet ordre; et l'on sut qu'il était parti dès le matin pour sa maison de campagne.

Mademoiselle Stwart voulant prévenir les mauvais tours qu'on pourrait donner à l'aventure de la nuit précédente, fut se jeter aux pieds de la reine. Ce fut là que, faisant le personnage nouveau d'une Madelaine innocente, elle lui demanda pardon de tous les chagrins qu'elle avait pu lui causer; lui dit qu'un repentir continuel l'avait obligée de chercher tous les moyens de se retirer de la cour; que cela l'avait engagée d'éconter le duc de Richemont qui la recherchait depuis long-temps; mais que puisque cette recherche était cause de sa disgrâce, et d'un éclat qui peut-être tournerait au désavantage de sa réputation, elle conjurait sa majesté de la prendre sous sa protection, et d'obtenir du roi qu'elle se mît dans un couvent, pour finir tous les troubles que sa présence causait innocemment à la cour: tout cela fut accompagné d'une honnête quantité de larmes.

C'est un spectacle bien agréable qu'une rivale qui, s'humiliant à vos pieds, demande pardon, et se justifie en même temps. Le cœur de la reine se tourna tout-d'un-coup: ses pleurs accompagnèrent les siens; elle l'embrassa tendrement après l'avoir relevée, lui promit toute sorte de faveur et de protection, ou pour son mariage, ou pour tout autre parti qu'elle voudrait prendre, et la renvoya, résolue d'abord d'y travailler tout de son mieux: mais comme elle avait beaucoup d'esprit, les réflexions qu'elle fit après ce premier mouvement lui firent changer d'avis.

Elle savait que les penchants du roi n'étaient pas capables d'une constance opiniâtre. Elle

jugea que l'absence le consolerait, ou qu'un nouvel engagement effacerait à la fin le souvenir de mademoiselle Stwart; et que puisqu'elle ne pouvait éviter de se voir une rivale, il valait encore mieux que ce fût elle, dont la sagesse et la vertu venaient d'éclater par des preuves si manifestes : d'ailleurs elle se flatta que le roi lui saurait éternellement gré de s'être opposée à la retraite et au mariage d'une fille qu'il aimait alors à la fureur. Ce beau raisonnement la détermina : toute son industrie fut employée à persuader mademoiselle Stwart; et, ce qu'il y a de rare dans cette aventure, après avoir obtenu qu'elle ne songerait plus au duc de Richemont ni au couvent, ce fut elle qui prit soin de raccommoder ces deux amants.

Ç'eût été dommage qu'elle n'eût pas réussi dans cette négociation : aussi n'en fut-elle pas à la peine; car jamais les empressements du roi ne furent si vifs que depuis cette paix, et jamais ils ne furent mieux reçus de la belle Stwart.

Mais sa majesté ne goûta pas long-temps la douceur d'un raccommodement qui la rendait de la plus belle humeur du monde, comme on va voir. L'Europe entière jouissait d'une paix profonde depuis le traité des Pyrénées. L'Espagne se flattait de respirer par la nouvelle alliance qu'elle venait de contracter avec le plus redoutable de ses voisins; mais elle n'espérait pas pouvoir soutenir le débris d'une monarchie sur sa décadence, quand elle considérait l'âge ou les infirmités du prince, ou la faiblesse de son successeur. La France, au contraire, gou-

vernée par un roi infatigable dans l'application, jeune, vigilant, avide de gloire, n'avait qu'à vouloir pour s'agrandir.

Ce fut en ce temps-là que ce prince, qui ne voulait point troubler la tranquillité de l'Europe, se laissa persuader d'alarmer les côtes de l'Afrique par une tentative de peu d'utilité, quand même elle aurait réussi : mais la fortune du roi, toujours fidèle à sa gloire, voulut depuis faire voir, par le peu de succès de l'entreprise de Gigery, qu'il n'y avait que les projets formés par lui-même qui fussent dignes de son attention.

Peu de temps après, le roi d'Angleterre, voulant aussi visiter les bords africains, arma cette escadre pour l'expédition de Guinée, dont le prince Robert devait avoir le commandement : ceux qui en savaient quelque chose par leur expérience, contaient des merveilles des périls de cette expédition ; qu'il faudrait combattre non-seulement les habitants de la Guinée, peuple endiablé, dont les flèches étaient empoisonnées, qui ne faisaient jamais de quartier que pour manger leurs prisonniers ; mais qu'il faudrait essuyer des chaleurs insupportables, ou des pluies dont chaque goutte se changeait en serpent ; que si l'on pénétrait plus avant dans le pays, on était assailli par des monstres mille fois plus inconcevables et plus affreux que toutes les bêtes de l'Apocalypse.

Mais ce fut en vain que ces bruits se répandirent : loin d'inspirer de la terreur à ceux qui devaient être du voyage, ce fut un aiguillon

pour la gloire de ceux qui n'y avaient que faire. Germain se présenta tout des premiers; et sans songer que le prétexte de sa convalescence avait différé la conclusion de son mariage avec mademoiselle Jennings, il demanda la permission du duc et l'agrément du roi pour y servir en qualité de volontaire.

Il y avait quelque temps que la belle Jennings commençait à revenir de l'entêtement qui l'avait séduite en sa faveur. Ce n'était plus guères que les avantages de l'établissement qui lui donnaient du goût pour ce mariage. La mollesse des empressements d'un amant qui semblait ne rendre des soins que par habitude, la rebutait, et le parti qu'il venait de prendre sans son aveu lui parut si ridicule pour lui, et si choquant pour elle, qu'elle résolut dès ce moment de n'y plus songer. Elle ouvrit petit-à-petit les yeux sur le faux brillant qui l'avait éblouie, et le fameux Germain fut reçu comme il le méritait, lorsqu'il vint lui donner part du projet héroïque dont nous venons de parler. Il parut tant d'indifférence, et tant de liberté d'esprit dans les railleries dont elle lui fit compliment sur ce voyage, qu'il en fut tout déconcerté, d'autant qu'il avait préparé toutes les consolations qu'il avait crues capables de la soutenir en lui annonçant la funeste nouvelle de son départ. Elle lui dit qu'il n'y avait rien de plus glorieux à lui, « dont le mérite avait triomphé de tant de libertés en Europe, que d'aller étendre ses con« quêtes dans une autre partie du monde; qu'elle « lui conseillait de ramener toutes les captives

« qu'il ferait en Afrique, pour remplacer les « beautés que son absence allait mettre au tom- « beau. »

Germain trouva fort mauvais qu'elle eût la force de railler dans l'état où il la croyait réduite ; mais il s'aperçut que c'était tout de bon. Elle lui dit qu'elle prenait cet adieu pour le dernier, et le pria de ne lui en plus faire avant son départ.

Jusque-là tout allait bien pour elle. Germain non-seulement était confondu d'avoir eu son congé si cavalièrement ; mais il sentit redoubler tout le goût qu'il avait eu pour elle par ces marques de son indifférence. Elle avait donc le plaisir de le mépriser, et de le voir plus sensible que jamais. Ce ne fut pas assez. Elle voulut mal-à-propos outrer la vengeance.

On venait de mettre au jour les Epîtres d'Ovide, traduites par les beaux-esprits de la cour. Elle se mit à faire une lettre d'une bergère au désespoir, qui s'adressait au perfide Germain. Elle prit pour modèle l'épître d'Ariane à Thésée. Le commencement de cette lettre était, mot pour mot, les plaintes et les reproches de cette amante outragée au cruel qui l'abandonnait. Tout cela était accommodé tellement quellement aux temps et aux conjonctures présentes. Elle avait eu dessein d'achever cet ouvrage par une description des travaux, des périls et des monstres qui l'attendaient en Guinée, pour lesquels il quittait une tendre amante abymée dans la douleur : mais n'en ayant pas eu le temps, ni celui de faire transcrire tout cela pour l'envoyer

sous le nom d'un autre, elle mit étourdiment dans sa poche ce fragment écrit de sa main, et plus étourdiment encore le laissa tomber au beau milieu de la cour. Ceux qui le ramassèrent connurent son écriture, et en tirèrent plusieurs copies qui eurent cours par la ville. Cependant sa conduite avait si bien établi l'idée de sa sagesse, qu'on ne fit aucune difficulté de croire que la chose s'était passée comme on vient de le dire. Quelque temps après, l'expédition de Guinée fut remise pour les raisons que tout le monde sait, et le procédé de mademoiselle Jennings la justifia sur cette lettre. Car quelques efforts que fissent le mérite et les nouveaux soins de Germain pour la ramener, jamais elle n'en voulut entendre parler.

Mais il ne fut pas le seul qui se ressentit de cette bizarrerie, qui prenait plaisir à désunir les cœurs pour les engager bientôt après à des objets tout différents. On eût dit que le dieu d'amour, par un nouveau caprice, livrant tout ce qui reconnaissait son empire aux lois de l'hymen, avait en même temps mis son bandeau sur les yeux de ce dieu, pour marier tout de travers la plupart des amants dont on fait mention.

La belle Stwart épouse le duc de Richemont; l'invincible Germain, une peque provinciale; milord Rochester, une triste héritière; la jeune Temple, le sérieux Litlleton; Talbot, sans savoir pourquoi, prit pour femme la languissante Bointon; Georges Hamilton, sous de meilleurs auspices, épousa la belle Jennings; et le chevalier de Grammont, pour le prix d'une cons-

tance qu'il n'avait jamais connue devant, et qu'il n'a jamais pratiquée depuis, trouva l'hymen et l'amour d'accord en sa faveur, et se vit enfin possesseur de mademoiselle d'Hamilton.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES
DU TOME SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Récit de plusieurs particularités arrivées à la cour d'Angleterre. pag. 4

CHAPITRE II.

Diverses intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre. 23

CHAPITRE III.

Autres intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre. 78

CHAPITRE IV.

Retour du chevalier de Grammont à la cour de France. Il est renvoyé en Angleterre. Diverses intrigues amoureuses de cette cour, et mariages de la plupart des héros de ces Mémoires. 135

FIN DE LA TABLE.

17-027

E801
B582p